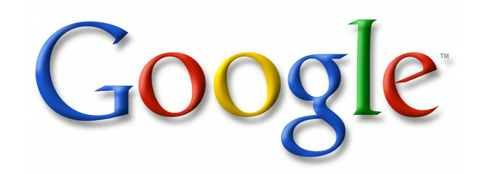



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
DEPUIS
CHARLEMAGNE,
JUSQUES A'
CHARLEQUINT.

PAR

Mr. de VOLTAIRE.

TOME SECOND.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
MDCCLIII.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

DE L'EMPIRE,
DE
L'ITALIE,

De Rome & des Papes depuis Henri III. jusqu'à Frédéric II.



IL est tems de revenir aux ruines de Rome & à cette ombre du trône des Césars, qui reparoissoit en Allemagne. Le droit des Empereurs de nommer les Papes commençoit à s'affermir; mais on sent bien que tout devoit changer à la premiére circonstance favorable. Elle arriva bientôt à la minorité de l'Empereur Henri IV. reconnu du vivant

1056. de Henri III. ſon pére pour ſon ſucceſſeur.

Dès le tems même de Henri III. la puiſſance Impériale diminuoit en Italie. Sa ſœur Comteſſe ou Ducheſſe de Toſcane, mére de cette véritable bienfaitrice des Papes, la Comteſſe Matilde, contribua plus que perſonne à ſoulever l'Italie contre ſon frére. Elle poſſédoit avec le Duché de Mantoue une grande partie de la Toſcane & de la Lombardie. Ayant eu l'imprudence de venir à la Cour d'Allemagne, on l'arrêta longtems priſonniére. Sa fille la Comteſſe Matilde hérita de ſon ambition & de ſa haine pour la Maiſon Impériale.

Pendant la minorité de Henri IV. les brigues, l'argent & les guerres civiles firent pluſieurs Papes. Enfin on élut en 1054 Alexandre II. ſans conſulter la Cour Impériale. Envain cette Cour nomma un autre Pape, ſon parti n'étoit pas le plus fort en Italie. Alexandre II.

l'em-

l'emporta, & chassa de Rome son compétiteur.

Henri IV. devenu majeur, se vit Empereur d'Italie & d'Allemagne presque sans pouvoir. Une partie des Princes Séculiers & Ecclésiastiques de sa patrie se liguérent contre lui, & l'on sait qu'il ne pouvoit être maître de l'Italie qu'à la tête d'une armée qui lui manquoit. Son pouvoir étoit peu de chose, son courage étoit au-dessus de sa fortune. Accusé dans 1073.
la Diéte de Wirtsbourg d'avoir voulu faire assassiner les Ducs de Souabe & de Carintie, il offrit de se battre en duël contre l'accusateur, qui étoit un simple Gentilhomme. Le jour fut déterminé pour le combat, & l'accusateur en ne paroissant pas, justifia l'Empereur.

Dès que l'autorité d'un Prince est contestée, ses mœurs sont toujours attaquées. On lui reprochoit publiquement d'avoir des maîtres-

ſes, tandis que les moindres Clercs en avoient impunément. Il vouloit ſe ſéparer de ſa femme, fille d'un Marquis de Ferrare, avec laquelle il diſoit n'avoir jamais pu conſommer ſon mariage. Quelques emportemens de ſa jeuneſſe aigriſſoient encore les eſprits, & ſa conduite affoibliſſoit ſon pouvoir.

Il y avoit alors à Rome un Moine de Cluny, devenu Cardinal; homme inquiet, ardent, entreprenant, qui ſavoit mêler quelquefois l'artifice aux fureurs de ſon zéle pour les prétentions de l'Egliſe. Hildebrand étoit le nom de cet homme audacieux, qui fut depuis ce célébre Gregoire VII. né à Soane en Toſcane, de parens inconnus, élevé à Rome, reçu Moine de Cluny ſous l'Abbé Odilon, député depuis à Rome pour les intérêts de ſon Ordre, employé après par les Papes dans toutes ces affaires qui demandent de la ſoupleſſe & de la fermeté. Il gouverna le

Pon-

Pontificat sous Alexandre II. Il vit alors dans les troubles d'Allemagne le tems favorable pour un coup d'éclat. Il engagea Alexandre II. à excommunier son Souverain Henri IV. La raison de l'excommunication étoit le bruit qui couroit que Henri vendoit secrétement les Bénéfices, & aimoit publiquement les femmes. Cette audace n'eut alors d'autres suites que d'aprendre aux Romains à mépriser l'Empereur, & c'étoit beaucoup.

Alexandre II. étant mort, Hildebrand eut le crédit de se faire élire & introniser par le Peuple Romain sans attendre la permission de l'Empereur. Bientôt il obtint cette permission, en promettant d'être fidéle. Henri IV. reçut ses excuses. Son Chancelier d'Italie alla confirmer à Rome l'élection du Pape; & Henri, que tous ses Courtisans avertissoient de craindre Gregoire VII. dit hautement, que ce Pa-

Pape ne pouvoit être ingrat à son bienfaiteur; mais à peine Gregoire est-il assuré de ce Pontificat, qu'il déclare excommuniés tous ceux qui recevront des Bénéfices des mains de Laïques, & tout Laïque qui les conférera. Il avoit connu le dessein d'ôter à tous les Collateurs Séculiers le droit d'investir les Ecclésiastiques. C'étoit mettre l'Eglise aux prises avec tous les Rois. Son humeur violente éclate en même tems contre Philippe I. Roi de France. Il s'agissoit de quelques Marchands Italiens, que les François avoient rançonnés. Le Pape écrit une Lettre circulaire aux Evêques de France: „ votre Roi, leur dit-il, est moins „ Roi que Tyran; il passe sa vie „ dans l'infamie & dans le crime “; & après ces paroles indiscrétes, suit la menace ordinaire de l'excommunication.

1075. Bientôt après, tandis que l'Empereur Henri est occupé dans une guer-

guerre civile contre les Saxons. Le Pape lui envoye deux Légats pour lui ordonner de venir répondre aux accusations intentées contre lui d'avoir donné l'investiture des Bénéfices, & pour l'excommunier en cas de refus. Les deux porteurs d'un ordre si étrange trouvent l'Empereur vainqueur des Saxons, comblé de gloire & plus puissant qu'on ne l'espéroit. On peut se figurer avec quelle hauteur un Empereur de vingt-cinq ans, victorieux & jaloux de son rang, reçut une telle ambassade. Il n'en fit pas le châtiment exemplaire, que l'opinion de ces tems-là ne permettoit pas, & n'opposa en apparence que du mépris à l'audace, & abandonna ces Légats indiscrets aux insultes des valets de sa Cour.

Presque au même tems le Pape excommunia encore ces Normands Princes de la Pouille & de la Cabre qui avoient pris quelques Terres revendiquées par l'Eglise. Tant d'ex-

d'excommunications à la fois paroîtroient aujourd'hui l'effet d'un accès de folie: mais qu'on fasse réflexion que Gregoire VII. en menaçant le Roi de France, adressoit sa Bulle au Duc d'Aquitaine Vassal du Roi, aussi puissant que le Roi même; que, quand il éclatoit contre l'Empereur, il avoit pour lui une partie de l'Italie, la Comtesse Matilde, Rome, & la moitié de l'Allemagne; qu'à l'égard des Normands, ils étoient ses ennemis déclarés; alors Gregoire VII. paroîtra plus violent & plus audacieux qu'insensé. Il sentoit qu'en élevant sa dignité au-dessus de l'Empereur & de tous les Rois, il seroit secondé des autres Eglises, flattées d'être les membres d'un Chef qui écrasoit la Puissance Séculiére. Son dessein étoit formé non seulement de secouer le joug des Empereurs, mais de mettre Rome, Empereurs & Rois sous le joug de la Papauté. Il pouvoit lui en couter la vie,

il

il devoit même s'y attendre, & le péril donne au moins de la gloire.

Henri IV. trop occupé en Allemagne ne pouvoit passer en Italie. Il parut se venger d'abord moins comme un Empereur Allemand que comme un Citoyen Italien. Au lieu d'employer un Général & une armée, il se servit, dit-on, d'un Bandi nommé Senecius, très-considéré par ses brigandages, qui saisit le Pape dans Sainte Marie Majeure dans le tems qu'il officioit; des satellites déterminés frappérent le Pontife & l'ensanglantérent. On le mena prisonnier dans une tour dont Senecius s'étoit rendu maître.

Henri IV. agit un peu plus en Prince, en convoquant à Worms un Concile d'Evêques, d'Abbés & de Docteurs, dans lequel il fit déposer le Pape. Toutes les voix à deux près concoururent à la déposition. Mais il manquoit à ce Concile des troupes pour l'aller faire

respecter à Rome. Henri ne fit que commettre son autorité en écrivant au Pape qu'il le déposoit, & au Peuple Romain qu'il lui défendoit de reconnoître Gregoire.

Dès que le Pape eut reçu ces Lettres inutiles, il parla ainsi dans un Concile à Rome : „ de la part „ de Dieu tout-puissant & par *vo-* „ *tre* autorité je défends à Henri „ fils de notre Empereur Henri „ de gouverner le Royaume Teu- „ tonique & l'Italie : j'absous tous „ les Chrétiens du serment qu'ils „ lui ont fait ou feront, & je dé- „ fends que qui que ce soit le ser- „ ve jamais comme Roi". On sait que c'est-là le premier exemple d'un Pape qui prétend ôter la couronne à un Souverain. Nous avons vu auparavant des Evêques déposer Louis le Débonnaire, mais il y avoit au moins un voile à cet attentat. Ils condamnoient Louis en apparence seulement à la pénitence publique, & personne n'avoit ja-

jamais osé parler depuis la fondation de l'Eglise comme Gregoire VII. Les Lettres circulaires du Pape respirérent le même esprit que sa sentence. Il y redit plusieurs fois que les Evêques sont au-dessus des Rois & faits pour les juger, expressions non moins adroites qu'audacieuses.

Il y a grande apparence que quand Gregoire VII. déposa ainsi son Souverain par de simples paroles, il savoit bien qu'il seroit secondé par les guerres civiles d'Allemagne, qui recommencérent avec plus de fureur. La mort d'un Evêque d'Utrecht qui avoit le plus servi à faire condamner le Pape, servit encore à ramener beaucoup d'Allemands à Gregoire. On prétendit que cet Evêque mourant d'une mort soudaine & douloureuse, s'étoit repenti de la déposition du Pape comme d'un sacrilége. Les remords vrais ou faux de l'Evêque en donnérent au peuple. Ce n'étoit

toit plus le tems où l'Allemagne étoit unie sous les Ottons. Henri IV. se vit entouré près de Spire par l'armée des Confédérés, qui se prévaloient de la Bulle du Pape.

Les Princes confédérés ne donnérent la liberté à Henri IV. qu'à condition qu'il vivroit en particulier & en excommunié dans Spire, sans faire aucune fonction ni de Chrétien ni de Roi, en attendant que le Pape vînt présider dans Ausbourg à une Assemblée de Princes & d'Évêques, qui devoit le juger.

Il est certain que des Princes, qui avoient le droit d'élire l'Empereur, avoient aussi celui de le déposer; mais vouloir faire présider le Pape à ce jugement, c'étoit le reconnoître pour juge naturel de l'Empereur & de l'Empire. Ce fut le triomphe de Gregoire VII. & de la Papauté. Henri IV. réduit à ces extrémités, augmenta encore beaucoup le triomphe.

Il voulut prévenir ce jugement fatal d'Ausbourg, & par une résolution inouïe, passant les Alpes du Tyrol avec peu de domestiques, il alla demander au Pape son absolution. Gregoire VII. étoit alors avec la Comtesse Matilde dans la Ville de Canosse, l'ancien Canusium sur l'Apennin près de Régio, Forteresse qui paroissoit pour lors imprenable. Cet Empereur déjà célébre par des batailles gagnées, se présente à la porte de la Forteresse sans gardes, sans suite. On l'arrête dans la seconde enceinte. On le dépouille de ses habits. On le revêt d'un Cilice. Il reste pieds nuds dans la cour, c'étoit au mois de Janvier 1077. On le fit jeûner trois jours, sans l'admettre à baiser les pieds du Pape, qui pendant ce tems étoit enfermé avec la Comtesse Matilde, dont il étoit depuis longtems le Directeur. Il n'est pas surprenant que les ennemis de ce Pape lui ayent reproché sa conduite

avec Matilde. Il eſt vrai qu'il avoit ſoixante-deux ans, mais il étoit Directeur, Matilde étoit femme, jeune & foible. Le langage de la dévotion qu'on trouve dans les Lettres du Pape à la Princeſſe, comparé avec les emportemens de ſon ambition, pouvoit faire ſoupçonner que la Religion ſervoit de maſque à toutes ſes paſſions. Mais d'ailleurs aucun fait, ni aucun indice n'a jamais pu faire tourner ces ſoupçons en certitude.

Enfin l'Empereur eut la permiſſion de ſe proſterner aux pieds du Pontife, qui voulut bien l'abſoudre, en le faiſant jurer qu'il attendroit le jugement juridique du Pape à Ausbourg ; & qu'il lui ſeroit en tout parfaitement ſoumis. Quelques Evêques & quelques Seigneurs Allemands du parti de l'Empereur, firent la même ſoumiſſion. Gregoire VII. ſe croyant alors, non ſans raiſon, le maître des couronnes de la Terre, écrivit dans pluſieurs Lettres

tres que ſon devoir étoit d'abaiſſer les Rois.

La Lombardie qui tenoit encore pour l'Empereur, fut ſi indignée de l'aviliſſement où il s'étoit réduit, qu'elle fut prête de l'abandonner. On y déteſtoit Gregoire VII. beaucoup plus qu'en Allemagne. Heureuſement pour l'Empereur, cette haine des violences du Pape l'emporta ſur l'indignation qu'inſpiroit la baſſeſſe du Prince. Il en profita, & par un changement de fortune inouï pour des Empereurs Teutoniques, il ſe trouva enfin très-fort en Italie, quand l'Allemagne l'abandonnoit. Toute la Lombardie fut en armes contre le Pape, tandis que Gregoire VII. ſoulevoit l'Allemagne contre l'Empereur.

D'un côté ce Pape agiſſoit ſous main pour faire élire un autre Céſar en Allemagne, & Henri n'omettoit rien pour faire élire un autre Pape par les Italiens. Les Allemands

mands élurent donc pour Empereur Rodolphe Duc de Souabe, & d'abord Gregoire VII. écrivit qu'il jugeroit entre Henri & Rodolphe, & qu'il donneroit la couronne à celui qui lui feroit le plus foumis. Henri s'étant plus fié à fes troupes qu'au Saint Pére, mais ayant eu quelques mauvais fuccès, le Pape plus fier excommunia encore Henri en 1080. ,, Je lui ôte la cou-
,, ronne, dit-il, & je donne le
,, Royaume Teutonique à Rodol-
,, phe": & pour faire croire qu'il donnoit en effet les Empires, il fit préfent à ce Rodolphe d'une couronne d'or où ce vers étoit gravé.

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.
La pierre a donné à Pierre la couronne
Et Pierre la donne à Rodolphe.

On voit que ce vers raffemble à la fois le jeu de mots le plus méprifable & la fierté la plus hautaine.

Le tems rétabliffoit cependant en

en Allemagne le parti de Henri. Ce même Prince qui couvert d'un cilice & pieds nuds avoit attendu trois jours la miséricorde de celui qu'il croyoit son sujet, prit deux résolutions plus hardies, de déposer le Pape & de combattre son compétiteur. Il rassemble en 1080 une vingtaine d'Evêques dans le Tyrol, qui chargés de la procuration des Prélats de Lombardie, excommunient & déposent Gregoire VII. On élit pour Pape dans cette assemblée Guibert Archevêque de Ravenne. Tandis que ce nouveau Pape court en Lombardie exciter les peuples contre Gregoire, Henri IV. à la tête d'une armée, va combattre son rival Rodolphe. Il l'atteint la même année en Octobre auprès de Merspurg en Saxe. La victoire fut indécise, mais il gagna plus qu'une victoire.

Godefroi de Bouillon, beau-frére de la Comtesse Matilde, le même qui depuis conquit Jérusalem, tua

tua dans la mêlée cet Empereur que le Pape se vantoit d'avoir nommé. Qui croiroit qu'alors le Pape au lieu de rechercher Henri, écrivit à tous les Evêques Teutoniques, qu'il falloit élire un autre Souverain, à condition qu'il rendroit hommage au Pape comme son vassal? De telles Lettres prouvent que la faction contre Henri en Allemagne étoit encore très-puissante.

C'étoit dans ce tems même que ce Pape ordonnoit à ses Légats en France d'exiger en tribut un Denier d'argent par an pour chaque maison ainsi qu'en Angleterre.

Il traitoit l'Espagne plus despotiquement, il prétendoit être le Seigneur Suzerain & Domanial; & il dit dans sa seiziéme Epitre, qu'il vaut mieux qu'elle appartienne aux Sarrazins, que de ne pas rendre hommage au Saint Siége.

Il écrivit au Roi de Hongrie: Salomon, Roi d'un Pays à peine Chré-

Chrétien, „ vous pouvez aprendre
„ des anciens de votre Pays que le
„ Royaume de Hongrie appar-
„ tient à l'Eglise Romaine".

Quelque téméraires que paroissent les entreprises, elles sont toujours la suite de l'esprit du tems. Il faut certainement que l'ignorance eût mis alors dans beaucoup de têtes, que l'Eglise étoit la Maîtresse des Royaumes; puisque le Pape écrivoit toujours de ce stile.

Son inflexibilité avec Henri n'étoit pas non plus sans fondement. Il avoit tellement prévalu sur l'esprit de la Comtesse Matilde, qu'elle avoit fait une donation autentique de ses Etats au Saint Siége, s'en réservant seulement l'usufruit sa vie durant. Cette donation avoit été faite peu de tems après que l'Empereur se fut humilié devant le Pape à Canosse. Henri IV. étoit l'héritier de Matilde & comme parent & comme Seigneur Suzerain.

1081. Henri IV. vint enfin aſſiéger le Pape dans Rome. Il prend cette partie de la Ville en-deçà du Tibre, qu'on appelle la Léonine. Il négocie avec les citoyens tandis qu'il menace le Pape, il gagne les principaux de Rome par argent. Le peuple ſe jette aux genoux de Gregoire, pour le prier de détourner les malheurs d'un ſiége & de fléchir ſous l'Empereur. Le Pontife inébranlable répond qu'il faut que l'Empereur renouvelle ſa pénitence s'il veut obtenir ſon pardon.

Cependant le ſiége traînoit en longueur. Henri IV. tantôt préſent au ſiége, tantôt forcé de courir éteindre des révoltes en Allemagne, prit enfin la Ville d'aſſaut. Il
1084. eſt ſingulier que les Empereurs d'Allemagne ayent pris tant de fois Rome, & n'y ayent jamais régné. Reſtoit Gregoire VII. à prendre. Réfugié dans le Château Saint Ange, il y bravoit & excommunioit ſon vainqueur.

Ro-

Rome étoit bien punie de l'ambition de ſon Pape. Robert Guichard Duc de la Pouille, l'un de ces fameux Normands dont j'ai parlé, prit le tems de l'abſence de l'Empereur pour venir délivrer le Pape; mais en même tems il pilla Rome également ravagée & par les Impériaux qui aſſiégeoient le Pontife, & par les Napolitains qui le délivroient. Gregoire VII mourut quelque tems après à Salerne le 24 de Mai 1086, laiſſant une mémoire chére & reſpectable au Clergé Romain, qui partagea ſa fierté, exécrable aux Empereurs, & à tout bon citoyen qui conſidére les effets de ſon ambition inflexible.

La Comteſſe Matilde n'ayant plus le Pape Gregoire, ſe remaria bientôt après avec le jeune Prince Guelfe fils de Guelfe Duc de Baviére. On vit alors de quelle imprudence étoit ſa donation. Elle avoit quarante-deux ans, & elle pou-

pouvoit encore avoir des enfans qui euſſent hérité d'une guerre civile.

La mort de Gregoire VII. n'éteignit point l'incendie qu'il avoit allumé. Ses ſucceſſeurs ſe gardérent bien de faire aprouver leurs élections par l'Empereur. L'Egliſe étoit bien loin de rendre hommage, elle en exigeoit, & l'Empereur excommunié n'étoit pas d'ailleurs compté au rang des hommes. Un Moine, Abbé du Mont Caſſin, élu Pape après le Moine Hildebrand, & penſant en tout comme lui, mais qui ne fit que paſſer, Urbain II. né en France dans l'obſcurité, qui ſiéga onze ans, furent de nouveaux ennemis de l'Empereur.

Il me paroît ſenſible que le vrai fond de la querelle étoit que les Papes & les Romains ne vouloient point d'Empereurs à Rome; & le prétexte qu'on vouloit rendre ſacré, étoit que les Papes dépoſitai-

res

res des droits de l'Eglise, ne pouvoient soufrir que des Princes profanes investissent les Evêques par la crosse & l'anneau. Il étoit bien clair que les Evêques sujets des Princes & enrichis par eux, devoient un hommage des Terres qu'ils tenoient de leurs bienfaits. Les Empereurs & les Rois ne prétendoient pas donner le Saint Esprit, mais ils vouloient l'hommage du temporel qu'ils avoient donné. La forme d'une crosse & d'un anneau étoient des accessoires à la question principale. Mais il arriva ce qui arrive presque toujours dans les disputes; on négligea le fond, & on se battit pour une cérémonie indifférente.

Henri IV. toujours excommunié & toujours persécuté sur ce prétexte par tous les Papes de son tems, éprouva les malheurs que peuvent causer les guerres de Religion & les guerres Civiles. Urbain II. suscita contre lui son pro-

pre

pre fils Conrad, & après la mort de ce fils dénaturé, ſon frére qui fut depuis Empereur Henri V. fit la guerre à ſon pére. Ce fut pour la ſeconde fois depuis Charlemagne que les Papes contribuérent à mettre les armes aux mains des enfans contre leur pére.

Henri IV. trompé par Henri ſon fils, comme Louis le Débonnaire l'avoit été par le ſien, fut enfermé dans Mayence. Deux Légats l'y dépoſent, deux Députés de la Diéte envoyés par ſon fils lui arrachent les ornemens Impériaux, tandis que le pére au déſeſpoir prononçoit envain ces paroles, „ Dieu „ des vengeances, vous vengerez „ ce crime".

Bientôt après échappé de ſa priſon, pauvre, errant & ſans ſecours, il mourut à Liége plus miſérable encore que Gregoire VII. & plus obſcurément, après avoir ſi longtems tenu les yeux de l'Europe ouverts ſur ſes victoires, ſur ſes gran-

grandeurs, ſur ſes infortunes, ſes vices & ſes vertus.

Ce même Henri V, qui avoit détrôné ſon pére, une Bulle du Pape à la main, ſoutint les mêmes droits de ſon pére contre l'Egliſe, dès qu'il fut maître.

Déjà les Papes ſavoient ſe faire un appui des Rois de France contre les Empereurs. Les prétentions de la Papauté attaquoient, il eſt vrai, tous les Souverains, mais on ménageoit par des Négociations ceux qu'on inſultoit par des Bulles. Les Rois de France ne prétendoient rien à Rome. Ils étoient voiſins & jaloux de l'Allemagne. Ils étoient donc les alliés naturels des Papes. Auſſi Paſcal II. vint en France, implora le ſecours du Roi Philippe, ſes ſucceſſeurs en uſérent ſouvent de même. Tant de donations faites à l'Egliſe de Rome, & même celle de la Comteſſe Mathilde, ne faiſoient point encore du Pape un Souverain puiſſant. Tou-

tes ces Terres étoient ou contestées ou possédées par d'autres. L'Empereur soutenoit non sans vraisemblance, que les Etats de Mathilde lui devoient revenir comme un Fief de l'Empire ; ainsi les Papes combattoient pour le spirituel & pour le temporel. Pascal II. n'obtint du Roi Philippe que la permission de
1107. tenir un Concile à Troye. Le Gouvernement étoit trop foible, trop divisé pour lui donner des troupes.

Henri V. ayant terminé par des Traités une guerre de peu de durée contre la Pologne, sut tellement intéresser les Princes de l'Empire à soutenir ses droits, que ces mêmes Princes qui avoient aidé à détrôner son pére en vertu des Bulles des Papes, se réunirent avec lui pour faire annuller dans Rome ces mêmes Bulles.

1111. Il descend donc des Alpes avec une armée, & Rome fut encore teinte de sang pour cette querelle de

de la Crosse & de l'Anneau. Les Traités, les parjures, les excommunications & les meurtres se suivirent avec rapidité. Pascal II. ayant solemnellement rendu les investitures avec serment sur l'Evangile, fit annuller son serment par les Cardinaux; nouvelle maniére de manquer à sa parole. Il se laissa traiter de lâche & de prévaricateur en plein Concile, afin d'être forcé à reprendre ce qu'il avoit donné. Alors nouvelle irruption de l'Empereur à Rome; car presque jamais ces Césars n'y allérent que pour des querelles Ecclésiastiques, dont la plus grande étoit le Couronnement. Enfin après avoir créé, déposé, chassé, rappellé des Papes, Henri V. aussi souvent excommunié que son pére, & inquiété comme lui par ses grands Vassaux d'Allemagne, fut obligé de terminer la guerre des Investitures, en renonçant à cette Crosse & à cet 1120.
Anneau.

Il fut donc décidé dans un Concile tenu à Rome, que les Rois ne donneroient plus aux Bénéficiers canoniquement élus les investitures par un bâton recourbé, mais par une baguette. L'Empereur ratifia en Allemagne les decrets de ce Concile, ainsi finit cette guerre sanglante & absurde. Mais le Concile en décidant avec tant de mesures, avec quelle espéce de bâton on donneroit les Evêchés, se garda bien d'entamer la question, si l'Empereur devoit donner l'Evêché de Rome? Si le Pape étoit son vassal? Si tous les biens de la Comtesse Mathilde appartenoient à l'Eglise ou à l'Empire? Il sembloit qu'on tînt en réserve ces alimens d'une guerre nouvelle.

Après la mort de Henri V. qui ne laissa point d'enfans, l'Empire toujours électif, fut conféré par le soin d'un Archevêque de Mayence à un Prince de la Maison de Saxe, c'est Lothaire II. Il y avoit bien

bien moins d'intrigues & de discorde pour le Trône Impérial que pour la Chaire Pontificale; car quoiqu'en 1059 un Concile tenu par Nicolas III. eût ordonné que le Pape feroit élu par les Cardinaux Evêques, nulle forme & régle certaine n'étoit encore introduite dans les élections. Ce vice essentiel du Gouvernement venoit des assemblées des premiers Chrétiens. C'étoient des hommes obscurs, qui liés ensemble par la crainte commune des Magistrats, gouvernoient secrétement leur Société pauvre à la pluralité des voix. Les richesses ayant pris depuis la place de l'indigence, il ne resta de la primitive Eglise que cette liberté populaire devenue licence. Les Cardinaux, Evêques, Prêtres & Clercs qui formoient le Conseil des Papes, avoient une grande part à l'élection, mais le reste du Clergé vouloit jouïr de son ancien droit; le Peuple croyoit son suffrage nécessaire,

faire, & toutes ces voies réunies n'étoient rien au jugement des Empereurs.

1130. Pierre de Léon, fils d'un Juif très-opulent, fut élu par une faction. Innocent II. le fut par une autre. Ce fut encore une guerre civile. Le fils du Juif comme le plus riche resta maître de Rome, & fut protégé par Roger Roi de Sicile; l'autre, plus habile & plus heureux, fut reconnu en France & en Allemagne.

C'est ici un trait d'Histoire qu'il ne faut pas négliger. Cet Innocent II. pour avoir le suffrage de l'Empereur, lui céde à lui & à ses enfans l'usufruit de tous les domaines de la Comtesse Mathilde par un Acte daté du 13 Juin 1133. Enfin le Pape Juif étant mort, après avoir siége huit ans, Innocent II. fut possesseur paisible, & il y eut quelques années de trêve entre l'Empire & le Sacerdoce. L'enthousiasme des Croisades, qui étoit alors,

alors dans sa force, entraînoit ailleurs les esprits.

Mais Rome ne fut pas tranquille. L'ancien amour de la liberté reproduisoit de tems en tems quelques racines. Plusieurs Villes d'Italie avoient profité de ces troubles pour se mettre en Républiques, comme Florence, Sienne, Bologne, Milan, Pavie. On avoit les grands exemples de Gennes, de Venise, de Pise, & Rome se souvenoit d'avoir été la Ville des Scipions. Le Peuple rétablit une ombre de Sénat, que les Cardinaux avoient aboli. On créa un Patrice au lieu de deux Consuls. Le nouveau Sénat signifia au Pape Lucius II. que la Souveraineté résidoit 1144.
dans le Peuple Romain, & que l'Evêque ne devoit avoir soin que des consciences.

Ces Sénateurs s'étant retranchés au Capitole, le Pape Lucius les assiégea en personne. Il y reçut un coup de pierre à la tête, & en

mourut quelques jours après.

En ce tems Arnaud de Bresse, un de ces hommes à enthousiasme, dangereux aux autres & à eux-mêmes, prêchoit de ville en ville contre les richesses immenses des Ecclésiastiques & contre leur luxe. Il vint à Rome, où il trouva les esprits disposés à l'entendre. Il se flattoit de réformer les Papes, & de contribuer à rendre Rome libre. Eugéne III. auparavant Moine à Citeaux & à Clervaux, étoit alors Pontife. Saint Bernard lui écrivoit, „ Gardez-vous des Romains ; ils sont odieux au Ciel „ & à la Terre, impies envers „ Dieu, séditieux entre eux : jaloux de leurs voisins, cruels envers les étrangers : ils n'aiment „ personne, & ne sont aimés de „ personne ; & voulant se faire „ craindre de tous, ils craignent „ tout le monde, &c ". Si on comparoit ces antithéses de Saint Bernard avec la vie de tant de Papes que

que nous avons vu, on excuſeroit un Peuple qui portant le nom de Romain, cherchoit à n'avoir point de maître.

Le Pape Eugéne III. ſut ramener ce Peuple accoutumé à tous les jougs. Le Sénat ſubſiſta encore quelques années. Mais Arnaud de 1155.
Breſſe pour fruit de ſes ſermens, fut brulé à Rome ſous Adrien IV. Deſtinée ordinaire des Réformateurs qui ont plus d'indiſcrétion que de puiſſance.

Je crois devoir obſerver que cet Adrien IV. né Anglois, étoit parvenu à ce faîte des grandeurs du plus vil état où les hommes puiſſent naître. Fils d'un mendiant & mendiant lui-même, errant de Pays en Pays avant de pouvoir être reçu valet chez des Moines de Valence en Dauphiné, il étoit enfin devenu Pape. On n'a jamais que les ſentimens de ſa fortune préſente.

Adrien IV. eut d'autant plus d'é-

d'élevation dans l'esprit, qu'il étoit parvenu d'un état plus abject. Régnoit alors en Allemagne Frédéric I. qu'on nomme communément *Frédéric Barberousse*, élu par les Princes après la mort de son oncle Conrad. Homme comparable aux Othons & aux Charlemagnes. Il fallut aller prendre à Rome cette Couronne Impériale, que les Papes donnoient à la fois avec fierté & avec regret, voulant couronner un Vassal, & affligés d'avoir un Maître. Cette situation toujours équivoque des Papes, des Empereurs des Romains & des principales Villes d'Italie, faisoit répandre du sang à chaque couronnement d'un César. La coutume étoit que quand l'Empereur s'aprochoit pour se faire couronner, le Pape se fortifioit, le Peuple se cantonnoit, l'Italie étoit en armes. L'Empereur promettoit qu'il n'attenteroit ni à la vie, ni aux membres, ni à l'honneur du Pa-

pe,

pe, des Cardinaux & des Magistrats : un Chevalier armé d'une armure complette fit ce ferment au nom de Frédéric fur la croix. Le Pape alla donc trouver cet Empereur à quelques milles de Rome. Le Cérémonial Romain étoit établi que l'Empereur devoit fe prosterner devant le Pape, lui baifer les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire la haquenée blanche du Saint Pére par la bride l'efpace de neuf pas Romains. Ce n'étoit pas ainfi que les Papes avoient reçu Charlemagne, aux genoux duquel ils s'étoient profternés. Ils n'étoient pas alors plus Papes que fous Charlemagne. Leur temporel qu'ils devoient à cet Empereur, n'augmentoit pas leur droit, & le petit Etat de la Comteffe Mathilde, que l'Empereur revendiquoit toujours, ne les faifoit guéres plus puiffans. L'Empereur Frédéric trouva le cérémonial infolent, & refufa de s'y foumettre. Alors tous les Cardi-

1146.

naux s'enfuirent, comme si le Prince par un sacrilége avoit donné le signal d'une guerre civile. Mais la Chancellerie Romaine, qui tenoit régistre de tout, lui fit voir que ses prédécesseurs avoient rendu ces devoirs. Je ne sai si aucun autre Empereur que Lothaire II. successeur de Henri V. avoit mené le cheval du Pape par la bride. La cérémonie de baiser les pieds, qui étoit d'usage, ne révoltoit point la fierté de Frédéric, & celle de la bride & de l'étrier l'indignoit, parce qu'elle parut nouvelle. Son orgueil accepta enfin ces deux affronts, qu'il n'envisagea que comme de vaines marques d'humilité Chrétienne, & que la Cour de Rome regardoit comme des preuves de sujettion.

Les Députés du Peuple Romain devenus aussi plus hardis depuis que presque toutes les Villes de l'Italie avoient sonné le tocsin de la liberté, voulurent traiter de leur

cô-

côté avec l'Empereur; mais ayant commencé leur harangue en disant, „ Grand Roi, nous vous a„ vons fait notre Citoyen & no„ tre Prince d'étranger que vous „ étiez"; l'Empereur fatigué de tous côtés de tant d'orgueil, leur imposa silence, & leur dit en propres mots. „ Rome n'est plus ce „ qu'elle a été; il n'est pas vrai „ que vous m'ayez appellé & fait „ votre Prince, Charlemagne & „ Othon vous ont conquis par la „ valeur. Je suis votre Maître par „ une possession légitime". Il les renvoya ainsi, & fut inauguré hors des murs par le Pape, qui lui mit le sceptre & l'épée en main & la couronne sur la tête. 1155. 18 Juin.

On savoit si peu ce que c'étoit que l'Empire. Toutes les prétentions étoient si contradictoires, que d'un côté le Peuple Romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le Pape avoit couronné l'Empereur sans l'ordre du Sé-

Sénat & du Peuple ; & de l'autre côté le Pape Adrien écrivoit dans toutes ses lettres, qu'il avoit conféré à Frédéric le Bénéfice de l'Empire Romain, *beneficium Imperii Romani.* Ce mot de *beneficium* signifioit un Fief à la lettre. Il fit de plus exposer en public à Rome un Tableau, qui représentoit Lothaire II. aux genoux du Pape Alexandre II. tenant les mains jointes entre celles du Pontife, ce qui étoit la marque distinctive de la vassalité. L'Inscription du Tableau étoit :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores,
Post homo fit Papæ sumit quo dante coronam.

„ Le Roi jure à la porte le maintien des honneurs de Rome, „ devient Vassal du Pape, qui lui „ donne la couronne ".

Frédéric étant à Besançon (car ce que nous nommons la Franche-Comté, reste du Royaume de Bour-

Bourgogne, appartenoit à Frédéric par son mariage) apprit ces attentats & s'en plaignit. Un Cardinal présent répondit, „ Eh de qui „ tient-il donc l'Empire, s'il ne le „ tient du Pape" ? Paroles pour lesquelles Othon Comte Palatin fut prêt de le percer de l'épée de l'Empire, qu'il tenoit à la main. Le Pape en fut quitte pour donner à toutes ces expressions un sens équivoque.

Roger, vainqueur en Sicile des Musulmans & au Royaume de Naples, des Chrétiens, avoit en baisant les pieds du Pape Urbain II. son prisonnier, obtenu de lui l'investiture, & avoit fait modérer la redevance à six cens *besans d'or* ou *squifates*, monnoie qui vaut environ une pistole. Le Pape Adrien en 1156 assiégé par Guillaume, lui céda jusqu'à des prétentions Ecclésiastiques. Il consentit qu'il n'y eût jamais dans l'Ile de Sicile ni légation ni appellation au

Saint

Saint Siége, que quand le Roi le voudroit ainsi. C'est depuis ce tems que les Rois de Sicile, seuls Rois vassaux des Papes, sont eux-mêmes d'autres Papes dans cette Ile. Les Pontifes de Rome ainsi adorés & maltraités ressembloient, si on ose le dire, aux Idoles que les Indiens battent pour en obtenir des bienfaits.

Adrien IV. se dédommageoit avec les autres Rois qui avoient besoin de lui. Il écrivoit ainsi au Roi d'Angleterre Henri II. „ On ne doute „ pas, & vous le savez, que l'Irlande & toutes les Iles qui ont „ reçu la Foi, appartiennent à l'E„ glise de Rome : or vous voulez „ entrer dans cette Ile pour en „ chasser les vices, y faire obser„ ver les Loix, & faire payer le „ Denier de Saint Pierre par an „ pour chaque maison, nous vous „ l'accordons avec plaisir ".

Si quelques réflexions me sont permises dans cet Essai sur l'Histoi-

re de ce Monde, je considére qu'il est bien étrangement gouverné. Un mendiant d'Angleterre devenu Evêque d'Italie donne de son autorité l'Ile d'Irlande à un homme qui veut l'usurper. Les Papes avoient soutenu des guerres pour cette investiture par la crosse & l'anneau, & Adrien IV. avoit envoyé au Roi Henri II. un anneau en signe de l'investiture de l'Irlande. Un Roi qui eût donné un anneau en conférant une Prébende, eût été sacrilége.

L'intrépide activité de Fréderic Barberousse suffisoit à peine pour subjuguer & les Papes qui contestoient l'Empire, & Rome qui refusoit le joug, & toutes les Villes d'Italie qui vouloient la liberté. Il falloit reprimer en même tems la Bohême qui l'inquiétoit, les Polonois qui lui faisoient la guerre. Il vint à bout de tout. La Pologne vaincue fut érigée par lui en Royaume tributaire. Il pacifia la Bo- 1158.
hême

hême érigée déjà en Royaume par Henri IV. en 1086. On dit que le Roi de Dannemarc reçut de lui l'investiture. Il s'assura de la fidélité des Princes de l'Empire, en se rendant redoutable aux étrangers, & revola dans l'Italie qui fondoit sa liberté sur les embarras du Monarque. Il la trouva toute en confusion, moins encore par ces efforts des Villes pour leur liberté, que par cette fureur de parti, qui caractérisoit, comme je l'ai dit, les élections des Papes.

Après la mort d'Adrien IV. deux factions élisent en tumulte ceux qu'on nomme Victor II. & Alexandre III. Il falloit bien que les Alliés de l'Empereur reconnussent le même Pape que lui, & que les Rois jaloux de l'Empereur reconnussent l'autre. Le scandale de Rome étoit donc nécessairement le signal de la division de l'Europe. Victor II. fut le Pape de Frédéric Barberousse. L'Allemagne, la Bohême,

hême, la moitié de l'Italie lui adhérérent. Le reste reconnut Alexandre. Ce fut en l'honneur de cet Alexandre que les Milanois, ennemis de l'Empereur, bâtirent Alexandrie. Les partisans de Frédéric voulurent envain qu'on la nommât *Césarée*, mais le nom du Pape prévalut, & elle fut nommée *Alexandrie de la paille*, surnom qui fait sentir la différence de cette petite Ville, & des autres de ce nom bâties autrefois en l'honneur du véritable Alexandre.

Heureux ce Siécle s'il n'eût produit que de telles disputes ! Mais Milan pour avoir voulu être libre, fut rasée jusques dans ses fondemens, & l'Empereur fit semer du sel sur ses débris. Brescia, Plaisance, furent démantelées par le vainqueur. Les autres Villes qui avoient aspiré à la liberté, perdirent leurs priviléges. Mais le Pape Alexandre qui les avoit toutes excitées, revint à Rome après la mort 1162.

mort de son rival. Il rapporta avec lui la guerre civile. Frédéric fit élire un autre Pape, & celui-ci mort, il en fit nommer encore un autre. Alors Alexandre III. se réfugie en France, azile naturel de tout Pape ennemi d'un Empereur. Mais le feu qu'il a allumé, reste dans toute sa force. Les Villes d'Italie se liguent ensemble pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtissent Milan malgré l'Empereur. Le Pape enfin en négociant fut plus fort que l'Empereur en combattant. Il fallut que Frédéric Barberousse pliât. Venise eut l'hon-
1177. neur de la réconciliation. L'Empereur, le Pape, une foule de Princes & de Cardinaux se rendirent dans cette Ville déjà maîtresse de la Mer, & une des Merveilles du Monde. L'Empereur y finit la querelle en reconnoissant le Pape, en baisant ses pieds, & en tenant son étrier sur le rivage de la Mer. Tout fut à l'avantage de l'Eglise.

Fré-

Frédéric Barberousse promit de restituer ce qui appartenoit au St. Siége, cependant les Terres de la Comtesse Mathilde ne furent pas spécifiées. L'Empereur fit une trêve de six ans avec les Villes d'Italie. Milan qu'on rebâtissoit, Pavie, Brescia & tant d'autres remerciérent le Pape de leur avoir rendu cette liberté précieuse pour laquelle elles combattoient ; & le St. Pére pénétré d'une joie pure s'écrioit, „ Dieu a voulu qu'un „ Vieillard & qu'un Prêtre triom„ phât sans combattre, d'un Em„ pereur puissant & terrible.

Il est très-remarquable que dans ces longues dissensions le Pape Axandre III. qui avoit fait souvent cette cérémonie d'excommunier l'Empereur, n'alla jamais jusqu'à le déposer. Cette conduite ne prouve-t-elle pas non seulement beaucoup de sagesse dans ce Pontife, mais une condamnation générale des excès de Gregoire VII?

Après

Après la pacification de l'Italie, Frédéric Barberousse partit pour les guerres des Croisades, & mourut pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie dont Alexandre le Grand avoit échappé autrefois si difficilement, pour s'être jetté tout en sueur dans ce Fleuve. Cette maladie étoit probablement une pleurésie.

Pour le Pape Alexandre, il vécut encore quatre ans dans un repos glorieux, chéri dans Rome & dans l'Italie. Il établit dans un nombreux Concile, que desormais pour être élu Pape canoniquement, il suffiroit d'avoir les deux tiers des voix des seuls Cardinaux. Mais cette régle ne put prévenir les schismes, qui furent depuis causés par ce qu'on appelle en Italie *la rabbia papale*.

Cependant l'esprit de l'Empire Allemand & l'esprit de Rome étoient les mêmes. Henri VI. fils de Frédéric Barberousse, vient se faire

faire couronner à Rome par le vieux Céleſtin III. âgé de 86 ans. Ce vieillard prend le tems que l'Empereur lui baiſoit les pieds, ayant la couronne en tête, & jette à terre cette couronne d'un coup de pied.

Toutes ces témérités ne ſont que les triomphes des foibles. Le Pape fut alors forcé de recevoir l'hommage d'un Vaſſal trop puiſſant, & de donner à ce Henri VI. l'inveſtiture de Naples & de Sicile, que l'Empereur vouloit enlever à la race des Normands.

Il ſemble qu'il y a des Peuples faits pour ſervir toujours, & pour attendre quel ſera l'étranger qui voudra s'emparer d'eux. Les habitans de Naples & de Sicile, incapables de ſe gouverner eux-mêmes & de ſe donner un Roi, ne ſavoient encore s'ils devoient obéir à un Tancréde bâtard de la race Normande, ou à cet Allemand Henri VI. qui avoit épouſé une fille

fille de cette race. L'Allemand l'emporta sur les Normands, & pour éteindre la race de ces Avanturiers illustres, il fit châtrer & aveugler l'enfant qui restoit de Tancréde. Ainsi passérent Naples & Sicile aux Allemands, ainsi vingt Provinces ont été sous la domination des Souverains que la Nature a placé à trois cens lieues d'elles. Eternel sujet de discorde, & preuve de la sagesse d'une Loi telle que la *Salique*; Loi qui seroit encore plus utile à un petit Etat qu'à un grand.

A la mort de Henri VI. l'Empire d'Allemagne est divisé. La France ne l'étoit pas; c'est que les Rois de France avoient été assez prudens ou assez heureux pour établir l'ordre de la succession. Mais ce titre d'Empire que l'Allemagne affectoit, servoit à rendre la couronne élective. Tout Evêque & tout grand Seigneur donnoit sa voix. Ce droit d'élire & d'être élu, flattoit l'ambition des Princes, & fit

fit quelquefois les malheurs de l'Etat.

Le jeune Frédéric II. fils de Henri VI. sortoit du berceau. Une faction l'élit Empereur, & donne à son oncle Philippe le titre de *Roi des Romains*. Un autre parti couronne Othon de Saxe. Les Papes tirérent bien un autre fruit des divisions de l'Allemagne, que les Empereurs n'avoient fait de celles d'Italie.

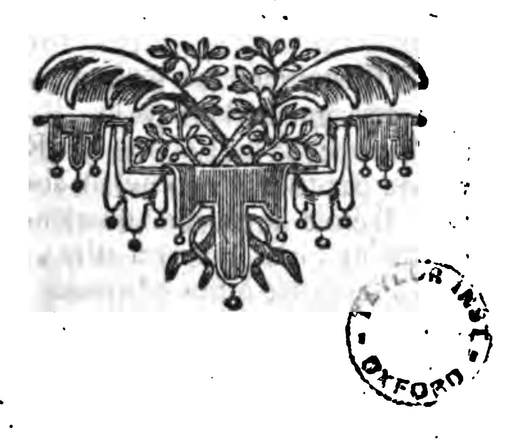
Innocent III. fils d'un Gentilhomme d'Agnani près de Rome, bâtit enfin l'édifice de la puissance temporelle dont ses prédécesseurs avoient amassé les matériaux pendant quatre cens ans. Excommunier Philippe, vouloir détrôner le jeune Frédéric, prétendre exclure à jamais du trône d'Allemagne & d'Italie cette Maison de Souabe si odieuse aux Papes, se constituer juges des Rois, ç'étoit le stile devenu ordinaire depuis Gregoire VII. Mais Innocent III. ne s'en

tint pas à ces formules. L'occasion étoit trop belle, il recouvra tout cet ancien patrimoine de St Pierre si longtems contesté, & presque tout l'héritage de la bienfaictrice Mathilde.

Ainsi la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancone, Orbitello, Viterbe, reconnurent le Pape pour Souverain. Il domina en effet d'une Mer à l'autre. La République Romaine n'en avoit pas plus conquis dans ces quatre premiers siécles, & ces Pays ne lui valoient pas ce qu'ils valoient aux Papes. Innocent III. conquit même Rome, ce nouveau Sénat plia sous lui. Il fut le Sénat du Pape, & non des Romains. Le titre de Consul fut aboli. Les Pontifes de Rome commencérent alors à être Rois en effet, & la Religion les rendoit suivant les occurrences les maîtres des Rois. Mais cette grande puissance temporelle en Italie ne fut pas de durée.

C'é-

C'étoit un ſpectacle intéreſſant que ce qui ſe paſſoit alors entre les Chefs de l'Égliſe, la France, l'Allemagne & l'Angleterre. On a vu les querelles du Sacerdoce & de l'Empire juſqu'au Pape Innocent III. & aux Empereurs Philippe, Henri & Othon, pendant que Frédéric II. étoit jeune encore. Il faut jetter les yeux ſur la France & ſur l'Angleterre, & ſur les intérêts que ces Royaumes avoient à démêler avec l'Allemagne.



ETAT DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE,

Jusqu'au régne de Saint Louis & de Jean sans terre, & de Henri III. pendant le XII. Siécle.

LE Gouvernement Féodal étoit en vigueur dans presque toute l'Europe, & les Loix de la Chevalerie par-tout à peu près les mêmes. Il étoit surtout établi en France par les Loix, que si le Seigneur d'un Fief disoit à son hómme-lige, „ Venez-vous-en avec moi, car je „ veux guerroyer le Roi mon Sei- „ gneur qui me dénie justice", l'homme-lige devoit d'abord aller trou-

trouver le Roi, & lui demander s'il étoit vrai qu'il eût refusé justice à ce Seigneur. En cas de refus l'homme-lige devoit marcher contre le Roi au service de ce Seigneur le nombre de jours prescrits, ou perdre son Fief. Un tel Réglement pouvoit être intitulé *Ordonnance pour faire la guerre civile.*

Le Roi Louis le Gros ne fut occupé qu'à combattre à sept ou huit lieues de Paris contre les Barons.

Louis le Jeune avoit acquis un grand domaine par un mariage, mais il le perdit par un divorce. Eléonore sa femme, héritiére de la Guyenne & du Poitou, lui fit des affronts qu'un mari devoit ignorer. Fatiguée de l'accompagner dans ces Croisades illustres & malheureuses, elle se dédommagea des ennuis que lui causoit, à ce qu'elle disoit, un Roi qu'elle traitoit toujours de Moine. Le Roi fit casser son mariage sous prétexte de pa-

renté. Ceux qui ont blâmé ce Prince de ne pas retenir la dot en répudiant la femme, ne songent pas qu'alors un Roi de France n'étoit pas assez puissant pour commettre une telle injustice.

Un descendant du Conquérant Guillaume, Henri II. depuis Roi d'Angleterre, déjà maître de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, moins difficile que Louis le Jeune, crut pouvoir sans honte épouser une femme galante, qui lui donnoit la Guyenne & le Poitou. Bientôt après il fut Roi d'Angleterre, & le Roi de France en reçut l'hommage-lige qu'il eût voulu rendre au Roi Anglois pour tant d'Etats

Le Gouvernement Féodal déplaisoit également aux Rois de France, d'Angleterre & d'Allemagne. Ces Rois s'y prirent presque de même, & presqu'en même tems, pour avoir des troupes indépendamment de leurs vassaux. Le Roi

Louis

Louis le Jeune donna des priviléges à toutes les Villes de son domaine, à condition que chaque Paroisse marcheroit à l'armée sous la banniére du Saint de son Eglise; comme les Rois marchoient eux-mêmes sous la banniére de Saint Denis. Plusieurs serfs alors affranchis, devinrent citoyens; & les citoyens eurent le droit d'élire leurs Officiers municipaux, leurs Echevins & leurs Maires.

C'est vers les années 1137 & 1138, qu'il faut fixer cette époque du rétablissement de ce gouvernement municipal des Cités & des Bourgs. Henri II. Roi d'Angleterre, donna les mêmes priviléges à plusieurs Villes pour en tirer de l'argent avec lequel il pourroit lever des troupes.

Les Empereurs en usérent à peu près de même en Allemagne. Spire, par exemple, acheta en 1166 le droit de se choisir des Bourguemaîtres, malgré l'Evêque qui s'y op-

opposa. La liberté naturelle aux hommes renâquit du besoin d'argent où étoient les Princes. Mais cette liberté n'étoit qu'une moindre servitude en comparaison de ces Villes d'Italie, qui alors s'érigérent en Républiques.

L'Italie citérieure se formoit sur le plan de l'ancienne Gréce. La plupart de ces grandes Villes libres & confédérées sembloient devoir former une République respectable, mais de petits & de grands tyrans la détruisirent bientôt.

Les Papes avoient à négocier à la fois avec chacune de ces Villes, avec le Royaume de Naples, l'Allemagne, la France, l'Angleterre & l'Espagne. Tous eurent avec les Papes des démêlés, & l'avantage demeura toujours au Pontife.

Le Roi Louis le Jeune en 1142, ayant donné l'exclusion à un de ses Sujets, nommé Pierre la Chartre, pour l'Evêché de Bourges, l'Evê-
que

que élu malgré lui & soutenu par Rome, mit en interdit les domaines royaux de son Evêché: de-là suit une guerre civile, mais elle ne finit que par une négociation, en reconnoissant l'Evêque & en priant les Papes de faire lever l'interdit.

Les Rois d'Angleterre eurent bien d'autres querelles avec l'Eglise. Un des Rois, dont la mémoire est le plus respectée chez les Anglois, est Henri I. le troisiéme Roi depuis la conquête, qui commença à régner en 1100. Ils lui savent bon gré d'avoir aboli la loi du couvre-feu, qui les gênoit. Il fixa dans ses Etats les mêmes poids & les mêmes mesures, ouvrage d'un sage Législateur, qui fut aisément exécuté en Angleterre & toujours inutilement proposé en France. Il confirma les loix de St. Edouard, que son pére Guillaume le Conquérant avoit abrogées. Enfin pour mettre le Clergé dans ses intérêts, il renonça au droit de Ré-

 gale,

gale, qui lui donnoit l'usufruit des Bénéfices vacans.

Il signa sur-tout une Chartre remplie de priviléges qu'il accordoit à la Nation. Première origine des libertés d'Angleterre, tant accrues dans la suite. Guillaume le Conquérant son pére avoit traité les Anglois en esclaves, qu'il ne craignoit pas. Si Henri son fils les ménagea tant, c'est qu'il en avoit be-
1103. soin. Il étoit cadet, il ravissoit le sceptre à son aîné Robert. Voilà la source de tant d'indulgence. Mais tout adroit & maître qu'il étoit, il ne put empêcher son Clergé & Rome de s'élever contre lui pour ces mêmes investitures. Il fallut qu'il s'en désistât, & qu'il se contentât de l'hommage que les Evêques lui faisoient pour le temporel.

Pour la France, elle étoit exemte de ces troubles, parce que la cérémonie de la Crosse & de l'Anneau n'y étoit pas introduite.

Il s'en falloit peu que les Evêques Anglois ne fussent Princes temporels dans leurs Evêchés, du moins les plus grands Vassaux de la Couronne ne les surpassoient pas en grandeur & en richesses. Sous Etienne successeur de Henri I. un Evêque de Salisbury, nommé Roger, marié & vivant publiquement avec celle qu'il connoissoit pour sa femme, fait la guerre au Roi son Souverain, & dans un de ses Châteaux pris pendant cette guerre, on trouva, dit-on, quarante mille marcs d'argent, qui à huit onces au marc, font deux millions de livres au cours présent de France. Somme incroyable dans un tems où l'espéce étoit aussi rare que le commerce resserré.

Après ce régne d'Etienne, troublé par des guerres civiles, l'Angleterre prenoit une nouvelle face sous Henri II. qui réunissoit la Normandie, l'Anjou, la Touraine, la Saintonge, le Poitou,

la Guyenne avec l'Angleterre, excepté Cornouaille non encore soumise. Tout y étoit tranquile lorsque ce bonheur fut troublé par la grande querelle du Roi, & de Thomas Becquet qu'on appelle St. Thomas de Cantorbery.

Ce Thomas Becquet, Avocat élevé par le Roi Henri II. à la dignité de Chancelier, & enfin à celle d'Archevêque de Cantorbery, Primat d'Angleterre & Légat du St. Siége, devint l'ennemi de la premiére personne de l'Etat, dès qu'il fut la seconde. Un Prêtre commit un meurtre. Le Primat ordonna qu'il seroit seulement privé de son Bénéfice. Le Roi indigné lui reprocha qu'un Laïque en cas pareil étant puni de mort, c'étoit inviter les Ecclésiastiques au crime que de proportionner si peu la peine au délit. L'Archevêque soutint qu'aucun Ecclésiastique ne pouvoit être puni de mort, & renvoya ses Lettres de Chancelier pour être entié-

tiérement indépendant. Le Roi dans un Parlement proposa qu'aucun Evêque n'allât à Rome, qu'aucun Sujet n'appellât au St. Siége, qu'aucun Vassal & Officier de la Couronne ne fût excommunié & suspendu de ses fonctions, sans permission du Souverain; qu'enfin les crimes du Clergé fussent soumis aux Juges ordinaires. Tous les Pairs Séculiers passérent ces propositions, Thomas Becquet les rejetta d'abord. Enfin il signa des loix si justes, mais il s'accusa auprès du Pape d'avoir trahi les droits de l'Eglise, & promit de n'avoir plus de telles complaisances.

Accusé devant les Pairs d'avoir malversé pendant qu'il étoit Chancelier, il refusa de répondre, sous prétexte qu'il étoit Archevêque. Condamné à la prison comme séditieux par les Pairs Ecclésiastiques & Séculiers, il s'enfuit en France, & alla trouver Louis le Jeune ennemi naturel de Henri II. Il fit

humainement ce qu'il put pour engager l'Archevêque à rentrer dans son devoir. Il prit dans un de ses voyages Louis le Jeune son Seigneur Suzerain pour arbitre: „ Que l'Archevêque, dit-il à Louis en propres mots, „ agisse avec moi „ comme le plus saint de ses pré„ décesseurs en a usé avec le moin„ dre des miens, & je serai satis„ fait". Il se fit une paix simulée entre le Roi & le Prélat. Becquet revint donc en Angleterre, mais il n'y revint que pour excommu-
1170. nier tous les Ecclésiastiques, Evêques, Chanoines, Curés qui s'étoient déclarés contre lui. Ils se plaignirent au Roi, qui étoit alors en Normandie Henri II. outré de colére, s'écria, „ Est-il possible „ qu'aucun de mes serviteurs ne me „ vengera de ce brouillon de Pré„ tre"?

Ces paroles plus qu'indiscrétes sembloient mettre le poignard à la main de quiconque croiroit le ser-

vir,

vir, en assassinant celui qui ne devoit être puni que par les Loix.

Quatre de ses domestiques allérent à Cantorbery, ils assommérent à coups de massue l'Archevêque au pied de l'Autel. Ainsi un homme qu'on auroit pu traiter de rebelle, devint un martir, & le Roi fut chargé de la honte & de l'horreur de ce meurtre.

L'Histoire ne dit point quelle justice on fit de ces quatre assassins, il semble qu'on n'en ait fait que du Roi.

On a déjà vu comme Adrien IV. donna à Henri II. la permission d'usurper l'Irlande; mais il faut dire ici qu'il ne la lui donna qu'à condition qu'il feroit serment qu'il n'avoit jamais commandé cet assassinat, & qu'il iroit pieds nuds recevoir la discipline sur le tombeau de l'Archevêque par la main des Chanoines. Le Roi contre lequel ses enfans se révoltoient, accomplit sa pénitence après avoir subjugué

gué l'Irlande. La plupart des Anglois se sont élevés depuis contre cette pénitence de leur Roi, parce qu'elle étoit commandée par une puissance ennemie des Rois. L'intérêt des hommes cependant n'éxige-t-il pas qu'il y ait un frein qui retienne les Souverains & qui mette à couvert la vie des Sujets ? Ce frein de la Religion auroit pu être par une convention universelle dans la main des Papes, mais il leur en falloit un à eux-mêmes : ainsi les hommes sont réduits à n'avoir pour leur défense que les mœurs & les loix de chaque Pays.

L'Angleterre fut tranquile sous Richard Cœur de lion, fils & successeur de Henri II. Il fut malheureux par les Croisades, mais son Pays ne le fut pas. Richard eut avec Philippe Auguste quelques-unes de ces guerres inévitables entre un suzerain & un vassal puissant. Elles ne changérent rien à la fortune de leurs Etats. Il faut regarder toutes

toutes les guerres pareilles entre les Princes Chrétiens comme des tems de contagion, qui dépeuplent des Provinces ſans en changer les limites, les uſages & les mœurs. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces guerres, c'eſt que Richard enleva à Philippe Auguſte ſon Chartrier qui le ſuivoit par-tout; il contenoit un détail des revenus du Prince, une liſte de ſes vaſſaux, un état des eſclaves & des affranchis. Le Roi de France fut obligé de faire un nouveau Chartrier, dans lequel ſes droits furent plutôt augmentés que diminués. 1194.

Un autre fait digne d'attention, c'eſt la captivité d'un Evêque de Beauvais pris les armes à la main par le Roi Richard. Le Pape Céleſtin III. redemanda l'Evêque: „ Vous devez me rendre mon fils", écrivoit-il à Richard: mais le Roi en envoyant au Pape la cuiraſſe de l'Evêque, lui répondit par les paroles de l'Hiſtoire de Joſeph „Con-

„ noiſ-

„ noiſſez-vous la tunique de votre
„ fils ?

Il faut obſerver encore à l'égard de cet Evêque guerrier, que ſi les Loix des Fiefs n'obligeoient pas les Evêques à ſe battre, elles les obligeoient pourtant d'amener leurs vaſſaux au rendez-vous des troupes.

Philippe-Auguſte ſaiſit le temporel des Evêques d'Orléans & d'Auxerre, pour n'avoir pas rempli cet abus, devenu un devoir. Ces Evêques condamnés, commencérent par mettre le Royaume en interdit, & finirent par demander pardon.

Nous verrons dans les Croiſades les autres avantures de Ri-
1199. chard Cœur de lion. Jean ſans terre ſon fils qui lui ſuccéda, devoit être le plus grand terrien de l'Europe; car outre les domaines de ſon pére, il eut encore la Bretagne, qu'il uſurpa ſur le Prince Artur ſon neveu, à qui cette Province étoit échue

échue par sa mére. Mais pour avoir voulu ravir ce qui ne lui appartenoit pas, il perdit tout ce qu'il avoit, & devint enfin un grand exemple qui doit intimider les mauvais Rois. Il commença par chercher à s'emparer de la Bretagne, qui appartenoit à son neveu Artur. Il le prit dans un combat, il le fit enfermer dans la tour de Rouen, sans qu'on ait jamais pu savoir ce que devint ce jeune Prince. L'Europe accusa avec raison le Roi Jean de la mort de son neveu. Heureusement pour l'instruction de tous les Rois, on peut dire que ce premier crime fut la cause de tous ses malheurs. Les Loix Féodales, qui d'ailleurs faisoient naître tant de désordres, furent signalées ici par un exemple mémorable de justice. La Comtesse de Bretagne, mére d'Artur, fit présenter à la Cour des Pairs de France une Requête signée des Barons de Bretagne. Le Roi d'Angleterre fut

fut sommé par les Pairs de comparoître. La citation lui fut signifiée à Londres par des Sergens-d'armes. Le Roi accusé envoya un Evêque demander à Philippe Auguste un sauf-conduit. Qu'il vienne, dit le Roi, il le peut. Y aura-t-il sureté pour le retour ? demanda l'Evêque. Oui si le jugement des Pairs le permet, répondit le Roi. L'accusé n'ayant point comparu, les Pairs de France le condamnérent à mort, & déclarérent toutes ses terres situées en France acquises & confisquées au Roi. Philippe se mit bientôt en devoir de recueillir le fruit du crime du Roi son vassal. Il paroît que le Roi Jean étoit du naturel des Rois tirans & lâches. Il se laissa prendre la Normandie, la Guyenne, le Poitou, & se retira en Angleterre, où il étoit haï & méprisé. Il trouva d'abord quelque ressource dans la fierté de la Nation Angloise, indignée de voir son Roi condamné

en France ; mais les Barons d'Angleterre se lassérent bientôt de donner de l'argent à un Roi qui n'en savoit pas user. Pour comble de malheur Jean se brouilla avec la Cour de Rome pour un Archevêque de Cantorbery, que le Pape vouloit nommer de son autorité malgré les loix.

Innocent III. cet homme sous lequel le Saint Siége fut si formidable, mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Cette foudre Ecclésiastique étoit en effet terrible, parce que le Pape la remettoit entre les mains de Philippe Auguste, auquel il transféra le Royaume d'Angleterre en héritage perpétuel, l'assurant de la remission de tous ses péchés, s'il réussissoit à s'emparer de ce Royaume. Il accorda même pour ce sujet les mêmes indulgences qu'à ceux qui alloient à la Terre Sainte. Le Roi de France ne publia pas alors qu'il n'appartenoit

pas

pas au Pape de donner des Couronnes. Lui-même avoit été excommunié quelques années auparavant en 1199, & son Royaume avoit aussi été mis en interdit par ce même Pape Innocent III. parce qu'il avoit voulu changer de femme. Il avoit déclaré alors les censures de Rome insolentes & abusives. Il avoit saisi le temporel de tout Evêque & de tout Prêtre assez mauvais François pour obéir au Pape. Il pensa tout différemment quand il se vit l'exécuteur d'une Bulle qui lui donnoit l'Angleterre. Alors il reprit sa femme dont le divorce lui avoit attiré tant d'excommunications, & ne songea qu'à exécuter la sentence de Rome. Il employa une année à faire construire 170 vaisseaux, & à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vu en France. La haine qu'on portoit en Angleterre au Roi Jean, valoit au Roi Philippe encore une autre armée. Philippe Au-

Auguste étoit prêt de partir, & Jean de son côté faisoit un dernier effort pour le recevoir. Tout haï qu'il étoit d'une partie de la Nation, l'éternelle émulation des Anglois contre la France, l'horreur du procédé du Pape, les prérogatives de la Couronne toujours puissantes, lui donnérent enfin pour quelques semaines une armée de près de soixante mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança jusqu'à Douvres pour recevoir celui qui l'avoit jugé en France, & qui venoit le détrôner en Angleterre.

L'Europe s'attendoit donc à une bataille décisive entre les deux Rois, lorsque le Pape les joua tous deux, & prit adroitement pour lui ce qu'il avoit donné à Philippe. Un Soudiacre son domestique nommé Pandolfe, Légat en France & en Angleterre, consomma cette singuliére négociation. Il passe à Douvres sous prétexte de négocier avec les Barons en faveur du

1213. du Roi de France. Il voit le Roi Jean, „ Vous êtes perdu, lui dit-il, „ l'armée Françoise va mettre à la „ voile, la vôtre va vous abandonner; vous n'avez qu'une ressource, c'est de vous rapporter entiérement au Saint Siége". Jean y consentit, en fit serment, & seize Barons jurérent la même chose sur l'ame du Roi. Etrange serment qui les obligeoit à faire ce qu'ils ne savoient qu'on leur proposeroit. L'artificieux Italien intimida tellement le Prince, disposa si bien les Barons, qu'enfin le 15 Mai 1213 dans la maison des Chevaliers du Temple au Faubourg de Douvres, le Roi à genoux mettant ses mains entre celles du Légat, prononça ces paroles.

„ Moi Jean par la grace de „ Dieu Roi d'Angleterre & Seigneur d'Hibernie, pour l'expiation de mes péchés & de ma „ pure volonté, & de l'avis de mes „ Barons, je donne à l'Eglise de

„ Ro-

„ Rome, au Pape Innocent & à
„ ses successeurs, les Royaumes
„ d'Angleterre & d'Irlande avec
„ tous les droits, je les tiendrai
„ comme Vassal du Pape, je serai
„ fidéle à Dieu, à l'Eglise Romai-
„ ne, au Pape mon Seigneur & à
„ ses successeurs légitimement élus.
„ Je m'oblige de lui payer une re-
„ devance de mille marcs d'argent
„ par an, savoir sept cens pour le
„ Royaume d'Angleterre & trois
„ cens pour l'Hibernie ».

Alors on mit de l'argent entre les mains du Légat comme premier payement de la redevance. On lui remit la couronne & le sceptre. Le Diacre Italien foula l'argent aux pieds, & garda la couronne & le sceptre cinq jours. Il rendit ensuite ces ornemens au Roi, comme un bienfait du Pape leur commun Maître.

Philippe Auguste n'attendoit à Boulogne que le retour du Légat pour se mettre en mer. Le Légat re-

revient à lui pour lui apprendre qu'il ne lui eſt plus permis d'attaquer l'Angleterre devenüe Fief de l'Egliſe Romaine, & que le Roi Jean eſt ſous la protection de Rome.

Le préſent que le Pape avoit fait de l'Angleterre à Philippe, pouvoit alors lui devenir funeſte. Un autre excommunié, neveu du Roi Jean, s'étoit ligué avec lui pour s'oppoſer à la France, qui devenoit trop à craindre.

Othon IV. diſputoit l'Empire au jeune Frédéric II. fils de Henri VI. & diſputoit en même tems l'Italie au Pape. Il avoit même arraché quelques Villes au St. Siége. Mais le Roi de France prêt à envahir l'Angleterre, fit bientôt revenir Othon d'Italie. Le Comte de Flandre, Ferrand fils de Sanche I. Roi de Portugal, Comte de Flandre par ſa femme, ſe joignit à l'Angleterre & à l'Allemagne. Ferrand étoit Vaſſal de Philippe; mais

mais c'étoit par cette raison mince qu'il se déclara contre lui aussi bien que contre le Comte de Boulogne. Ainsi Philippe pour avoir voulu accepter le présent du Pape, se mit au point d'être opprimé. Sa fortune & son courage le firent sortir de ce péril avec la plus grande gloire qu'ait jamais mérité un Roi de France.

Entre Lille & Tournay est un petit Village nommé Bouvines, près duquel Othon IV. à la tête d'une armée qu'on dit forte de plus de 100000 combattans, vint attaquer le Roi qui n'en avoit guéres que la moitié. On commençoit alors à se servir d'arbalétes. Cette arme commença à être en usage sous Louis le Gros. Mais ce qui décidoit d'une journée, c'étoit cette pesante Cavalerie toute couverte de fer. L'armure complette du Chevalier étoit une prérogative d'honneur, à laquelle les Ecuyers ne pouvoient prétendre. Il ne leur étoit

pas permis d'être invulnerables. Tout ce qu'un Chevalier avoit à craindre, étoit d'être blessé au visage quand il levoit la visiére de son casque; ou dans le flanc au défaut de la cuirasse, quand il étoit abattu & qu'on avoit levé sa chemise de mailles; enfin sous les aisselles, quand il levoit le bras.

Il y avoit encore des troupes de Cavalerie tirées du corps des Communes bien moins armées que les Chevaliers. Pour l'Infanterie, elle portoit des armes défensives à leur gré, & les offensives étoient l'épée, la fléche, la massue, la fronde.

Ce fut un Evêque qui rangea en bataille l'armée de Philippe Auguste. Il s'appelloit Guerin, & venoit d'être nommé à l'Evêché de Senlis. Cet Evêque de Beauvais, si longtems prisonnier du Roi Richard d'Angleterre, se trouva aussi à cette bataille. Il s'y servit toujours d'une massue, disant qu'il seroit irrégulier s'il versoit le sang hu-

humain. On ne ſait point comment l'Empereur & le Roi diſpoſérent leurs troupes. Philippe avant le combat, fit chanter le Pſeaume, *Exſurgat Deus & diſſipentur inimici ejus*, comme ſi Othon avoit combattu contre Dieu. Auparavant les François chantoient des vers en l'honneur de Charlemagne & de Rolland, l'Etendart Impérial d'Othon étoit ſur quatre roues. C'étoit une longue perche qui portoit un dragon de bois peint, & ſur le dragon s'élevoit une aigle de bois doré. L'Etendart Royal de France étoit un bâton doré avec un drapeau de ſoye blanche ſemée de fleurs de lis : ce qui n'avoit été longtems qu'une imagination de Peintre, commençoit à ſervir d'armoiries aux Rois de France. D'anciennes couronnes des Rois Lombards dont on voit des eſtampes fidéles dans Muratori, ſont ſurmontées de cet ornement, qui n'eſt autre choſe

 que

que le fer d'une lame liée avec deux autres fers recourbés.

Outre l'Etendart Royal, Philippe Auguste fit porter l'oriflame de Saint Denis. Lorsque le Roi étoit en danger on haussoit ou baissoit l'un ou l'autre de ces étendarts. Chaque Chevalier avoit aussi le sien, & les grands Chevaliers faisoient porter un autre drapeau qu'on nommoit banniére. Ce terme de banniére si honorable étoit pourtant commun aux drapeaux de l'Infanterie, presque toute composée de serfs. Le cri de guerre des François étoit *mon joye Saint Denis*. Il n'est pas dit quel étoit le cri des Allemands.

Une preuve que les Chevaliers bien armés ne couroient guéres d'autre risque que d'être démontés, & n'étoient blessés que par un très-grand hazard, c'est que le Roi Philippe Auguste renversé de son cheval, fut longtems entouré d'ennemis, & reçut des coups de toute es-

espéce d'armes sans verser une goutte de sang.

On raconte même qu'étant couché par terre, un soldat Allemand voulut lui enfoncer dans la gorge un javelot à double crochet, & n'en put jamais venir à bout. Aucun Chevalier ne périt dans la bataille, sinon Guillaume de Longchamp, qui malheureusement mourut d'un coup dans l'œil adressé par la visiére de son casque.

On compte du côté des Allemands vingt-cinq Chevaliers bannerets & sept Comtes de l'Empire prisonniers, mais aucun de blessé.

L'Empereur Othon perdit la bataille. On tua, dit-on, 30000 Allemands. Nombre probablement exagéré. On ne voit pas que le Roi de France fit aucune conquête du côté de l'Allemagne après la victoire de Bouvines, mais il en fut bien plus puissant sur ses vassaux.

Celui qui perdit le plus à cette bataille, fut Jean d'Angleterre,

 dont

dont l'Empereur Othon sembloit la derniére ressource. Cet Empereur mourut bientôt après en 1218 comme un pénitent. Il se faisoit, dit-on, fouler aux pieds de ses Garçons de cuisine & fouetter par des Moines, selon l'opinion des Princes de ce tems-là, qui pensoient expier par quelques coups de discipline le sang de milliers d'hommes.

Il n'est point vrai, comme tant d'Auteurs l'ont écrit, que Philippe reçut le jour de la victoire de Bouvines la nouvelle d'une autre bataille gagnée par son fils Louis VIII. contre le Roi Jean. Au contraire Jean avoit eu quelque succès en Poitou. Mais destitué du secours de ses alliés il fit une tréve avec Philippe. Il en avoit besoin. Ses propres sujets d'Angleterre devenoient ses plus grands ennemis. Il étoit méprisé, parce qu'il s'étoit fait vassal de Rome. Les Barons le forcérent de signer cette fameuse

Char-

Charte qu'on appelle la *Charte des libertés d'Angleterre.*

Il est étonnant qu'un homme, parce qu'il portoit le titre de Roi, se soit plaint d'avoir signé une telle Charte. Qu'y trouve-t-on en effet d'injurieux à l'Autorité Royale? Qu'à la mort d'un Comte, son Fils majeur pour entrer en possession du fief, payera au Roi cent marcs d'argent, & un Baron cent schellings; qu'aucun Bailli du Roi ne pourra prendre les chevaux des Paysans, qu'en payant cinq sous par jour par cheval. Qu'on parcoure toute la Charte, on trouvera seulement que les droits du Genre-humain n'y ont pas été assez défendus. On verra que les Communes qui portoient le plus grand fardeau, & qui rendoient les plus grands services, n'avoient nulle part à ce Gouvernement, qui ne pouvoit fleurir sans elles. Cependant Jean se plaignit, il demanda

justice au Pape son nouveau Souverain.

Ce Pape Innocent III. qui avoit excommunié le Roi, excommunie alors les Pairs d'Angleterre. Les Pairs outrés font ce qu'avoit fait ce même Pontife. Ils offrent la couronne d'Angleterre à la France. Philippe Auguste vainqueur de l'Allemagne, possesseur de presque tous les Etats de Jean en France, appellé au Royaume d'Angleterre, se conduisit en grand politique. Il engagea les Anglois à demander son fils Louis pour Roi. Alors les Légats de Rome vinrent lui représenter envain que Jean étoit feudataire du Saint Siége. Louis de concert avec son pére lui parle ainsi en présence du Légat.

„ Monsieur, je suis votre hom-
„ me-lige pour li fiefs que vous
„ m'avez baillez en France ; mais
„ ne vous appartient de décider
„ du fait du Royaume d'Angleter-

„ re,

„ re, & si le faites, me pourvoi-
„ rai devant mes Pairs".

Après avoir parlé ainsi, il partit pour l'Angleterre malgré les défenses publiques de son pére, qui le secouroit en secret d'hommes & d'argent. Innocent III. excommunia envain le pére & le fils. Les Evêques de France déclarérent nulle l'excommunication du pére. 1216.
Remarquons pourtant qu'ils n'osérent infirmer celle de Louis, c'est-à-dire qu'ils avouoient que les Papes avoient le droit d'excommunier les Princes. Ils ne pouvoient disputer ce droit aux Papes, puisqu'ils se l'arrogeoient eux-mêmes ; mais ils se réservoient encore celui de décider si l'excommunication du Pape étoit juste ou injuste.

Le fils de Philippe Auguste fut reconnu Roi solemnellement dans Londres. Il ne laissa pas d'envoyer des Ambassadeurs plaider sa cause devant le Pape. Ce Pontife

 jouis-

jouissoit de l'honneur qu'avoit autrefois le Sénat Romain d'être le
1216. Juge des Rois. Il mourut avant de rendre son arrêt définitif.

Jean sans terre errant de ville en ville dans son Pays mourut dans le même tems, abandonné de tout le monde dans un Bourg de la Province de Norfolck. Un Pair de France avoit autrefois conquis l'Angleterre, & l'avoit gardée, un Roi de France ne la garda pas.

Louis VIII. du vivant même de Philippe Auguste, fut obligé de sortir de ce même Pays qui l'avoit demandé pour Roi, & au lieu de défendre sa conquête, il alla se croiser contre les Albigeois, qu'on égorgeoit alors en exécution des sentences de Rome.

Philippe Auguste laissoit à sa mort ses domaines augmentés de
1223. la Normandie, du Maine, du Poitou; mais le reste des biens appartenans à l'Angleterre étoit encore

re défendu par beaucoup de Seigneurs.

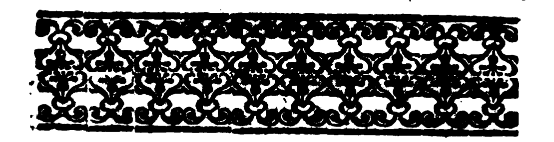
Du tems de Louis VIII. une partie de la Guyenne étoit Françoise, l'autre étoit Angloise. Il n'y eut alors rien de grand ni de décisif.

Le testament de Louis VIII. fait en 1225, mérite seulement quelque attention. Il légue cent sous à chacune des deux mille Léproseries de son Royaume. Les Chrétiens pour fruit de leurs croisades ne remportérent enfin que la lépre. Il faut que le peu d'usage du linge & la malpropreté du peuple eût bien augmenté le nombre des Lépreux. Ce nom de Léproserie n'étoit pas donné indifféremment aux autres Hôpitaux; car on voit par le même testament, que le Roi légue cent livres de compte à deux cens Hôtels-Dieu. Le leg que fit Louis VIII. de 30000 livres une fois payées à son épouse la célébre Reine de Castille, revenoit à cinq cens

quarante mille livres d'aujourd'hui. J'insiste souvent sur ces prix des monnoies. C'est me semble le pouls d'un Etat, & une maniére assez sure de reconnoître ses forces. Par exemple, il est clair que Philippe Auguste fut un très-puissant Prince, puisqu'indépendamment des pierreries qu'il laissa, les sommes spécifiées dans son testament montent à près de 900000 marcs de huit onces, qui valent à présent cinq millions à cinquante livres de compte le marc.



DE



DE FREDERIC II.

DE SES

QUERELLES

Avec les Papes, & de l'Empire Allemand.

VErs le commencement du XIII. Siécle, tandis que Philippe Auguste régnoit encore, que Jean sans terre étoit dépouillé par Louis VIII. qu'après la mort de Jean & de Philippe Auguste, Louis VIII. chassé d'Angleterre régnoit en France & laissoit l'Angleterre à Henri VIII. dans ces tems, dis-je, les entreprises des Croisades duroient toujours. L'Empereur Frédéric II. faisoit saigner les plaies de l'Allemagne & de l'Italie, mal fermées. La querelle de la Couronne

ne Impériale & de la Mitre de Rome, les factions des Guelphes & des Gibelins, les haines des Allemands & des Italiens troubloient le Monde plus que jamais. Frédéric II. fils de Henri VI. & neveu de Philippe, élu dès ſon enfance en 1211, jouiſſoit de l'Empire qu'Othon avoit abandonné avant de mourir.

Les Empereurs étoient alors bien plus puiſſans que les Rois de France; car outre la Souabe & les grandes Terres que Frédéric poſſédoit en Allemagne, il avoit auſſi Naples & Sicile par héritage. La Lombardie lui appartenoit par cette longue poſſeſſion des Empereurs; mais cette liberté dont les Villes d'Italie étoient alors idolâtres, reſpectoit peu la poſſeſſion des Céſars d'Allemagne.

Rome n'avoit plus de Conſuls. On éliſoit tantôt pluſieurs Sénateurs, tantôt un ſeul, mais qui n'étoient que des Magiſtrats munici-

paux

paux recevant les ordres du Pape.

Milan, Bresse, Mantoue, Vicenze, Padoue, Trévize, Ferrare, & presque toutes les Villes de la Romagne sous la protection du Pape, étoient liguées entre elles contre l'Empereur.

Il avoit pour lui Crémone, Bergame, Modéne, Parme, Reggio, Trente. Beaucoup d'autres Villes étoient partagées entre les Factions Guelphes & Gibellines. L'Italie étoit le théatre non d'une guerre, mais de cent guerres civiles, qui en aiguisant les esprits & les courages, n'accoutumoient que trop les Italiens à l'assassinat & à l'empoisonnement.

Frédéric fatigua quatre Papes de suite par sa politique & par ses armes, sans en faire fléchir aucun. Les Vénitiens mettoient déjà un assez grand poids dans la balance d'Italie. Ils se liguérent avec les Villes qui prenoient d'eux l'exemple de la liberté.

Le

Le fils du Doge Tiépolo à la tête de l'armée de ces Villes libres attaqua Frédéric II. sous les murs de Milan, mais en aucun tems la fortune des Milanois n'a pu prévaloir contre les Empereurs. Frédéric vainqueur fit couper la tête à tous les Chefs, & à ce Tiépolo lui-même.

On ne voit guéres dans le monde que des cruautés inutiles. Cette victoire & cet abus de la victoire ne rendirent pas Frédéric II. plus heureux. Il perdit autant de Villes qu'il en subjugea. Ferrare entre autres alors considérable fut défendue par Azon d'Est, auquel le Pape la donna comme un fief du Saint Siége, & c'est de-là que les Princes d'Est furent Ducs de Ferrare. D'ailleurs, ce qui étoit arrivé à Henri IV. dans les mêmes circonstances, arriva aussi à Frédéric II. Son propre fils qui se nommoit Henri, se révolta contre lui. Le pére eut l'adresse de le saisir & de

de l'enfermer dans un Château de la Pouille. Frédéric II. ne perdit point l'Empire comme Henri IV. mais sa vie fut un enchaînement de malheurs qu'il causa & qu'il essuya.

Si les Papes excitoient contre lui les Villes d'Italie, il soulevoit contre les Papes Rome même, toujours prête si elle l'avoit pu à chasser pour jamais & Papes & Empereurs. Gregoire IX. en 1232 fut chassé de la Ville par les Romains, dans le tems même que la puissance Papale sembloit être à son comble. Il se vit réduit à implorer le secours de ce même Frédéric, qui l'opprimoit secrétement à Rome, & ouvertement ailleurs.

La Sardaigne étoit encore un sujet de guerre entre l'Empire & le Sacerdoce, & par conséquent d'excommunications. L'Empereur s'empara en 1238 de presque toute l'Ile. Alors Gregoire IX. accusa publiquement Frédéric II. de ne

pas

pas croire en JESUS-CHRIST.
„ Nous avons des preuves, dit-il
„ dans sa Lettre circulaire du 1.
„ Juillet 1239, qu'il dit publique-
„ ment, que l'Univers a été trom-
„ pé par trois Imposteurs, MOY-
„ SE, JESUS-CHRIST & MA-
„ HOMET. Mais il place JESUS-
„ CHRIST fort au-dessous des au-
„ tres; car il dit, ils ont vécu
„ pleins de gloire, & l'autre n'a
„ été qu'un homme de la lie du
„ peuple, qui prêchoit à ses pa-
„ reils. L'Empereur, ajoûte-t-il,
„ soutient qu'un Dieu unique &
„ Créateur ne peut être né d'une
„ femme, & surtout d'une vier-
„ ge".

Ces accusations qui n'avoient rien de commun avec leurs querelles politiques, n'empêchérent pas que l'Empereur ne gardât la Sardaigne. Frédéric s'étoit croisé selon la mode du tems, & avoit fait des Traités avantageux avec les Musulmans. Mais Gregoire révé-

ré

ré dans Rome publia une croisade contre lui, & en effet presque tous les Guelphes portérent alors une croix sur l'épaule.

Un Cardinal nommé Jaques, Evêque de Palestine, apporta en France au jeune Louis IX. des Lettres de ce Pape Gregoire, par lesquelles Sa Sainteté ayant déposé Fréderic II. transféroit de son autorité l'Empire à Robert Comte d'Artois, frére du jeune Roi de France. C'étoit mal prendre son tems, la France & l'Angleterre étoient en guerre, les Barons de France soulevés dans la minorité de Louis,

Rien ne fait mieux connoître les mœurs & les usages de ce tems, que ce qui se passa au sujet de cette demande du Pape.

Il s'adressa aux Moines de Citeaux, chez lesquels il savoit que Saint Louis devoit venir en pélérinage avec sa mére. Il écrivit au Chapitre, „ Conjurez le Roi qu'il „ pren-

„ prenne la protection du Pape
„ contre le fils de Satan Frédéric ;
„ il est nécessaire que le Roi me
„ reçoive dans son Royaume, com-
„ me Alexandre III. y fut reçu
„ contre la persécution de Frédé-
„ ric I. & Saint Thomas de Can-
„ torbery contre celle de Henri II.
„ Roi d'Angleterre ".

Le Roi alla en effet à Citeaux, où il fut reçu par cinq cens Moines, qui le conduisirent au Chapitre. Là ils se mirent tous à genoux devant lui, & les mains jointes le priérent de laisser passer le Pape en France. Louis se mit aussi à genoux devant les Moines, leur promit de défendre l'Eglise ; mais il leur dit expressément qu'il ne pouvoit recevoir le Pape sans le consentement des Barons du Royaume, dont un Roi de France devoit suivre les avis.

Le Pape Innocent IV. s'arrêta donc dans la Ville de Lyon. Cette Ville démembrée du Royaume de

de Bourgogne, avoit été usurpée par les Archevêques avec un territoire immense, dont ils faisoient hommage aux Empereurs.

Le Pape y convoqua en 1245 le XIII. Concile général, qui a cette inscription dans la Bibliothéque du Vatican. *XIII. Concile général, premier de Lyon. Frédéric II. y est déclaré ennemi de l'Eglise, & privé du Siége Impérial.*

Frédéric II. ne négligea pas d'envoyer à ce Concile, où il devoit être accusé, des Ambassadeurs pour le défendre.

Le Pape qui se constituoit juge à la tête du Concile, fit aussi la fonction de son propre Avocat; & après avoir beaucoup insisté sur les droits temporels de Naples & de Sicile, sur le patrimoine de la Comtesse Mathilde, il accusa Frédéric d'avoir fait la paix avec les Mahométans, d'avoir eu des concubines Mahométanes, & en un mot d'être hérétique. Les Ambassadeurs de

de l'Empereur parlérent en sa faveur avec fermeté, & accusérent le Pape à leur tour de rapine & d'usure. Il y avoit à ce Concile des Ambassadeurs de France & d'Angleterre. Ceux-ci se plaignirent bien autant des Papes que le Pape se plaignoit de l'Empereur. „ Vous „ tirez par vos Italiens, dirent- „ ils, plus de 60000 marcs par „ an du Royaume d'Angleterre; „ vous nous avez en dernier lieu „ envoyé un Légat qui a donné „ tous les Bénéfices à des Italiens. „ Il extorque de tous les Religieux „ des taxes excessives, & il excom- „ munie quiconque se plaint de ses „ vexations. Remédiez-y promp- „ tement, car nous ne souffrirons „ pas plus longtems ces avanies". Le Pape rougit, ne répondit rien, & prononça la déposition de l'Empereur. Il est très à remarquer qu'il fulmina cette sentence, non pas, dit-il, de l'approbation du Concile, mais en présence du Concile.

cile. Tous les Péres tenoient des cierges allumés, quand le Pape prononçoit. Ils les éteignirent ensuite. Une partie ſigna l'arrêt, une autre partie ſortit en gémiſſant.

L'Empereur étoit à Turin, qui n'appartenoit point encore à la Maiſon de Savoye. C'étoit un Fief de l'Empire gouverné par le Marquis de Suze. Il demanda une caſſette. On la lui apporta. Il en tira la Couronne Impériale. „ Ce „ Pape & ce Concile, dit-il, ne „ me l'ont pas ravie; & avant „ qu'on m'en dépouille, il y aura „ bien du ſang répandu". Il ne manqua pas d'écrire d'abord à tous les Princes d'Allemagne & de l'Europe par la plume de ſon fameux Chancelier, Pierre des Vignes, tant accuſé d'avoir composé le Livre des *trois Impoſteurs*. „ Je ne ſuis „ pas le premier, diſoit-il dans „ ſes Lettres, que le Clergé ait „ ainſi indignement traité, & je

„ ne ferai pas le dernier. Vous en
„ êtes cause en obéissant à ces hi-
„ pocrites dont vous connoissez
„ l'ambition sans bornes. Com-
„ bien, si vous vouliez, découvri-
„ riez-vous dans la Cour de Ro-
„ me d'infamies qui font frémir la
„ pudeur? Livrés au Siécle, eni-
„ vrés de délices, l'excès de leurs
„ richesses étouffe en eux tout sen-
„ timent de Religion. C'est une
„ oeuvre de charité de leur ôter ces
„ richesses pernicieuses, qui les ac-
„ cablent, & c'est à quoi vous de-
„ vez travailler tous avec moi, &c.

Cependant le Pape ayant déclaré l'Empire vacant, écrivit à sept Princes ou Evêques : c'étoit les Ducs de Baviére, de Saxe, d'Autriche & de Brabant, les Archevêque de Saltzbourg, de Cologne & de Mayence. Voilà ce qui a fait croire que sept Electeurs étoient alors solemnellement établis. Mais les autres Princes de l'Empire & les

les autres Evêques prétendoient aussi d'avoir le même droit.

Les Empereurs & les Papes tâchoient ainsi de se faire déposer mutuellement. Leur grande politique consistoit à exciter des guerres civiles.

On avoit déjà élu Roi des Romains en Allemagne Conrad fils de Frédéric II. mais il falloit pour plaire au Pape, choisir un autre Empereur. Ce nouveau César ne fut choisi ni par les Ducs de Saxe, ou de Brabant, ou de Baviére, ou d'Autriche, ni par aucun Prince de l'Empire. Les Evêques de Strasbourg, de Wirtsbourg, de Spire, de Metz avec ceux de Mayence, de Cologne & de Tréves, créérent cet Empereur. Ils choisirent un Landgrave de Thuringe, qu'on appella le *Roi des Prêtres.*

C'étoit un étrange Empereur de Rome qu'un Landgrave qui recevoit la couronne de quelques Evêques de son Pays. Alors le Pape

fait renouveller la croiſade contre Frédéric. Elle étoit prêchée par les Fréres Prêcheurs, que nous appellons *Dominicains*, & par les Fréres Mineurs que nous appellons *Cordeliers* ou *Franciſcains*. Cette nouvelle milice des Papes commençoit à s'établir en Europe. Le Saint Siége ne s'en tint pas à ces meſures. Il ménagea des conſpirations contre la vie d'un Empereur qui ſavoit réſiſter aux Conciles, aux Moines, aux Croiſades ; du moins l'Empereur ſe plaignit que le Pape ſuſcitoit des aſſaſſins contre lui, & le Pape ne répondit point à ces plaintes.

Les mêmes Prélats qui s'étoient donné la liberté de faire un Céſar, en firent encore un autre après la mort de leur Thuringien, & ce fut un Comte de Hollande. La prétention de l'Allemagne ſur l'Empire Romain ne ſervit donc jamais qu'à la déchirer. Ces mêmes Evêques qui éliſoient des Empereurs, ſe

se divisérent entre eux, leur Comte de Hollande fut tué dans cette guerre civile.

Frédéric II. avoit à combattre les Papes depuis l'extrémité de la Sicile jusqu'à celle de l'Allemagne. On dit qu'étant dans la Poüille il 1249.
découvrit que son Médecin, séduit par le Pape Innocent IV. vouloit l'empoisonner. Le fait me paroît douteux; mais dans les doutes que fait naître l'Histoire de ces tems, il ne s'agit que du plus ou du moins de crimes.

Frédéric voyant avec horreur qu'il lui étoit impossible de confier sa vie à des Chrétiens, fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde. On prétend qu'ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy l'un de ses bâtards, qui l'étouffa, dit-on, dans sa derniére maladie. Quoi qu'il en soit, ce grand & malheureux Empereur, Roi de Sicile dès le berceau, ayant porté trente-huit ans la vaine cou-

ronne de Jérusalem & celle des Césars trente-trois ans, mourut à cinquante-deux ans dans le Royaume
1250. de Naples, & laissa le Monde aussi troublé à sa mort qu'à sa naissance.

Depuis la mort de Frédéric II. jusqu'en 1268, l'Allemagne fut sans Chef, non pas comme l'avoit été la Gréce, l'ancienne Gaule, l'ancienne Germanie, & l'Italie avant qu'elle fût soumise aux Romains. L'Allemagne ne fut ni une République, ni un Pays partagé entre plusieurs Souverains, mais un Corps sans tête, dont les membres se déchiroient.

C'étoit une belle occasion pour les Papes, mais ils n'en profitérent pas. On leur arracha Brescia, Crémone, Mantoue, & beaucoup de petites Villes. Il eût fallu alors un Pape guerrier pour les reprendre, mais rarement un Pape eut ce caractére. Ils ébranloient à-la-vérité le Monde avec leurs Bulles.
Ils

Ils donnoient des Royaumes. Le Pape en 1247 déclara de sa propre autorité Haquin Roi de Norwégue en le faisant enfant légitime de bâtard qu'il étoit. Un Légat du Pape couronna ce Roi Haquin & reçut de lui un tribut de 15000 marcs d'argent, & 500 marcs des Eglises de Norvégue, ce qui étoit peut-être la moitié de l'argent comptant qui rouloit dans un Pays si peu riche.

Le même Pape Innocent IV. 1251.
créa aussi un certain Mandog Roi de Lithuanie, mais Roi relevant de Rome. Les Papes sembloient donc les maîtres du Monde, & ne pouvoient être maîtres chez eux; il ne leur en coutoit que du papier pour donner ainsi des Etats; mais ce n'étoit qu'à force d'intrigues qu'ils pouvoient se ressaisir d'un Village auprès de Mantoue ou de Ferrare.

Voilà quelle étoit la situation des affaires de l'Europe. L'Allemagne

& l'Italie déchirées, la France encore foible, l'Espagne partagée entre les Chrétiens & les Musulmans. Ceux-ci entiérement chassés de l'Italie, l'Angleterre commençant à disputer sa liberté contre ses Rois, le Gouvernement Féodal établi par-tout, la Chevalerie à la mode, les Prêtres devenus Princes & guerriers, une Politique presqu'en tout différente de celle qui anime aujourd'hui l'Europe, il sembloit que les Pays de la Communion Romaine fussent une grande République, dont l'Empereur & les Papes vouloient être les Chefs; & cette République quoique divisée, s'étoit accordée longtems dans le projet des croisades, qui ont produit de si grandes & de si infames actions, de nouveaux Royaumes, de nouveaux établissemens, de nouvelles miséres, & enfin beaucoup plus de malheur que de gloire.

DE

DE L'ORIENT

ET DES

CROISADES.

LEs Religions durent toujours plus que les Empires. Le Mahométiſme floriſſoit, & l'Empire des Califes étoit détruit par la Nation des Turcomans. On ſe fatigue à rechercher l'origine de ces Turcs. Elle eſt la même que celle de tous les Peuples conquérans. Ils ont tous été des ſauvages, vivant de rapine. Les Turcs habitoient autrefois au-delà du Taurus & de Limmaus, & bien loin, dit-on, de l'Araxe. Ils étoient compris parmi ces Tartares que l'Antiquité nommoit Scithes. Ce grand Continent de la Tartarie quatre fois plus vaſte que l'Europe, n'a jamais été habité que par des Bar-

bares. Leurs antiquités ne méritent guéres mieux une histoire suivie que les loups & les tigres de leur Pays. Ils se répandoient vers le XI. Siécle du côté de la Moscovie. Ils inondérent les bords de la Mer Noire & ceux de la Mer Caspienne. Les Arabes sous les premiers successeurs de Mahomet avoient soumis presque toute l'Asie Mineure, la Syrie & la Perse; les Turcomans vinrent enfin qui soumirent les Arabes.

Bagdat, Siége de l'Empire des Califes, tomba en 1055 entre les mains de ces nouveaux ravisseurs. Il faut se souvenir que comme ces Turcomans imitoient les Francs, les Normands & les Goths dans leurs irruptions, ils les imitoient aussi en se soumettant aux loix, aux mœurs & à la religion des vaincus. C'est ainsi que d'autres Tartares en ont usé avec les Chinois; & c'est l'avantage que tout Peuple policé quoique le plus foible, doit avoir

avoir sur le barbare quoique le plus fort.

Ainsi donc les Califes n'étoient plus que les Chefs de la Religion, ce que les Papes avoient été sous les Rois Lombards. Les Princes des Turcomans prenoient le nom de Sultans. Il y eut bientôt parmi eux, comme ailleurs, des hommes illustres. L'Empire de Constantinople se soutenoit, tous les Princes n'avoient pas été indignes de régner. Constantin Porphirogénéte fils de Léon le Philosophe, & philosophe lui-même, fit renaître, comme son pére, des tems heureux. Si le gouvernement tomba dans le mépris sous Romain fils de Constantin, il devint respectable aux Nations sous Nicéphore Phocas, qui avoit repris Candie en 961, avant d'être Empereur. Si Jean Zimiscés assassina ce Nicéphore & souilla de sang le Palais, s'il joignit l'hipocrisie à ses crimes, il fut d'ailleurs le défen-

feur de l'Empire contre les Turcs & les Bulgares. Mais ſous Michel Paphlagonate on avoit perdu la Sicile, ſous Romain Diogéne preſque tout ce qui reſtoit vers l'Orient, excepté la Province de Pont; & cette Province qu'on appelle aujourd'hui Turcomanie, tomba bientôt après ſous le pouvoir du Turc Soliman, qui maître de la plus grande partie de l'Aſie Mineure, établit le Siége de ſa domination à Nicée, & menaçoit de-là Conſtantinople au tems ou commencérent les Croiſades.

L'Empire Grec étoit donc borné alors preſqu'à la Ville Impériale du côté des Turcs, mais il s'étendoit dans toute la Gréce, la Macédoine, l'Epire, la Theſſalie, la Thrace, l'Illyrie, & avoit même encore l'Iſle de Candie. Les guerres continuelles quoique toujours malheureuſes contre les Turcs, entretenoient un reſte de courage. Tous les riches Chrétiens d'Aſie, qui n'a-

n'avoient pas voulu ſubir le joug Mahométan, s'étoient retirés dans la Ville Impériale, qui par-là même s'enrichit des dépouilles des Provinces. Enfin malgré tant de pertes, malgré les crimes & les révolutions du Palais, cette Ville à-la-vérité déchue, mais immenſe, peuplée, opulente & reſpirant les délices, ſe regardoit comme la premiére du Monde. Les habitans s'appelloient Romains & non Grecs. Leur Etat étoit l'Empire Romain ; & les Peuples d'Occident qu'ils nommoient Latins, n'étoient à leurs yeux que des barbares révoltés.

La Paleſtine n'étoit que ce qu'elle eſt aujourd'hui, le plus mauvais Pays de tous ceux qui ſont habités dans l'Aſie. Cette petite Province eſt dans la longueur d'environ 45 lieues, & de 30 à 35 en largeur. Elle eſt couverte preſque par-tout de rochers arides, ſur leſquels il n'y a pas une ligne de

terre. On ne peut mieux comparer cette petite Province qu'à la Suiſſe. La Riviére du Jourdain, large d'environ 50 pieds dans le milieu de ſon cours, reſſemble à la Riviére d'Aar chez les Suiſſes, qui coule dans une vallée moins ſtérile que le reſte. La Mer de Tibériade peut être comparée au Lac de Lauſanne. Cependant les voyageurs qui ont bien examiné la Suiſſe & la Paleſtine, donnent tous la préférence à la Suiſſe. Il eſt vraiſemblable que la Judée fut plus cultivée autrefois, quand elle étoit poſſédée par les Juifs. Ils avoient été forcés de porter un peu de terre ſur les rochers pour y planter des vignes. Ce peu de terre liée avec les éclats des rochers, étoient ſoutenus par de petits murs dont on y voit encore des reſtes de diſtance en diſtance.

La Paleſtine malgré tous ces efforts, n'eut jamais de quoi nourir ſes habitans, & de même que les

XIII. Cantons envoient le superflu de leurs peuples servir dans les armées des Princes qui peuvent les payer, les Juifs alloient faire le métier de courtiers en Asie & en Afrique. A peine Alexandrie étoit-elle bâtie, qu'ils s'y étoient établis. Les Juifs commmerçans n'habitoient guéres Jérusalem; & je doute que dans le tems le plus florissant de ce petit Etat, il y ait jamais eu des hommes aussi opulens que le sont aujourd'hui plusieurs Hébreux d'Amsterdam & de la Haye.

Lorsqu'Omar, successeur de Mahomet, s'empara des fertiles Pays de la Syrie, il prit la Contrée de la Palestine; & comme Jérusalem est une Ville sainte pour les Mahométans, il l'enrichit d'une magnifique Mosquée de marbre, couverte de plomb, ornée en dedans d'un nombre prodigieux de lampes d'argent, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup d'or pur. Tel

Tel étoit l'état de l'Asie Mineure, lorsqu'un Pélerin d'Amiens suscita les croisades. Il n'avoit d'autre nom que *Coucoupétre* ou *Cucuprêtre*, comme le dit la fille de l'Empereur Comnéne, qui vit à Constantinople cet Hermite. Nous le connoissons sous le nom de l'*Hermite Pierre*, où plutôt *Pierre l'Hermite*. Quoi qu'il en soit, ce Picard qui avoit toute l'opiniâtreté de son Pays, fut si outré des avanies qu'on lui fit à Jérusalem, en parla à son retour à Rome d'une maniére si vive, & fit des tableaux si touchans, que le Pape Urbain II. crut cet homme propre à seconder le grand dessein que les Papes avoient depuis longtems d'armer la Chrétienté contre le Mahométisme. Il envoie Pierre de Province en Province communiquer par son imagination forte l'ardeur de ses sentimens & semer l'enthousiasme.

1094. Urbain II. tint ensuite vers Plaisance un Concile en rase campagne, où

où se trouvérent plus de 30000 Séculiers outre les Ecclésiastiques. On y proposa la maniére de venger les Chrétiens. L'Empereur des Grecs Alexis Comnéne, pére de cette Princesse qui écrivit l'histoire de son tems, envoya à ce Concile des Ambassadeurs pour demander quelques secours contre les Musulmans; mais ce n'étoit ni du Pape ni des Italiens qu'il devoit l'attendre. Les Normands qui enlevoient alors Naples & Sicile aux Grecs, & le Pape qui vouloit être au moins Seigneur Suzerain de ces Royaumes, étant d'ailleurs rival de l'Eglise Grecque, devenoit par son état nécessairement l'ennemi déclaré des Empereurs d'Orient, comme il étoit l'ennemi couvert des Empereurs Teutoniques. Le Pape loin de secourir les Grecs, vouloit soumettre l'Orient aux Latins.

Au reste le projet d'aller faire la guerre en Palestine, fut vanté par tous les assistans au Concile de Plai-

Plaisance, & ne fut embrassé par personne. Les principaux Seigneurs Italiens avoient chez eux trop d'intérêts à ménager, & ne vouloient point quitter un Pays délicieux pour aller se battre vers l'Arabie Pétrée.

1095. On fut donc obligé de tenir un autre Concile à Clermont en Auvergne. Le Pape y harangua dans la grande Place. On avoit pleuré en Italie sur les malheurs des Chrétiens de l'Asie. On s'arma en France. Ce Pays étoit peuplé d'une foule de nouveaux Seigneurs, inquiets, indépendans, aimant la dissipation & la guerre, plongés pour la plupart dans les crimes que la débauche entraîne, & dans une ignorance qui égaloit leurs débauches. Le Pape leur proposoit la remission de tous leurs péchés & leur ouvroit le Ciel, en leur imposant pour pénitence de suivre la plus grande de leurs passions, d'aller faire la guerre. On prit donc la croix à l'envi. Les

Egli-

Egliſes & les Cloîtres achetérent alors à vil prix beaucoup de terres des Seigneurs qui crurent n'avoir beſoin que d'un peu d'argent & de leurs armes pour aller conquérir des Royaumes en Aſie. Godefroy de Bouillon, par exemple, Duc de Brabant, vendit ſa Terre de Bouillon au Chapitre de Liége, & Sténay à l'Evêque de Verdun. Baudouin, frére de Godefroy, vendit au même Evêque le peu qu'il avoit en ce Pays-là. Les moindres Seigneurs Châtelains partirent à leurs frais, les pauvres Gentilshommes ſervirent d'Ecuyers aux autres. On enrôla une Infanterie innombrable, & de ſimples Cavaliers ſous mille drapeaux différens. Cette foule de Croiſés ſe donna rendez-vous à Conſtantinople. Moines, Femmes, Marchands, Vivandiers, Ouvriers, tout partit, comptant de ne trouver ſur la route que des Chrétiens qui gagneroient des indulgences en les nouriſſant. Plus de 80000 de

de ces vagabonds ſe rangérent ſous le drapeau de *Coucoupétre*, que j'appellerai toujours l'*Hermite Pierre.* Il marchoit en ſandale & ceint d'une corde, à la tête de l'armée. Nouveau genre de vanité!

La premiére expédition de ce Général Hermite fut d'aſſiéger une Ville Chrétienne en Hongrie, nommée *Malavilla*, parce que l'on avoit refuſé des vivres à ſes ſoldats de JESUS-CRHIST, qui malgré leur ſainte entrepriſe ſe conduiſoient en voleurs de grand-chemin. La Ville fut priſe d'aſſaut, livrée au pillage, les habitans égorgés. L'Hermite ne fut plus alors le maître de ſes croiſés enivrés de la ſoif du brigandage. Un des Lieutenans de l'Hermite, nommé *Gautier ſans argent*, qui commandoit la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On ſe réunit bientôt contre ces brigands, qui furent preſque tous exterminés, & l'Hermite arriva enfin

fin devant Constantinople avec 20000 personnes mourant de faim.

Un Prédicateur Allemand nommée *Godescalc*, qui voulut jouer le même rôle, fut encore plus maltraité. Dès qu'il fut arrivé avec ses disciples dans cette même Hongrie, où ses prédécesseurs avoient fait tant de désordres, la seule vue de la croix rouge, qu'ils portoient, fut un signal auquel ils furent tous massacrés.

Une autre horde de ces avanturiers, composée de plus de 200000 personnes, tant Femmes que Prêtres, Paysans, Ecoliers, croyant qu'elle alloit défendre JESUS-CHRIST, s'imagina qu'il falloit exterminer tous les Juifs qu'on rencontreroit; il y en avoit beaucoup sur les frontiéres de France. Tout le commerce étoit entre leurs mains. Les Chrétiens croyant venger Dieu, firent main-basse sur tous ces malheureux. Il n'y eut jamais depuis Adrien un si grand massacre de

cette

cette Nation. Ils furent égorgés à Verdun, à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, & plusieurs se túérent eux-mêmes, après avoir fendu le ventre à leurs femmes, pour ne pas tomber entre les mains des Barbares. La Hongrie fut encore le tombeau de cette troisiéme armée de Croisés.

Cependant l'Hermite Pierre trouva devant Constantinople d'autres Vagabonds & Italiens Allemands, qui se joignirent à lui, & ravagérent les environs de la Ville. L'Empereur Alexis Comnéne, qui régnoit, étoit assurément sage & modéré. Il se contenta de se défaire au-plutôt de pareils hôtes. Il leur fournit des bateaux pour les transporter au-delà du Bosphore. Le Général Pierre se vit enfin à la tête d'une armée Chrétienne contre les Infidéles. Soliman, Soudan de Nicée, tomba avec ses Turcs aguerris sur cette multitude dispersée. *Gautier sans argent* y périt avec beau-

beaucoup de pauvre Nobleſſe. L'Hermite retourna cependant à Conſtantinople, regardé comme un fanatique qui s'étoit fait ſuivre par des furieux.

Il n'en fut pas de même des Chefs des Croiſés, plus politiques, moins enthouſiaſtes, plus accoutumés au commandement, & conduiſant des troupes un peu plus réglées. Godefroy de Bouillon menoit 70000 hommes de pied & 10000 Cavaliers couverts d'une armure complette ſous pluſieurs banniéres de Seigneurs tous rangés ſous la ſienne.

Cependant Hugues, frére du Roi de France Philippe I. marchoit par l'Italie avec d'autres Seigneurs qui s'étoient joints à lui. Il alloit tenter la fortune. Preſque tout ſon établiſſement conſiſtoit dans le titre de frére d'un Roi très-peu puiſſant par lui-même. Ce qui eſt plus étrange, c'eſt que Robert Duc de Normandie, fils aîné de Guil-

Guillaume le Conquérant de l'Angleterre, quitta cette Normandie, où il étoit à peine affermi. Chassé d'Angleterre par son cadet Guillaume le Roux, il lui engagea encore la Normandie pour subvenir aux frais de son armement. C'étoit, dit-on, un Prince voluptueux & superstitieux. Ces deux qualités qui ont leur source dans la foiblesse, l'entraînérent à ce voyage.

Le vieux Raimond Comte de Toulouse, maître du Languedoc & d'une partie de la Provence, qui avoit déjà combattu contre les Musulmans en Espagne, ne trouva ni dans son âge ni dans les intérêts de sa Patrie aucune raison contre l'ardeur d'aller en Palestine. Il fut un des premiers qui s'arma & passa les Alpes, suivi, dit-on, de près de 100000 hommes. Il ne prévoyoit pas que bientôt on prêcheroit une croisade contre sa propre famille.

Le plus politique de tous ces Croi-

Croisés, & peut-être le seul, fut Bohémond, fils de ce Robert Guiscard Conquérant de la Sicile. Toute cette famille de Normands transplantée en Italie, cherchoit à s'agrandir, tantôt aux dépens des Papes, tantôt sur les ruines de l'Empire Grec. Ce Bohémond avoit lui-même longtems fait la guerre à l'Empereur Alexis en Epire & en Gréce; & n'ayant pour tout héritage que la petite Principauté de Tarente & son courage, il profita de l'enthousiasme épidémique de l'Europe, pour rassembler sous sa banniére jusqu'à 10000 Cavaliers bien armés & quelque Infanterie, avec lesquels il pouvoit conquérir des Provinces, soit sur les Chrétiens, soit sur les Mahométans.

La Princesse Anne Comnéne dit que son pére fut allarmé de ces émigrations prodigieuses, qui fondoient dans son Pays. On eût cru, dit-elle, que l'Europe arrachée de

ſes fondemens, alloit tomber ſur l'Aſie.

On propoſa au Pape de ſe mettre à la tête de ces armées immenſes qui reſtoient encore. C'étoit la ſeule maniére de parvenir à la Monarchie univerſelle, devenue l'objet de la Cour Romaine. Cette entrepriſe demandoit le génie d'un Mahomet ou d'un Alexandre.

L'Eſpagne & les Princes croiſés avoient dans ce grand appareil leurs vues différentes, & Conſtantinople les redoutoit toutes. On y haïſſoit les Latins, qu'on y regardoit comme des Hérétiques & des Barbares.

Ce que les Grecs craignoient le plus, & avec raiſon, c'étoit ce Bohémond & ſes Napolitains, ennemis de l'Empire. Mais quand même les intentions de Bohémond euſſent été pures, de quel droit tous ces Princes d'Occident venoient-ils prendre pour eux des Provinces que les Turcs avoient

arrachées aux Empereurs Grecs ?

On peut juger d'ailleurs quelle étoit l'arrogance féroce des Seigneurs croisés, par le trait que rapporte la Princesse Anne Comnéne de ne je ne sai quel Comte François, qui vint s'asseoir à côté de l'Empereur sur son trône dans une cérémonie publique. Baudouin frére de Godefroy de Bouillon prenant cet homme indiscret pour le faire retirer, le Comte dit tout haut dans son jargon barbare „ voilà un plaisant rustre que ce Grec, „ de s'asseoir devant des gens „ comme nous ". Ces paroles furent interprétées à Alexis, qui ne fit que sourire. Une ou deux indiscrétions pareilles suffisent pour décrier une Nation.

Il étoit moralement impossible que de tels hôtes n'exigeassent des vivres avec dureté, & que les Grecs n'en refusassent avec malice. C'étoit un sujet de combats continuels entre les peuples & l'armée de Go-

defroy, qui parut la premiére après les brigandages des Croisés de Pierre l'Hermite. Godefroy en vint jusqu'à attaquer les Fauxbourgs de Constantinople, & l'Empereur les défendit en personne. L'Evêque Dupuy en Auvergne, nommé Monteil, Légat du Pape dans les armées de la Croisade, vouloit absolument qu'on commençât les entréprises contre les Infidéles, par le siége de la Ville où résidoit le premier Prince des Chrétiens. Tel étoit l'avis de Bohémond, qui étoit alors en Sicile, & qui envoyoit couriers sur couriers à Godefroy pour l'empêcher de s'accorder avec l'Empereur. Hugues frére du Roi de France eut alors l'imprudence de quitter la Sicile, où il étoit avec Bohémond, & de passer presque seul sur les Terres d'Alexis. Il joignit à cette indiscrétion celle de lui écrire des lettres pleines d'une fierté peu séante à qui n'avoit point d'armées. Le fruit de ces démarches

ches fut d'être arrêté quelque tems prisonnier. Enfin la politique de l'Empereur Grec vint à bout de détourner tous ces orages. Il fit donner des vivres. Il engagea tous les Seigneurs à lui prêter hommage pour les Terres qu'ils conquéreroient. Il les fit tous passer en Asie les uns après les autres, après les avoir comblés de présens. Bohémond qu'il redoutoit le plus, fut celui qu'il traita avec le plus de magnificence. Quand ce Prince vint lui rendre hommage à Constantinople, & qu'il lui fit voir les raretés du Palais, Alexis ordonna qu'on remplît un cabinet de meubles précieux d'ouvrages d'or & d'argent, de bijoux de toute espéce, entassés sans ordre, & de laisser la porte du cabinet entreouverte. Bohémond vit en passant ces trésors, auxquels les conducteurs affectoient de ne faire nulle attention. „ Est-il possible, s'écria-t-il, „ qu'on néglige de si belles choses?

„ Si je les avois, je me croirois „ le plus puissant des Princes ". Le soir même l'Empereur lui envoya tout le cabinet. Voilà ce que rapporte sa fille, témoin oculaire. C'est ainsi qu'en usoit ce Prince, que, tout homme desintéressé appellera sage & magnifique, mais que la plupart des Historiens des Croisades ont traité de perfide, parce qu'il ne voulut pas être l'esclave d'une multitude dangereuse.

Enfin, quand il s'en fut heureusement débarassé, & que tout fut passé dans l'Asie Mineure, on fit la revue près de Nicée, & il se trouva 100000 Cavaliers & 600000 de pied en comptant les femmes. Ce nombre joint avec les premiers Croisés qui périrent sous l'Hermite & sous d'autres, fait environ 1100000. Il justifie ce qu'on dit des armées des Rois de Perse, qui avoient inondé la Gréce, & ce qu'on raconte des transplantations de tant de Barbares. Les François

en-

enfin, & sur-tout Raimond de Toulouse, se trouvérent par-tout sur le même terrain que les Gaulois méridionaux avoient parcouru 1300 ans auparavant, quand ils allérent ravager l'Asie Mineure & donner leur nom à la Province de Galatie.

Les Historiens nous informent rarement comment on nourrissoit ces multitudes. C'étoit une entreprise qui demandoit autant de soins que la guerre même. Les Vénitiens ne voulurent d'abord pas s'en charger. Ils s'enrichissoient plus que jamais par leur commerce avec les Mahométans, & craignoient de perdre les priviléges qu'ils avoient chez eux. Les Génois, les Pisans & les Grecs équipérent des vaisseaux chargés de provisions, qu'ils vendoient aux Croisés en côtoyant l'Asie Mineure. La fortune des Génois s'en accrut, & on fut étonné bientôt après de voir Génes devenue une Puissance.

Le vieux Soliman ni son fils ne purent résister au premier torrent de tous ces Princes croisés. Leurs troupes étoient mieux choisies que celles de Pierre l'Hermite, & disciplinées autant que le permettoit la licence & l'enthousiasme.

1097. On prit Nicée, on battit deux fois les armées du jeune Soliman. Les Turcs & les Arabes ne soutinrent point dans ces commencemens le choc de ces multitudes couvertes de fer, & de leurs grands chevaux de bataille, & des forêts de lances auxquelles ils n'étoient point
1098. accoutumés. Bohémond eut l'adresse de se faire céder par les Croisés le fertile Pays d'Antioche. Baudouin alla jusqu'en Mésopotamie s'emparer de la Ville d'Edesse, & s'y forma un petit Etat. Enfin on mit le siége devant Jérusalem, dont le Calife d'Egypte s'étoit saisi par ses Lieutenans. La plupart des Historiens disent que l'armée des assiégeans diminuée par les combats,

bats, par les maladies & par les garnisons mises dans les Villes conquises, étoit réduite à 20000 hommes de pied & à 1500 chevaux, & que Jérusalem pourvue de tout, étoit défendue par une garnison de 40000 soldats. On ne manque pas d'ajoûter qu'il y avoit outre cette garnison 20000 habitans déterminés. Il n'y a point de lecteur sensé, qui ne voie qu'il est moralement impossible qu'une armée de 20000 hommes en assiége une de 60000 dans une place fortifiée; mais les Historiens ont toujours voulu du merveilleux.

Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siége la Ville fut emportée d'assaut, & que tout ce qui n'étoit pas Chrétien, fut massacré. L'Hermite Pierre de Général devenu Chapelain, se trouva à la prise & au massacre. Quelques Chrétiens que les Musulmans avoient laissé vivre dans la Ville, conduisirent les vainqueurs dans

les caves les plus reculées, où les méres se cachoient avec leurs enfans, & rien ne fut épargné. Tous les Historiens conviennent, qu'après cette boucherie les Chrétiens tout dégoutans de sang, allérent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulcre de JESUS-CHRIST,
1099. & fondirent en larmes. Il est très-vraisemblable qu'ils y donnérent des marques de religion; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs, n'est guéres compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche & d'emportement. Le même homme peut être furieux & tendre, mais non dans le même tems.

Les Seigneurs, maîtres de Jérusalem, s'assembloient déjà pour donner un Roi à la Judée. Les Ecclésiastiques suivant l'armée, se rendirent dans l'assemblée, & osérent déclarer nulle l'élection qu'on alloit faire, parce qu'il falloit, disoient-ils, faire un Patriarche avant

avant de faire un Souverain.

Cependant Godefroy de Bouillon fut élu non pas Roi, mais Duc de Jérusalem. Quelques mois après arriva un Légat nommé d'Amberto, qui se fit nommer Patriarche par le Clergé; & la premiére chose que fit ce Patriarche, ce fut de prétendre le petit Royaume de Jérusalem pour lui-même. Il fallut que Godefroy de Bouillon qui avoit conquis la Ville au prix de son sang, la cédât à cet Evêque. Il se réserva le Port de Joppé & quelques droits dans Jérusalem.

Les mêmes circonstances produisent les mêmes effets. On a vu que quand les successeurs de Mahomet eurent conquis tant d'Etats, la discorde les divisa. Les Croisés éprouvérent un sort à peu près semblable. Ils conquirent moins, & furent divisés plutôt. Voilà déjà trois petits Etats Chrétiens formés tout d'un coup en Asie. Antioche, Jérusalem & Edesse. Il s'en

forma quelques années après un quatriéme, ce fut celui de Tripoli de Syrie, qu'eut le jeune Bertrand fils du Comte de Toulouse. Mais pour conquérir Tripoli, il fallut avoir recours aux vaisseaux des Vénitiens. Ils prirent alors part à la Croisade, & se firent céder une partie de cette nouvelle conquête.

De tous ces nouveaux Princes qui avoient promis de faire hommage de leurs acquisitions à l'Empereur Grec, aucun ne tint sa promesse, & tous furent jaloux les uns des autres. En peu de tems ces nouveaux Etats divisés & subdivisés passérent en beaucoup de mains différentes. Il s'éleva comme en France de petits Seigneurs, des Comtes de Joppé, des Marquis de Galilée, de Sidon, d'Acre, de Césarée. Soliman qui avoit perdu Antioche & Nicée, tenoit toujours la campagne, habitée d'ailleurs par des Colons Musulmans; & sous Soliman, & après lui on vit dans l'A-

sie

fie un mélange de Chrétiens, de Turcs, d'Arabes, se faisant tous la guerre. Un Château Turc étoit voisin d'un Château Chrétien, de même qu'en Allemagne les Terres des Protestans & des Catholiques sont mutuellement interceptées.

De ce million de Croisés bien peu restoient alors. Au bruit de leurs succès grossis par la renommée, de nouveaux essains partirent encore de l'Occident. Ce Prince Hugues, frére de Philippe I, ramena une nouvelle multitude grossie par des Italiens & des Allemands. On en compta 300000, mais en réduisant ce nombre aux deux tiers, ce sont encore 200000 hommes qu'il en couta à la Chrétienté. Ceux-là furent traités vers Constantinople à peu près comme les suivans de Pierre l'Hermite. Ceux qui abordérent en Asie, furent détruits par Soliman, & le Prince Hugues mourut presqu'aban-

bandonné dans l'Asie Mineure.

Ce qui prouve encore, me semble, l'extrême foiblesse de la Principauté de Jérusalem, c'est l'établissement de ces religieux Soldats, Templiers & Hospitaliers. Il faut bien que ces Moines fondés d'abord pour servir les malades, ne fussent pas en sureté, puisqu'ils prirent les armes. D'ailleurs, quand la Société générale est bien gouvernée, on ne fait guéres d'associations particuliéres.

Les Religieux consacrés au service des blessés, ayant fait vœu de se battre vers l'an 1118, il se forma tout d'un coup une Milice semblable, sous le nom de *Templiers*, qui prirent ce titre, parce qu'ils demeuroient auprès de cette Eglise, qui avoit, disoit-on, été autrefois le Temple de Salomon. Ces établissemens ne sont dus qu'à des François. Raimond Dupuy, premier Grand-Maître & Instituteur de

de la Milice des Hoſpitaliers, étoit de Dauphiné.

A peine ces deux autres furent-ils établis par les Bulles des Papes, qu'ils devinrent riches & rivaux. Ils ſe battirent les uns contre les autres auſſi ſouvent que contre les Muſulmans. Bientôt après un nouvel Ordre s'établit encore en faveur des pauvres Allemands abandonnés dans la Paleſtine, & ce fut l'Ordre des Moines Teutoniques, qui devint après en Europe une Milice de conquérans.

Enfin la ſituation des Chrétiens étoit ſi peu affermie, que Baudouin premier Roi de Jéruſalem, qui régna après la mort de Godefroy ſon frére, fut pris preſqu'aux portes de la Ville par un Prince Turc.

Les conquêtes des Chrétiens s'affoibliſſoient tous les jours. Les premiers conquérans n'étoient plus, leurs ſucceſſeurs étoient amollis. Déjà l'Etat d'Edeſſe étoit repris par les Turcs en 1140, & Jéruſa-
lem

lem menacée. Les Empereurs ne voyant dans les Princes d'Antioche leurs voisins que de nouveaux usurpateurs, leur faisoient la guerre, non sans justice. Les Chrétiens d'Asie prêts d'être accablés de tous côtés, sollicitérent en Europe une nouvelle Croisade.

La France avoit commencé la premiére inondation, ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le Pape Eugéne III. naguéres disciple de Saint Bernard Fondateur de Clervaux, choisit avec raison son premier Maître pour être l'organe d'un nouveau dépeuplement. Jamais Religieux n'avoit mieux concilié le tumulte des affaires avec l'austérité de son Etat. Aucun n'étoit arrivé comme lui à cette considération purement personnelle, qui est au-dessus de l'autorité même. Son contemporain l'Abbé Suger étoit premier Ministre de France. Son disciple étoit Pape, mais Bernard simple Abbé de

de Clervaux étoit l'oreille de la France & de l'Europe.

A Vézélai en Bourgogne fut dressé un échaffaut dans la Place publique, où Bernard parut à côté de Louis le Jeune Roi de France. Il parla d'abord, & le Roi parla ensuite. Tout ce qui étoit présent, prit la croix. Louis la prit le premier des mains de Saint Bernard. Le Ministre Suger ne fut point d'avis que le Roi abandonnât le bien certain qu'il pouvoit faire à ses Etats, pour tenter en Hongrie des conquêtes incertaines. Mais l'éloquence de Bernard & l'esprit du tems, sans lequel cette éloquence n'étoit rien, l'emportérent sur les conseils du Ministre. 1146.

On nous peint Louis le Jeune comme un Prince plus rempli de scrupule que de vertus. Dans une de ces petites guerres civiles que le Gouvernement Féodal rendoit inévitables en France, les troupes du Roi avoient brulé l'Eglise de

Vitry, & le peuple réfugié dans cette Eglise, avoit péri dans les flammes. On persuada aisément au Roi qu'il ne pouvoit expier qu'en Palestine ce crime, qu'il eût mieux réparé en France par une administration sage. Sa jeune femme, Eléonore de Guyenne, se croisa avec lui, soit qu'elle l'aimât alors, soit qu'il fût de la bienséance de ces tems d'accompagner son mari dans de telles guerres.

Bernard s'étoit acquis un crédit si singulier, que dans une nouvelle assemblée à Chartres on le choisit lui-même pour le Chef de la Croisade. Ce fait paroît presqu'incroyable, mais tout est croyable de l'emportement religieux des peuples. Saint Bernard avoit trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçoit. L'exemple de l'Hermite Pierre étoit récent. Il refusa l'emploi de Général, & se contenta de celui de Prophéte.

De France il court en Allemagne.

gne. Il y trouve un autre Moine qui prêchoit la Croiſade. Il fit taire ce rival, qui n'avoit pas la miſſion du Pape. Il donne enfin lui-même la croix rouge à l'Empereur Conrad VII. & il promet publiquement de la part de Dieu des victoires contre les Infidéles. Bientôt après un de ſes diſciples, nommé Philippe, écrivit en France que Bernard avoit fait beaucoup de miracles en Allemagne. Ce n'étoient pas à-la-vérité des morts reſſuſcités, mais les aveugles avoient vu, les boiteux avoient marché, les malades avoient été guéris. On peut compter parmi ces prodiges, qu'il prêchoit partout en François aux Allemands.

L'eſpérance d'une victoire certaine entraîna à la ſuite de l'Empereur & du Roi de France la plupart des Chevaliers de leurs Etats. On compta, dit-on, dans chacune des deux armées 70000 Gens-d'armes avec une Cavalerie légére

légére prodigieuse. On ne compta point les Fantassins. On ne peut guéres réduire cette seconde émigration à moins de 300000 personnes, qui joints aux 1300000 que nous avons précédemment trouvé, fait jusqu'à cette époque 1600000 habitans transplantés. Les Allemands partirent les premiers, les François ensuite. Il est naturel que de ces multitudes qui passent sous un autre climat, les maladies en emportent une grande partie.

L'intempérance surtout causa la mortalité dans l'armée de Conrad vers les plaines de Constantinople. De-là ces bruits répandus dans l'Occident, que les Grecs avoient empoisonné les puits & les fontaines. Les mêmes excès que les premiers Croisés avoient commis, furent renouvellés par les seconds, & donnérent les mêmes allarmes à Manuel Comnéne, qu'ils avoient donné à son grand-pére Alexis.

Conrad après avoir passé le Bosphore,

phore, se conduisit avec l'imprudence attachée à ces expéditions. La Principauté d'Antioche subsistoit. On pouvoit se joindre à ces Chrétiens de Syrie, attendre le Roi de France. Alors le grand nombre devoit vaincre. Mais l'Empereur Allemand, jaloux du Prince d'Antioche & du Roi de France, s'enfonça au milieu de l'Asie Mineure. Un Sultan d'Icone, plus habile que lui, attira dans des rochers cette pesante Cavalerie Allemande, fatiguée, rebutée, incapable d'agir dans ce terrain. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer. L'Empereur blessé, & n'ayant plus auprès de lui que quelques troupes fugitives, se sauva vers Antioche, & de-là fit le voyage de Jérusalem en Pélerin, au-lieu d'y paroître en Général d'armée. Le fameux Frédéric Barberousse, son neveu & son successeur à l'Empire d'Allemagne, le suivoit dans ces voyages, apprenant chez les Turcs un

un courage que les Papes devoient mettre à de plus grandes épreuves.

L'entreprise de Louis le Jeune eut le même succès. Il faut avouer que ceux qui l'accompagnoient, n'eurent pas plus de prudence que les Allemands, & eurent beaucoup moins de justice. A peine fut-on arrivé dans la Thrace, qu'un Evêque de Langres proposa de se rendre maître de Constantinople. Mais la honte d'une telle action étoit trop sure, & le succès trop incertain. L'armée Françoise passa l'Hellespont sur les traces de l'Empereur Conrad.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait observé que ces puissantes armées de Chrétiens firent la guerre dans ces mêmes Pays où Alexandre remporta toujours la victoire avec bien moins de troupes contre des ennemis incomparablement plus puissans que ne l'étoient alors les Turcs & les Arabes. Il falloit qu'il

qu'il y eût dans la Discipline militaire de ces Princes croisés un défaut radical, qui devoit nécessairement rendre leur courage inutile. Ce défaut étoit probablement l'esprit d'indépendance que le Gouvernement Féodal avoit établi en Europe. Des Chefs sans expérience & sans art conduisoient dans des Pays inconnus des multitudes déréglées. Le Roi de France surpris comme l'Empereur dans des rochers vers Laodicée, fut battu comme lui. Mais il essuya dans Antioche des malheurs domestiques plus sensibles que les calamités publiques. Raimond Prince d'Antioche, chez lequel il se réfugia avec la Reine Eléonore sa femme, fut soupçonné d'aimer cette Princesse. On dit même qu'elle oublioit toutes les fatigues d'un si cruel voyage avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. La conclusion de toute cette entreprise fut que l'Empereur Conrad re-

retourna presque seul en Allemagne, & le Roi ne ramena en France que sa femme & quelques courtisans. A son retour il fit casser son mariage avec Eléonore de Guyenne, & perdit ainsi cette belle Province de France, après avoir perdu en Asie la plus florissante armée que son Pays eût encore mis sur pied. Mille familles désolées éclatérent envain contre les prophéties de Saint Bernard, qui en fut quitte pour se comparer à Moyse, lequel, disoit-il, avoit comme lui promis de la part de Dieu aux Israélites de les conduire dans une Terre heureuse, & qui vit périr la première génération dans les déserts.

Après ces malheureuses expéditions, les Chrétiens de l'Asie furent plus divisés que jamais entre eux. La même fureur régnoit chez les Musulmans. Le prétexte de la Religion n'avoit plus de part aux affaires politiques. Il arriva même

vers

vers l'an 1166 qu'Amauri Roi de Jérusalem se ligua avec le Soudan d'Egypte contre les Turcs. Mais à peine le Roi de Jérusalem avoit-il signé ce Traité, qu'il le viola.

Au milieu de tous ces troubles s'élevoit le grand Saladin neveu de Noradin Soudan d'Egypte. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie. Saladin maître de tant de Pays songea bientôt à conquérir le Royaume de Jérusalem. De violentes factions déchiroient ce petit Etat, & hâtoient sa ruine. Guy de Lusignan couronné Roi, mais à qui on disputoit la couronne, rassembla dans la Galilée tous ces Chrétiens divisés que le péril réunissoit, & marcha contre Saladin, l'Evêque de Ptolémaïs portant la chaîne par-dessus sa cuirasse, & tenant entre ses bras une croix, qu'on persuada aux Chrétiens être la même qui avoit été l'instrument de la mort de Jesus-Christ. Cependant tous les

Chrétiens furent tués ou pris. Le Roi captif qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut étonné d'être traité par Saladin, comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les Généraux les plus humains.

Saladin présenta de sa main à Lusignan une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le Roi après avoir bu, voulut donner sa coupe à un de ses Capitaines, nommé Renaud de Châtillon. C'étoit une coutume inviolable établie chez les Musulmans, & qui se conserve encore chez quelques Arabes, de ne point faire mourir les prisonniers auxquels ils avoient donné à boire & à manger. Ce droit de l'ancienne hospitalité étoit sacré pour Saladin. Il ne souffrit pas que Renaud de Châtillon bût après le Roi. Ce Capitaine avoit violé plusieurs fois sa promesse. Le vainqueur avoit juré de le punir, & montrant qu'il savoit se venger comme pardonner, il abbattit d'un coup

coup de sabre la tête du perfide, arrivé aux portes de Jérusalem qui ne pouvoit plus se défendre. Il accorda à la Reine femme de Lusignan une capitulation qu'elle n'espéroit pas. Il lui permit de se retirer où elle voudroit. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la Ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jetter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans, ou leurs péres qui étoient dans ses fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du Monde. Saladin fit laver avec de l'eau-rose par les mains même des Chrétiens la Mosquée qui avoit été changée en Eglise. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle son oncle Noradin Soudan d'Alep avoit travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles „ le Roi Saladin Serviteur

1187. „ de Dieu, mit cette inſcription „ après que Dieu eut pris Jéruſa- „ lem par ſes mains". Il établit des Ecoles Muſulmanes, mais malgré ſon attachement à ſa Religion, il rendit aux Chrétiens Orientaux l'Egliſe du Saint Sépulcre. Il faut encore ajoûter que Saladin au bout d'un an, rendit la liberté à Guy de Luſignan, en lui faiſant jurer qu'il ne porteroit jamais les armes contre ſon libérateur. Luſignan ne tint pas ſa parole.

Nous avons vu il n'y a qu'un moment, Charlemagne convertir l'Allemagne Septentrionale avec le fer & le feu. Nous avons vu enſuite les Danois idolâtres faire trembler l'Europe, conquérir la Normandie, ſans tenter jamais de faire recevoir l'idolâtrie chez les vaincus. A peine le Chriſtianiſme fut affermi dans le Dannemarc, dans la Saxe & dans la Scandinavie, qu'on y prêcha une croiſade contre les Payens du Nord qu'on ap-

appelloit Sclaves ou Slaves, & qui ont donné le nom à ce Pays qui touche à la Hongrie, & qu'on appelle Sclavonie. Les Chrétiens s'armérent contre eux depuis Bréme jusqu'au fond de la Scandinavie. Plus de 100000 Croisés portérent la destruction chez ces Idolâtres. On tua beaucoup de monde. On ne convertit personne. On peut encore ajoûter la perte de ces 100000 hommes aux 1600000 que le fanatisme de ces tems-là coutoit à l'Europe.

Cependant il ne restoit aux Chrétiens d'Asie qu'Antioche, Tripoli, Joppé, & la Ville de Tyr. Saladin possédoit tout le reste, soit par lui-même, soit par son gendre le Sultan d'Iconium ou de Cogni.

Au bruit des victoires de Saladin, toute l'Europe fut troublée. Le Pape Clément III. remua la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Philippe-Auguste qui régnoit alors en France, & le vieux Henri 1188.



II. Roi d'Angleterre, suspendirent leurs différends, & mirent toute leur rivalité à marcher à l'envi au secours de l'Asie. Ils ordonnérent chacun dans leurs Etats que tous ceux qui ne se croiseroient point, payeroient le dixiéme de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement. C'est ce qu'on appelle la *Dixme Saladine*. Taxe qui servoit de trophée à la gloire du Conquérant.

Cet Empereur Frédéric Barberousse, si fameux par les persécutions qu'il essuya des Papes, & qu'il leur fit souffrir, se croisa presqu'au même tems. Il sembloit être chez les Chrétiens d'Asie ce que Saladin étoit chez les Turcs. Politique, grand Capitaine, éprouvé par la fortune, il conduisoit une armée de 150000 combattans. Il prit le premier la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun Croisé qui n'eût au moins 150 francs d'argent comptant, afin que cha-

chacun pût par ſon induſtrie prévenir les horribles diſettes qui avoient contribué à faire périr les armées précédentes. Il lui fallut d'abord combattre les Grecs.

La Cour de Conſtantinople fatiguée d'être continuellement menacée par les Latins, fit enfin une alliance avec Saladin. Cette alliance révolta l'Europe. Mais il eſt évident qu'elle eſt indiſpenſable. On ne s'allie point avec un ennemi naturel ſans néceſſité. Nos alliances d'aujourd'hui avec les Turcs, moins néceſſaires peut-être, ne cauſent pas tant de murmures. Frédéric s'ouvrit un paſſage dans la Thrace les armes à la main contre l'Empereur Iſaac Lange, & victorieux des Grecs il gagna deux batailles contre le Sultan de Cogni; mais s'étant baigné tout en ſueur dans les eaux d'une Riviére qu'on croit être le Cidnus, il en mourut, & ſes victoires furent inutiles. Elles avoient couté cher ſans-doute,

te, puisque son fils le Duc de Souabe ne put rassembler de ces 150000 hommes que sept à huit mille tout au plus. Il les conduisit à Antioche, & joignit ces débris à ceux du Roi de Jérusalem, Gui de Lusignan, qui vouloit encore attaquer son vainqueur Saladin, malgré la foi des sermens & malgré l'inégalité des armes.

Après plusieurs combats dont aucun ne fut décisif, ce fils de Frédéric Barberousse, qui eût pu être Empereur d'Occident, perdit la vie près de Ptolémaïs. Ceux qui ont écrit qu'il mourut martir de la chasteté, & qu'il eut pu réchapper par l'usage des femmes, sont à la fois des Panégyristes bien hardis & des Physiciens peu instruits. On en dit autant depuis du Roi de France Louis VIII.

L'Asie Mineure étoit un goufre où l'Europe venoit se précipiter. Non seulement cette armée immense de l'Empereur Frédéric étoit

per-

perdue, mais des flottes d'Anglois, de François, d'Italiens, d'Allemands précédant encore l'arrivée de Philippe-Auguste & de Richard Cœur de Lion, avoient amené de nouveaux croisés & de nouvelles victimes.

Le Roi de France & le Roi d'Angleterre arrivérent enfin en Syrie devant Ptolémaïs. Presque tous les Chrétiens de l'Orient s'étoient rassemblés pour assiéger cette Ville. Saladin étoit embarassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux Rois eurent joint leurs forces à celles des Chrétiens d'Orient, on compta plus de 300000 combattans.

Ptolémaïs à-la-vérité fut prise, 1190.
mais la discorde qui devoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt, tels que Philippe & Richard, fit plus de mal que ces 300000 ne firent d'exploits heureux. Philippe fatigué de ces divisions, & plus encore de la su-

périorité & de l'aſcendant que prenoit en tout Richard ſon vaſſal, retourna dans ſa patrie, qu'il n'eût pas dû quitter peut-être, mais qu'il eût dû revoir avec plus de gloire.

Richard demeuré maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de Croiſés plus diviſés entre eux que ne l'avoient été les deux Rois, déploya vainement le courage le plus héroïque. Saladin qui revenoit vainqueur de la Méſopotamie, livra bataille aux Croiſés près de Céſarée. Richard eut la gloire de deſarmer Saladin, ce fut preſque tout ce qu'il gagna dans cette expédition mémorable.

Les fatigues, les maladies, les petits combats, les querelles continuelles ruinérent cette grande armée, & Richard s'en retourna avec plus de gloire à-la-vérité que
1191. Philippe-Auguſte, mais d'une maniére bien moins prudente. Il partit avec un ſeul vaiſſeau, & ſon vaiſ-

ſeau

ſeau ayant fait naufrage ſur les côtes de Veniſe, il traverſa déguiſé & mal accompagné la moitié de l'Allemagne. Il avoit offenſé en Syrie par ſes hauteurs un Duc d'Autriche, & il eut l'imprudence de paſſer par ſes Terres. Ce Duc d'Autriche le chargea de chaînes & le livra à l'Empereur, qui le garda en priſon comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre, & qui exigea de lui 100000 marcs d'argent pour ſa rançon.

Saladin qui avoit fait un Traité avec Richard, par lequel il laiſſoit aux Chrétiens le rivage de la Mer depuis Tyr juſqu'à Joppé, garda fidélement ſa parole. Il mourut 1195.
trois ans après à Damas, admiré des Chrétiens même. Il avoit fait porter dans ſa derniére maladie, au lieu du drapeau qu'on élevoit devant ſa porte, le drap qui devoit l'enſévelir, & celui qui tenoit cet étendart de la mort crioit à haute voix „ Voilà tout ce que

„ Saladin vainqueur de l'Orient,
„ remporte de ses conquêtes". On dit qu'il laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs & Chrétiens. Voulant faire entendre par cette disposition, que tous les hommes sont fréres, & que pour les secourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils soufrent.

L'ardeur des Croisades ne s'amortissoit pas, & les guerres de Philippe-Auguste contre l'Angleterre & contre l'Allemagne n'empêchérent pas qu'un grand nombre de Seigneurs François ne se croisât encore. Le principal moteur de cette émigration fut un Prince Flamand, ainsi que Godefroy de Bouillon Chef de la premiére.

C'étoit Baudouin Comte de Flandres. Quatre mille Chevaliers, 9000 Ecuyers, & 20000 hommes de pied, composérent cette croisade nouvelle, qu'on peut appeller la cinquiéme.

Ve-

Venise devenoit de jour en jour une République redoutable, qui appuyoit son commerce par la guerre. Il fallut s'adresser à elle préférablement à tous les Rois de l'Europe. Elle s'étoit mise en état d'équiper des flottes que les Rois d'Angleterre, d'Allemagne, de France ne pouvoient alors fournir. Ces Républicains industrieux gagnérent à cette croisade de l'argent & des terres. Premiérement ils se firent payer quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent pour transporter seulement l'armée dans le trajet. Secondement ils se servirent de cette armée même, à laquelle ils joignirent cinquante galéres, pour faire d'abord des conquêtes en Dalmatie. 1202.

Le Pape Innocent les excommunia, soit pour la forme, soit qu'il craignît déjà leur grandeur. Ces Croisés excommuniés n'en prirent pas moins Zara & son territoire, qui accrut les forces de Venise.

Cette croisade fut différente de toutes les autres, en ce qu'elle trouva Constantinople divisée, & que les précédentes avoient eu en tête des Empereurs affermis. Les Vénitiens, le Comte de Flandres, le Marquis de Montferrat joints à eux, enfin les principaux Chefs toujours politiques virent que le tems étoit venu d'exécuter l'ancien projet contre l'Empire des Grecs.

Isaac Lange avoit été privé de la liberté & de l'usage de la vue par son frére Alexis. Le fils d'Isaac avoit un parti, & les Croisés lui offrirent leur dangereux secours. De tels auxiliaires furent également odieux à tous les partis. Ils campoient hors de la Ville, toujours pleine de tumulte. Le jeune Alexis détesté des Grecs pour avoir introduit les Latins, fut immolé bientôt à une nouvelle faction. Un de ses parens, surnommé Mursulphe, l'étrangla de ses mains.

Les Croisés qui avoient alors le pré-

prétexte de venger leur créature, profitérent des séditions qui désoloient la Ville, pour la ravager. Ils y entrérent presque sans résistance, & ayant tué tout ce qui se présenta, ils s'abandonnérent à tous 1204.
les excès de la fureur & de l'avarice. Nicétas assure que le seul butin des Seigneurs de France fut de 400000 marcs d'argent. Les Eglises furent pillées, & ce qui marque assez le caractére de la Nation qui n'a jamais changé, les François dansérent avec des femmes dans le sanctuaire de l'Eglise de Sainte Sophie.

Ce fut pour la premiére fois que la Ville de Constantinople fut prise & saccagée, & elle le fut par des Chrétiens qui avoient fait vœu de ne combattre que les Infidéles.

On ne voit pas que ce feu gregeois tant vanté par les Historiens, ait fait le moindre effet. S'il étoit tel qu'on le dit, il eut toujours don-

donné fur terre & fur mer une victoire affurée. Si c'étoit quelque chofe de femblable à nos bofphores, l'eau pouvoit à-la-vérité le conferver, mais il n'auroit point eu d'action dans l'eau. Enfin, malgré ce fecret, les Turcs avoient enlevé prefque toute l'Afie-Mineure aux Grecs, & les Latins leur arrachérent le refte.

Le plus puiffant des Croifés, Baudouin Comte de Flandres, fe fit élire Empereur. Ce nouvel ufurpateur condamna l'autre ufurpateur Murfulphe à être précipité du haut d'une colonne. Les autres Croifés partagérent l'Empire. Les Vénitiens fe donnérent le Péloponnéfe, l'Ile de Candie, & plufieurs Villes de côtes de Phrygie, qui n'avoient point fubi le joug des Turcs. Le Marquis de Montferrat prit la Theffalie. Ainfi Baudouin n'eut guéres pour lui que la Thrace & la Mœfie. A l'égard du Pape il y gagna du moins pour un tems toute

te l'Eglise d'Orient. Cette conquête eût pu avec le tems valoir un Royaume, Constantinople étoit autre chose que Jérusalem.

Ces Croisés qui ruinoient des Chrétiens leurs fréres, auroient pu bien plus aisément que tous leurs prédécesseurs chasser les Turcs de l'Asie. Les Etats de Saladin étoient déchirés. Mais de tant de Chevaliers qui avoient fait vœu d'aller secourir Jérusalem, il ne passa en Syrie que le petit nombre de ceux qui ne purent avoir part aux dépouilles des Grecs. De ce petit nombre fut Simon de Montfort, qui ayant envain cherché un Etat en Gréce & en Syrie retourna ensuite en France, & se mit à la tête d'une croisade contre les Albigeois.

Il restoit beaucoup de Princes de la Famille Impériale des Comnénes, qui ne perdirent point courage dans la destruction de leur Empire. Un d'eux, qui portoit aussi

aussi le nom d'Alexis, se réfugia avec quelques vaisseaux vers la Colchide, & là entre la Mer & le Mont Caucase forma un petit Etat qu'on appella *l'Empire de Trébizonde*, tant on abusoit de ce mot d'*Empire*.

Théodore Lascaris reprit Nicée, & s'établit dans l'Abyssinie, en se servant à propos des Arabes contre les Turcs. Il se donna aussi le titre d'Empereur, & fit élire un Patriarche de sa Communion. D'autres Grecs unis avec les Turcs même appellérent à leur secours leurs anciens ennemis les Bulgares contre le nouvel Empereur Baudouin de Flandres, qui joüit à peine de sa conquête. Vaincu par eux près d'Andrinople, on lui coupa les
1205. bras & les jambes, & il expira en proie aux bêtes féroces.

On s'étonne que les sources de ces émigrations ne tarissent pas. On pourroit s'étonner du contraire. Les esprits des hommes étoient

en

en mouvement. Les Confesseurs ordonnoient aux pénitens d'aller à la Terre Sainte. Les fausses nouvelles qui en venoient tous les jours, donnoient de fausses espérances.

Un Moine Breton nommé Esloin conduisit en Syrie vers l'an 1204 une multitude de Bretons. La veuve d'un Roi de Hongrie se croisa avec quelques femmes, croyant qu'on ne pouvoit gagner le Ciel que par ce voyage. Cette maladie épidémique passa jusqu'aux enfans, & il y en eut des milliers qui conduits par des Maîtres d'école & des Moines, quittérent les maisons de leurs parens, sur la foi de ces paroles, *Seigneur, tu as tiré ta gloire des enfans.* Leurs Conducteurs en vendirent une partie aux Musulmans, le reste périt de misére.

L'Etat d'Antioche étoit ce que les Chrétiens avoient conservé de plus considérable en Syrie. Le

Royau-

Royaume de Jérusalem n'existoit plus que dans Ptolémaïs. Cependant il étoit établi dans l'Occident qu'il falloit un Roi de Jérusalem. Un Emery de Lusignan, Roi titulaire, étant mort vers l'an 1205, l'Evêque de Ptolémaïs proposa d'aller demander en France un Roi de Judée. Philippe-Auguste nomma un cadet de la Maison de Brienne en Champagne, qui avoit à peine un patrimoine. On voit par le choix du Roi quel étoit le Royaume.

Ce Roi titulaire, ses Chevaliers, les Bretons qui avoient passé la mer, plusieurs Princes Allemands, un Duc d'Autriche, un Roi de Hongrie, nommé André, suivi d'assez belles troupes, les Templiers, les Hospitaliers, les Evêques de Munster & d'Utrecht, tout cela pouvoit encore faire une armée de conquérans, si elle avoit eu un Chef; mais c'est ce qui manqua toujours.

Le

Le Roi de Hongrie s'étant retiré, un Comte de Hollande entreprit ce que tant de Rois & de Princes n'avoient pu faire. Les Chrétiens sembloient toucher au tems de se relever, leurs espérances s'accrurent par l'arrivée d'une foule de Chevaliers qu'un Légat du Pape leur amena. Un Archevêque de Bordeaux, les Evêques de Paris, d'Angers, d'Autun, de Beauvais accompagnérent le Légat avec des troupes considérables. Quatre mille Anglois, autant d'Italiens vinrent sous diverses banniéres. Enfin Jean de Brienne qui étoit arrivé à Ptolémaïs presque seul, se trouva à la tête de près de 100000 combattans.

Saphadin, frére du fameux Saladin qui avoit joint depuis peu l'Egypte à ses autres Etats, venoit de démolir les restes des murailles de Jérusalem, qui n'étoit plus qu'un Bourg ruiné. Mais comme Saphadin paroissoit mal affermi dans l'Egypte,

gypte, les Croisés crurent pouvoir s'en emparer.

De Ptolémaïs le trajet est court aux embouchures du Nil. Les vaisseaux qui avoient apporté tant de Chrétiens, les portérent en trois jours vers l'ancienne Peluse.

Près des ruines de Peluse est élevée Damiette sur une chaussée qui la défend des inondations du Nil. Les Croisés commencérent le siége pendant la derniére mala-
1218. die de Saphadin, & le continuérent après sa mort. Mélédin, l'aîné de ses fils, régnoit alors en Egypte, & passoit pour aimer les Loix, les Sciences & le repos plus que la guerre. Corradin Sultan de Damas, à qui la Syrie étoit tombée en partage, vint le secourir contre les Chrétiens. Le siége qui dura deux ans fut mémorable en Europe, en Asie & en Afrique.

Saint François d'Assize, qui établissoit alors son Ordre, passa lui-même au camp des Assiégeans,
&

& s'étant imaginé qu'il pourroit aisément convertir le Sultan Mélédin, il s'avança avec son compagnon, frére illuminé, vers le camp des Egyptiens. On les prit, on les conduisit au Sultan. François le prêcha en Italien. Il proposa à Mélédin de faire allumer un grand feu dans lequel ses Imans d'un côté, & François illuminé de l'autre, se jetteroient pour faire voir quelle étoit la Religion véritable. Mélédin répondit en riant, que ses Prêtres n'étoient pas hommes à se jetter au feu pour leur foi. Alors François proposa de s'y jetter tout seul; Mélédin lui dit que s'il acceptoit une telle offre, il paroîtroit douter de sa Religion. Ensuite il renvoya François avec bonté, voyant bien qu'il ne pouvoit être un espion dangereux.

Damiette cependant fut prise, & sembloit ouvrir le chemin à la conquête de l'Egypte. Mais Pélage 1220.
Albano, Bénédictin Espagnol, Légat

gat du Pape & Cardinal, fut cause de sa perte. Le Légat prétendoit que le Pape étant Chef de toutes les Croisades, celui qui le représentoit en étoit incontestablement le Général; que le Roi de Jérusalem n'étant Roi que par la permission du Pape, devoit obéir en tout au Légat. Ces divisions consumérent du tems. Il fallut écrire à Rome. Le Pape ordonna au Roi de retourner au camp, & le Roi y retourna pour servir sous le Bénédictin. Ce Général engagea l'armée entre deux bras du Nil, précisément au tems que ce Fleuve commençoit à se déborder. Le Sultan par des écluses inonda le camp des Chrétiens. D'un côté il brula leurs vaisseaux, de l'autre côté le Nil croissoit & menaçoit d'engloutir l'armée du Légat. Elle se trouvoit dans l'état
1221. où l'on peint les Egyptiens de Pharaon, quand ils virent la Mer prête à retomber sur eux.

Les

Les contemporains conviennent que dans cette extrémité on traita avec le Sultan. Il se fit rendre Damiette, il renvoya l'armée en Phénicie, après avoir fait jurer que de huit ans on ne lui feroit la guerre; & il garda le Roi Jean de Brienne en ôtage.

Les Chrétiens n'avoient plus d'espérance que dans l'Empereur Frédéric II. Jean de Brienne sorti d'ôtage lui donna sa fille & les droits au Royaume de Jérusalem pour dot.

L'Empereur Frédéric II. concevoit très-bien l'inutilité des croisades, mais il falloit ménager les esprits des Peuples & éluder les coups des Papes. Il me semble que la conduite qu'il tint, est un modéle de la plus parfaite politique. Il négocie à la fois avec le Pape & avec le Sultan Mélédin. Ce Traité étant signé entre le Sultan & lui, il part pour la Palestine, mais avec un cortége plutôt qu'avec une

armée. A peine eſt-il arrivé qu'il rend public le Traité par lequel on lui céde Jéruſalem, Nazaret, & quelques Villages. Il fait répandre dans l'Europe que ſans verſer une goute de ſang, il a repris les Saints Lieux. On lui reprochoit d'avoir laiſſé par le Traité une Moſquée dans Jéruſalem. Le Patriarche de cette Ville le traitoit d'Athée. Ailleurs il étoit regardé comme un Prince qui ſavoit régner.

Il faut avouer quand on lit l'Hiſtoire de ces tems, que ceux qui ont imaginé des Romans, n'ont guéres pu aller par leur imagination au-delà de ce que fournit ici la vérité.

C'eſt peu que nous ayons vu quelques années auparavant un Comte de Flandres, qui ayant fait vœu d'aller à la Terre Sainte, ſe ſaiſit en chemin de l'Empire de Conſtantinople. C'eſt peu que Jean de Brienne cadet de Champagne, devenu Roi de Jéruſalem, ait été ſur

sur le point de subjuguer l'Egypte. Ce même Jean de Brienne n'ayant plus d'Etats, marche presque seul au secours de Constantinople. Il arrive pendant un interrégne, & on l'élit Empereur. Son successeur Bau- 1224.
douin II. dernier Empereur Latin de Constantinople, toujours pressé par les Grecs, couroit une Bulle du Pape à la main implorer en vain le secours de tous les Princes de l'Europe. Tous les Princes étoient alors hors de chez eux. Les Empereurs d'Occident couroient à la Terre Sainte, les Papes étoient presque toujours en France, & les Rois prêts à partir pour la Palestine.

Thibaud de Champagne Roi de Navarre, si célébre par son amour pour la Reine mére de Saint Louis & par ses chansons, fut aussi 1240.
un de ceux qui s'embarquérent alors pour la Palestine. Il revint la même année, & c'étoit être heureux. Environ soixante & dix Che-

valiers François, qui voulurent se signaler avec lui, furent tous pris & menés au Grand Caire au neveu de Mélédin, nommé Mélecsala, qui ayant hérité des Etats & des vertus de son oncle, le traita humainement, & les laissa enfin retourner dans leur patrie pour une rançon modique.

En ce tems le Territoire de Jérusalem n'appartint plus ni aux Syriens ni aux Egyptiens, ni aux Chrétiens, ni aux Musulmans. Une révolution qui n'avoit point d'exemple, donnoit une nouvelle face à la plus grande partie de l'Asie. Gingiskan & ses Tartares avoient franchi le Caucase, le Taurus, l'Immaüs. Les Peuples qui fuyoient devant eux comme des bêtes féroces chassées de leurs repaires par d'autres animaux plus terribles, fondoient à leur tour sur les Terres abandonnées.

Les habitans du Chorazan qu'on
1244. nomma Corasmins, poussés par les

les Tartares, se précipitérent sur la Syrie, ainsi que les Goths au IV. Siécle chassés par des Scythes, étoient tombés sur l'Empire Romain. Ces Corasmins idolâtres égorgérent ce qui restoit à Jérusalem de Turcs, de Chrétiens, de Juifs. Les Chrétiens qui restoient dans Antioche, dans Tyr, dans Sydon & sur ces côtes de la Syrie, suspendirent quelque tems leurs querelles particuliéres pour résister à ces nouveaux brigands. Ces Chrétiens étoient alors ligués avec le Soudan de Damas. Les Templiers, les Chevaliers de St. Jean, les Chevaliers Teutoniques étoient des défenseurs toujours armés. L'Europe fournissoit sans cesse quelques volontaires. Enfin, ce qu'on put ramasser, combattit les Corasmins. La défaite des Croisés fut entiére. Ce n'étoit pas là le terme de leurs malheurs. De nouveaux Turcs vinrent ravager ces côtes de Syrie après les Corasmins, & ex-

terminérent presque tout ce qui restoit de Chevaliers. Mais ces torrens passagers laissérent toujours aux Chrétiens les Villes de la côte.

Les Latins renfermés dans leurs Villes maritimes se virent alors sans secours, & leurs querelles augmentoient leurs malheurs. Les Princes d'Antioche n'étoient occupés qu'à faire la guerre à quelques Chrétiens d'Arménie. Les factions des Vénitiens, les Génois & les Pisans se disputoient la Ville de Ptolémaïs. Les Templiers & les Chevaliers de St. Jean se disputoient tout. L'Europe refroidie n'envoyoit presque plus de ces Pélerins armés. Les espérances des Chrétiens d'Orient s'éteignoient quand Saint Louis entreprit la derniére croisade.

DE

DE SAINT LOUIS
ET DE LA
DERNIERE CROISADE.

Louis IX. paroiſſoit un Prince, deſtiné à réformer l'Europe ſi elle avoit pu l'être, à rendre la France triomphante & policée, & à être en tout le modéle des hommes. Sa piété, qui étoit celle d'un Anachoréte, ne lui ôta aucune vertu de Roi. Sa libéralité ne déroba rien à une ſage œconomie. Il ſut accorder une politique profonde avec une juſtice exacte, & peut-être eſt-il le ſeul Souverain qui mérite cette louange. Prudent & ferme dans le conſeil, intrépide dans les combats ſans être emporté, compatiſſant comme s'il n'avoit jamais été que malheureux. Il n'eſt pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

Une ſage adminiſtration l'avoit mis en état de lever de fortes armées contre le Roi d'Angleterre Henri III. & contre des Vaſſaux de France unis avec l'Angleterre. Henri III. moins riche, moins obéi de ſes Anglois, n'eut ni d'auſſi bonnes troupes, ni d'auſſi-tôt prêtes. Louis le battit deux fois, & ſur-tout à la Journée de Taille-
1241. bourg en Poitou. Le Roi Anglois s'enfuit devant lui. Cette guerre fut ſuivie d'une paix utile. Les Vaſſaux de France rentrés dans leurs devoirs, n'en ſortirent plus. Le Roi n'oublia pas même d'obliger l'Anglois à payer 5000 livres ſterling pour les frais de la campagne.

L'an 1244 Louis attaqué d'une maladie violente, crut, dit-on, dans une létargie entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les Infidéles. A peine put-il parler qu'il fit vœu de ſe croiſer. La Reine ſa mére, la Rei-

Reine ſa femme, ſon Conſeil, tout ce qui l'aprochoit, ſentit le danger de ce vœu funeſte. L'Evêque de Paris même lui en repréſenta les dangereuſes conſéquences, mais Louis regardoit ce vœu comme un lien ſacré qu'il n'étoit pas permis aux hommes de dénouer. Il prépara pendant quatre
années cette expédition. Enfin laiſ- 1248.
ſant à ſa mére le gouvernement du Royaume, il part avec ſa femme, ſes trois fréres que ſuivent auſſi leurs épouſes, preſque toute la Chevalerie de France l'accompagne. Il y eut dans l'armée près de 3000 Chevaliers-bannerets. Une partie de la flotte immenſe qui portoit tant de Princes & de ſoldats, part de Marſeille, l'autre d'Aiguemortes, qui n'eſt plus un Port aujourd'hui.

Si la fureur des Croiſades & la religion des Sermens avoient permis à la vertu de Louis d'écouter la raiſon, non ſeulement il eût vu le mal qu'il faiſoit à ſon Pays,

mais l'injuſtice extrême de cet armement qui lui paroiſſoit ſi juſte.

Le projet n'eût-il été que d'aller mettre des François en poſſeſſion de Jéruſalem, ils n'y avoient aucun droit. Mais on marchoit contre le vieux & ſage Mélecſala Soudan d'Egypte, qui certainement n'avoit rien à démêler avec le Roi de France. Mélecſala étoit Muſulman, c'étoit-là le ſeul prétexte de lui faire la guerre. Mais il n'y avoit pas plus de raiſon à ravager l'Egypte, parce qu'elle ſuivoit les dogmes de Mahomet, qu'il n'y en auroit aujourd'hui à porter la guerre à la Chine, parce que la Chine eſt attachée à la morale de Confucius.

Louis mouilla dans l'Ile de Chypre, le Roi de cette Ile ſe joint à lui. On aborde en Egypte. Nos Hiſtoriens diſent qu'on chaſſa d'abord les Barbares de Damiette. Mais les Hiſtoriens Arabes diſent que les Arabes ſe rendirent maîtres

de

de Damiette. Le vieux Mélecſala 1249.
malade demanda la paix. On la refuſa. Louis étoit renforcé par de nouveaux ſecours arrivés de France, ſuivi de 60000 combattans, obéi, aimé, ayant en tête des ennemis déjà vaincus, un Soudan qui touchoit à ſa fin. Qui n'eût cru que l'Egypte & bientôt la Syrie ne fuſſent domptées ? Cependant la moitié de cette armée floriſſante périt de maladie, l'autre moitié eſt vaincue près de la Maſſoure. St. Louis voit tuer ſon frére 1250.
Robert d'Artois. Il eſt pris avec ſes deux autres fréres, le Comte d'Anjou & le Comte de Poitiers. Ce n'étoit plus alors Mélécſala qui régnoit en Egypte, c'étoit ſon fils Almoadan. Ce nouveau Soudan avoit certainement de la grandeur d'ame; car le Roi Louis lui ayant offert pour ſa rançon & pour celle des priſonniers un million de beſans d'or, Almoadan lui en remit la cinquiéme partie.

Ce Soudan fut maſſacré par les Mamélucs, dont ſon pére avoit établi une milice. Le Gouvernement partagé alors ſembloit devoir être funeſte aux Chrétiens. Cependant le Conſeil Egyptien continua de traiter avec le Roi. Le Sire de Joinville rapporte que ces Emirs même propoſérent dans une de leurs aſſemblées de choiſir Louis pour leur Soudan.

Joinville étoit priſonnier avec le Roi. Ce que raconte un homme de ſon caractére, a du poids ſans doute. Mais qu'on faſſe réflexion, combien dans un camp, dans une maiſon, on eſt mal informé des faits particuliers qui ſe paſſent dans un camp voiſin, dans une maiſon prochaine : combien il eſt hors de vraiſemblance que des Muſulmans ſongent à ſe donner pour Roi un Chrétien ennemi, qui ne connoît ni leur langue, ni leurs mœurs, qui déteſte leur Religion, & qui ne peut être regardé par eux que comme

me un Chef de Brigands étrangers, on verra que Joinville n'a rapporté qu'un discours populaire. Dire fidélement ce qu'on a entendu dire, c'est souvent rapporter de bonne foi des choses au moins suspectes.

Je ne saurois guéres encore concilier ce que les Historiens disent de la maniére dont les Musulmans traitérent les prisonniers. Ils racontent qu'on les faisoit sortir un à un d'une enceinte où ils étoient renfermés, qu'on leur demandoit s'ils vouloient renier JESUS-CHRIST, & qu'on coupoit la tête à ceux qui persistoient dans le Christianisme.

D'un autre côté ils attestent qu'un vieil Emir fit demander par interpréte aux captifs, s'ils croyoient en JESUS-CHRIST; & les captifs ayant dit qu'ils croyoient en lui : „ Consolez-vous, dit l'E„mir ; puisqu'il est mort pour „ vous, & qu'il a su ressusciter, il

„ il ſaura bien vous ſauver ".

Ces deux récits ſemblent un peu contradictoires, & ce qui eſt plus contradictoire encore, c'eſt que ces Emirs fiſſent tuer des captifs dont ils eſpéroient une rançon.

Au reſte ces Emirs s'en tinrent aux 800000 beſans auxquels leur Soudan avoit bien voulu ſe reſtraindre pour la rançon des captifs.
1250. Et lorſqu'en vertu du Traité les troupes Françoiſes qui étoient dans Damiette, rendirent cette Ville, on ne voit point que les vainqueurs fiſſent le moindre outrage aux femmes. On laiſſa partir la Reine & ſes belles-ſœurs avec reſpect. Ce n'eſt pas que tous les ſoldats Muſulmans fuſſent modérés. Le vulgaire en tout Pays eſt féroce. Il y eut ſans-doute beaucoup de violences commiſes, des captifs maltraités & tués. Mais enfin j'avoue que je ſuis étonné que le ſoldat Mahométan n'exterminât pas un plus grand nombre de ces étrangers,

gers, qui des Ports de l'Europe étoient venus ſans aucune raiſon ravager les terres de l'Egypte.

Saint Louis délivré de captivité ſe retire en Paleſtine, & y demeure près de quatre ans avec les débris de ſes vaiſſeaux & de ſon armée. Il va viſiter Nazaret au lieu de retourner en France, & enfin ne retourne dans ſa patrie qu'après la mort de la Reine Blanche ſa mére, mais il y rentre pour former une croiſade nouvelle.

Son ſéjour à Paris lui procuroit continuellement des avantages & de la gloire. Il augmentoit ſes domaines. Treize ans de ſa préſence réparoient en France tout ce que ſon abſence avoit ruiné; mais ſa paſſion pour les croiſades l'entraînoit. Les Papes l'encourageoint. Clément lui accordoit une décime ſur le Clergé pour trois ans. Il part enfin une ſeconde fois, & à peu près avec les mêmes forces. Son frére qu'il a fait Roi de Sicile,

le, doit le ſuivre. Mais ce n'eſt plus ni du côté de la Paleſtine, ni du côté de l'Egypte qu'il tourne ſa dévotion & ſes armes. Il fait cingler ſa flotte vers Tunis.

Les Chrétiens de Syrie n'étoient plus la race de ces premiers Francs établis dans Antioche & dans Tyr. C'étoit une génération mêlée de Syriens, d'Arméniens & d'Européens. On les appelloit *Poulains*, & ces reſtes ſans vigueur étoient pour la plupart ſoumis aux Egyptiens. Les Chrétiens n'avoient plus de Villes fortes que Tyr & Ptolémaïs.

Louis eſt aſſiégé lui-même dans ſon camp par les Maures réunis. Les mêmes maladies que l'intempérance de ſes Sujets tranſplantés & le changement de climat avoient attirées dans ſon camp en Egypte, déſolérent ſon camp de Carthage. Un de ſes fils né à Damiette pendant la captivité, mourut de cette eſpéce de contagion devant Tunis.

nis. Enfin le Roi en fut attaqué, il se fit étendre sur la cendre, & expira à l'âge de 55 ans. A peine est-il mort que son frére le Roi de Sicile arrive. On fait la paix avec les Maures, & les débris des Chrétiens sont ramenés en Europe. 1270.

On ne peut guéres compter moins de 100000 personnes sacrifiées dans les deux expéditions de Saint Louis. Joignez les 50000 qui suivirent Frédéric Barberousse, les 300000 de la croisade de Philippe-Auguste & de Richard, 200000 au moins au tems de Jean de Brienne; comptez les 160000 Croisés qui avoient déjà passé en Asie, & n'oubliez pas ce qui périt dans l'expédition de Constantinople & dans les guerres qui suivirent cette révolution, sans parler de la Croisade du Nord & de celle contre les Albigeois; on trouvera que l'Orient fut le tombeau de plus de deux millions d'Européans.

On

On dit que les Rois de France gagnérent à ces croisades, parce que Saint Louis augmenta ses domaines. Mais il ne les accrut que pendant ses treize années de séjour par son œconomie.

Le seul bien que ces entreprises procurérent, ce fut la liberté que plusieurs Bourgades achetérent de leurs Seigneurs. Le Gouvernement municipal s'accrut un peu des ruines des possesseurs des Fiefs.

Cependant ce peu de Chrétiens métifs cantonnés sur les côtes de Syrie, fut bientôt exterminé ou réduit en esclavage. Ptolémaïs, leur principale retraite, ne put résister aux forces du Soudan d'Egypte Mélecséraph. Il la prit en 1291. Tyr & Sydon se rendirent à lui vers la fin du XII. Siécle.





SUITE DE L'HISTOIRE DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS.

CE Gouvernement Féodal de France avoit produit, comme on l'a vu, bien des conquérans. Un Pair de France, Duc de Normandie, avoit subjugué l'Angleterre, de simple Gentilshommes la Sicile, & parmi les Croisés, des Seigneurs de France avoient eu pour quelque tems Antioche & Jérusalem. Enfin Baudouin, Pair de France & Comte de Flandres, avoit pris Constantinople. Nous avons vu les Mahométans d'Asie céder Nicée aux Empereurs Grecs fugitifs. Ces Mamétans même s'allioient avec les Grecs contre les Francs & les Latins

tins leurs communs ennemis ; & pendant ces tems-là les irruptions des Tartares dans l'Asie & dans l'Europe empêchoient les Musulmans d'opprimer ces Grecs. Les Francs, maîtres de Constantinople, élisoient leurs Empereurs, les Papes les confirmoient.

Pierre de Courtenay Comte d'Auxerre de la Maison de France
1216. ce ayant été élu, fut couronné & sacré dans Rome par le Pape Honorius III. Les Papes se flatoient alors de donner les Empires d'Orient & d'Occident.

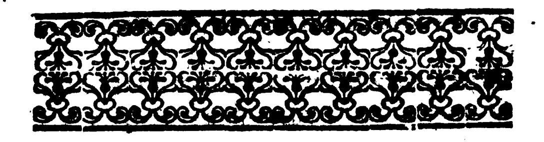
C'étoit si peu de chose que cet Empire Latin de Constantinople, que Pierre de Courtenay en revenant de Rome, ne put éviter de tomber entre les mains des Grecs, & après sa mort ses successeurs n'eurent précisément que la Ville
1218. de Constantinople & son territoire. Des François possédoient l'Achaïe, les Vénitiens avoient la Morée.

Conf-

dant un peu de vie. La Gréce lui étoit jointe avant les croiſades, mais il avoit perdu preſque toute l'Aſie Mineure. La Gréce en fut ſéparée après les croiſades, mais un peu de l'Aſie reſtoit. Si quelque choſe contribue à faire voir que la Religion chez les Hommes d'Etat n'eſt que le maſque de la politique, c'eſt la maniére dont les Papes en uſérent avec cet Empire à peine rétabli. Michel Paléologue qui craignoit une croiſade, s'attachoit à flatter les Papes, & ménageoit une réunion du Rit Grec & du Rit Latin. Cependant le Pape Martin s'unit avec le Roi de Sicile frére de Saint Louis, & avec les Vénitiens pour le détrôner.



DE



DE CHARLES D'ANJOU ROI DES DEUX SIÇILES,

Et des Vèpres Siciliennes.

L'Empereur Frédéric II. avoit été à la fois Empereur des Papes, leur vassal & leur ennemi. Il leur rendoit hommage-lige pour le Royaume de Naples & de Sicile. Son fils l'Empereur Conrad se mit en possession de ce Royaume. Je ne vois point d'Auteur qui n'assure que ce Conrad fut empoisonné par son frére Manfréde ou Mainfroy, bâtard de Frédéric; mais je n'en vois aucun qui en apporte la plus légére preuve. Mainfroy se rendit maître du Royaume, qui de droit appartenoit à son neveu Con-

ra-

radin, fils de Conrad & petit-fils de Frédéric II. Le Pape paroiſſoit en droit comme Seigneur Suzerain de punir Mainfroy; mais lui étoit-il permis de dépoſſéder Conradin? Ce qui ſembloit utile parut permis. Les Papes haïſſoient cette Maiſon & la craignoient. Il ne s'agiſſoit que de trouver un Prince, qui, en recevant l'inveſtiture de Sicile, fût capable de la conquérir. Charles le Comte d'Anjou s'offrit au Pape; & le Pape conclut bientôt avec lui, quoiqu'on eût déjà promis l'inveſtiture à d'autres.

Ce Comte d'Anjou poſſédoit déjà la Provence par ſon mariage; mais ce qui augmentoit ſa puiſſance, c'étoit d'avoir ſoumis la Ville de Marſeille. Il avoit encore une dignité qu'un homme habile pouvoit faire valoir, c'étoit celle de Sénateur unique de Rome. Le Pape qui redoutoit ce Prince, en l'appellant à ſon ſecours, ne lui

1264. donna l'investiture qu'à condition qu'il renonceroit à cette dignité au bout de trois ans, qu'il payeroit 3000 onces d'or au Saint Siége chaque année pour la mouvance du Royaume de Naples, & que, si jamais le payement étoit différé plus de deux mois, il seroit excommunié. Charles souscrivit aisément à ces conditions & à toutes les autres. Le Pape lui accorda la levée d'une décime sur les Biens Ecclésiastiques de France. Il
1266. part avec de l'argent & des troupes, se fait couronner à Rome, livre bataille à Mainfroy dans les Plaines de Bénévent, & est assez heureux pour que Mainfroy soit tué en combattant. Il usa durement de la victoire, & parut aussi cruel que son frére Saint Louis étoit humain.

Cependant le jeune Conradin, véritable héritier du Royaume de Naples, étoit en Allemagne

gne pendant cet interrégne qui la désoloit ; & pendant qu'on lui ravissoit le Royaume de Naples, ses partisans l'excitent à venir défendre son héritage. Il n'avoit encore que quinze ans. Son courage étoit au-dessus de son âge. Il se met avec le Duc d'Autriche son parent à la tête d'une armée, & vient soutenir ses droits. Les Romains étoient pour lui. Conradin excommunié est reçu à Rome aux acclamations de tout le peuple, dans le tems même que le Pape 1268.
n'osoit approcher de sa Capitale.

On peut dire que de toutes les guerres de ce siécle, la plus juste étoit celle que faisoit Conradin. Elle fut la plus infortunée. Le Pape fit prêcher la croisade contre lui ainsi que contre les Turcs. Il est défait & pris dans la Pouille, avec son parent Frédéric Duc d'Autriche. Charles d'Anjou, qui devoit honorer leur courage, les

1268. fit condamner par des Jurisconsultes. La sentence portoit qu'il méritoit la mort pour avoir pris les armes contre l'Eglise. Ces deux Princes furent exécutés publiquement à Naples par la main du bourreau. Le Pape Innocent IV. auquel on sembloit les sacrifier, n'osa approuver cette barbarie, d'autant plus exécrable qu'elle étoit revêtue des formes de la Justice. Je ne puis assez m'étonner que Saint Louis n'ait jamais fait de reproches à son frére d'une action si deshonorante; lui que les Egyptiens avoient épargné dans une circonstance bien moins favorable, devoit condamner plus qu'un autre la fureur de Charles d'Anjou. Le vainqueur, au-lieu de ménager les Napolitains, les irrita par des oppressions; les François & lui furent en horreur.

C'est une opinion générale, qu'un Gentilhomme de Sicile, nommé Jean

Jean de Procida, déguisé en Cordelier, trama cette fameuse conspiration, par laquelle tous les François devoient être égorgés à la même heure le jour de Pâques au son de la cloche de Vêpres. Il est sûr que ce Jean de Procida avoit en Sicile préparé tous les esprits à une révolution, qu'il avoit passé à Constantinople & en Arragon, & que le Roi d'Arragon, Pierre, gendre de Mainfroy s'étoit ligué avec l'Empereur Grec contre Charles d'Anjou: mais il n'est pas vraisemblable qu'on eût tramé la conspiration des *Vêpres Siciliennes*. Si le complot avoit été formé, c'étoit dans le Royaume de Naples qu'il falloit principalement l'exécuter; & cependant aucun François n'y fut tué. Malespina raconte qu'un François, nommé Droguet, violoit une femme dans 1282.
Palerme le jour de Pâques, dans le tems que le peuple alloit à Vê-

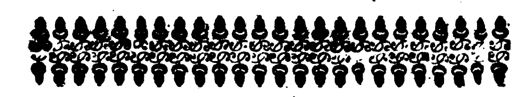
 pres.

1282. pres. La femme cria, le peuple accourut, on tua le François. Ce premier mouvement d'une vengeance particuliére anima la haine générale. Les Siciliens excités par Jean de Procida & par leur fureur, s'écriérent qu'il falloit massacrer les ennemis. On fit main-basse à Palerme sur tout ce qu'on trouva de François. La même rage qui étoit dans tous les cœurs, produisit ensuite le même massacre dans le reste de l'Ile. On dit qu'on éventroit les femmes grosses pour en arracher les enfans à demi formés, & que les Religieux mêmes massacroient leurs pénitentes Françoises. Il n'y eut, dit-on, qu'un Gentilhomme Provençal, nommé des Porcellets, qui échappa. Cependant il est certain que le Gouverneur de Messine avec sa garnison se retira de l'Ile dans le Royaume de Naples.

Le sang de Conradin fut ainsi ven-

vengé, mais ſur d'autres que ſur celui qui l'avoit répandu. Les Vêpres Siciliennes attirérent encore de nouveaux malheurs à ces Peuples, qui nés dans le climat le plus fortuné de la Terre, n'en étoient que plus méchans & plus miſérables. Il eſt tems de retourner ſur mes pas, & de voir quels nouveaux deſaſtres furent produits par l'abus des Croiſades & par celui de la Religion.





DE LA CROISADE

CONTRE LES

ALBIGEOIS.

LEs abus de la puissance du Pape sur le Clergé & ceux du pouvoir du Clergé sur les Peuples, devoient tôt ou tard révolter les esprits des hommes qui haïssent toujours les maîtres. Arnoud de Bresse avoit osé exciter les peuples jusque dans Rome à secouer le joug. On raisonna beaucoup en Europe vers le XII. Siécle sur la Religion. Il se trouva des hommes qui ne voulurent de loi que l'Evangile, & qui prêcheroient à peu près les mêmes dogmes que tiennent aujourd'hui les Protestans. On les nommoit *Vaudois*, parce qu'il y en avoit beaucoup dans les Vallées du Piémont; *Albigeois*, à cause de

la

la Ville d'Alby ; *bons hommes*, par la régularité dont ils se piquoient ; enfin *Manichéens*, du nom qu'on donnoit alors en général aux hérétiques. On fut étonné vers la fin du XII. Siécle que le Languedoc en parût tout rempli.

Dès l'an 1198 le Pape Innocent III. délégua deux simples Moines de Citeaux pour juger les hérétiques : „ Nous mandons, dit-il,
„ aux Princes, aux Comtes, & à
„ tous les Seigneurs de votre Pro-
„ vince, de les assister puissamment
„ contre les hérétiques par la puis-
„ se qu'ils ont reçue pour la puni-
„ tion des méchans, en sorte qu'a-
„ près que Frére Rainier au-
„ ra prononcé l'excommunication
„ contre eux, les Seigneurs confis-
„ quent leurs biens, les bannissent
„ de leurs Terres, & les punissent
„ plus sévérement, s'ils osent y
„ résister. Or nous avons donné
„ pouvoir à Frére Rainier d'y con-
„ traindre les Seigneurs par ex-

„ communication & par interdit „ sur leurs biens, &c". Ce fut le premier fondement de l'Inquisition.

Un Abbé de Citeaux fut nommé ensuite avec d'autres Moines pour aller faire à Toulouse ce que l'Evêque devoit y faire. Ce procédé indigna le Comte de Toulouse, le Comte de Foix & tous les Princes du Pays, déjà séduits par les Réformateurs, & irrités contre la Cour de Rome.

La Secte étoit en grande partie composée d'une Bourgeoisie réduite à l'indigence, par le long esclavage dont on sortoit à peine, & encore par les croisades. L'Abbé de Citeaux paroissoit avec l'équipage d'un Prince. Il voulut envain parler en Apôtre. Le Peuple lui crioit, *Quittez le luxe ou le sermon.* Un Espagnol Evêque d'Osma, très homme de bien, qui étoit alors à Toulouse, conseilla aux Inquisiteurs de renoncer à leurs équipages.

ges somptueux, de marcher à pied, de vivre austérement, & d'imiter les Albigeois pour les convertir. Saint Dominique qui avoit accompagné cet Evêque, donna l'exemple avec lui de cette vie Apostolique, & parut souhaiter alors qu'on n'employât jamais d'autres armes contre les erreurs. Mais Pierre de Gastelnau, l'un des Inquisiteurs, fut accusé de se servir des armes qui lui étoient propres, en soulevant secrétement quelques Seigneurs voisins contre le Comte de 1207.
Toulouse, & en suscitant une guerre civile. Cet Inquisiteur fut assassiné. Le soupçon tomba sur le Comte de Toulouse.

Le Pape Innocent III. ne balança pas à délier les sujets du Comte de Toulouse de leur serment de fidélité. C'est ainsi qu'on traitoit les descendans de ce Raimond de Toulouse, qui avoit le premier servi la Chrétienté dans les croisades.

Le Comte qui savoit ce que pouvoit quelquefois une Bulle, se soumit à la satisfaction qu'on exigea de lui. Un des Légats du Pape, nommé Milon, lui commande de
1209. le venir trouver à Valence, de lui livrer sept châteaux qu'il possédoit en Provence, de se croiser lui-même contre les Albigeois ses sujets, de faire amende honorable. Le Comte obéit à tout.

On voyoit d'un côté le Duc de Bourgogne, le Comte de Nevers, Simon Comte de Montfort, les Evêques de Sens, d'Autun, de Nevers à la tête de leurs troupes, & le malheureux Comte de Toulouse au milieu d'eux comme leur ôtage. De l'autre côté des Peuples qui avoient le fanatisme de la persuasion. La Ville de Béziers voulut tenir contre les Croisés. On égorgea tous les habitans réfugiés dans une Eglise. La Ville fut réduite en cendres. Les habitans de Carcassone effrayés de cet exem-

ple,

ple, implorérent la miséricorde des Croisés. On leur laissa la vie. On leur permit de sortir presque nuds de leur Ville, & on s'empara de tous leurs biens.

On donnoit au Comte Simon de Montfort le nom de *Macabée*, de *Défenseur de l'Eglise.* Il se rendit maître d'une grande partie du Pays, s'assurant des châteaux des Seigneurs suspects, attaquant ceux qui ne se mettoient pas entre ses mains, poursuivant les hérétiques qui osoient se défendre. Les Ecrivains Ecclésiastiques racontent eux-mêmes, que Simon de Montfort ayant allumé un bucher pour ces malheureux, il y en eut cent quarante qui coururent en chantant des Pseaumes se précipiter dans les flammes. En dépeuplant ainsi le Languedoc, on dépouilloit le Comte de Toulouse. Il ne s'étoit défendu que par les négociations. Il alla trouver dans Saint Gilles les Légats, les Evêques, les Abbés qui étoient

1210. à la tête de cette croisade. Il pleura devant eux. On lui répondit que ses larmes venoient de fureur. Le Légat lui laissa le choix, ou de céder à Simon de Montfort tout ce que ce Comte avoit usurpé, ou d'être excommunié. Le Comte de Toulouse eut du-moins le courage de choisir l'excommunication. Il se réfugia chez Pierre II. Roi d'Arragon son beau frére, qui prit sa défense, & qui avoit presqu'autant à se plaindre du Chef des Croisés que le Comte de Toulouse.

Cependant l'ardeur de gagner des indulgences & des richesses multiplioit les Croisés. Les Evêques de Paris, de Lisieux, de Bayeux accourent au siége de Lavaur. On y prit prisonniers quatre-vingt Chevaliers avec le Seigneur de cette Ville, que l'on condamna tous à être pendus; mais les fourches patibulaires étant rompues, on les abandonna aux Croisés, qui les
1211. massacrérent. On jetta dans un puits

puits la sœur du Seigneur de Lavaur, & on brula autour du puits trois cens habitans qui ne voulurent pas renoncer à leurs opinions.

Le Prince Louis, qui fut depuis le Roi Louis VIII. se joignit à-la-vérité aux Croisés pour avoir part aux dépouilles; mais Simon de Montfort écarta bientôt un compagnon qui eût été son maître.

C'étoit l'intérêt des Papes de donner ces Pays à Montfort, & le projet en étoit si bien formé que le Roi d'Arragon ne put jamais par sa médiation obtenir la moindre grace. Il paroît qu'il n'arma que quand il ne put s'en dispenser.

La bataille qu'il donna aux Croisés auprès de Toulouse, dans laquelle il fut tué, passa pour une des plus extraordinaires de ce monde. Une foule d'Ecrivains répéte 1213.
que Simon de Montfort avec huit-cens hommes de cheval seulement & mille fantassins attaqua l'armée du

du Roi d'Arragon & du Comte de Toulouſe, qui faiſoient le ſiége de Muret. Ils diſent que le Roi d'Arragon avoit 100000 combattans, & que jamais il n'y eut une déroute plus complette. Ils diſent que Simon de Montfort, l'Evêque de Toulouſe & l'Evêque de Cominge diviſérent leur armée en trois corps, en l'honneur de la Sainte Trinité.

Mais quand on a 100000 ennemis en tête, va-t-on les attaquer avec 1800 hommes en pleine campagne, & diviſe-t-on ces 1800 en trois corps? C'eſt un miracle, diſent quelques Ecrivains; mais les gens de guerre qui liſent de telles avantures, les appellent des abſurdités.

Après cette victoire, le Pape tint un Concile Général à Rome. Le Comte de Toulouſe vint y demander grace. Je ne puis découvrir ſur quel fondement il eſpéroit qu'on lui rendroit ſes Etats. Il fut trop heureux de ne pas perdre ſa li-

liberté. Le Concile même porta la miséricorde jusqu'à statuer qu'il jouiroit d'une pension de quatre-cens marcs d'argent.

Quand Innocent III. fut mort, Raimond de Toulouse ne fut pas mieux traité. Il fut assiégé dans sa Capitale par Simon de Montfort, mais il trouva le terme de ses succès & de sa vie. Un coup de pierre écrasa cet homme, qui en faisant tant de mal avoit acquis tant de gloire. 1218.

Il avoit un fils à qui le Pape donna tous les droits du pére, mais le Pape ne put lui donner le même crédit. La croisade contre le Languedoc ne fut plus que languissante. Le fils du vieux Raimond qui avoit succédé à son pére, étoit excommunié comme lui. Alors le Roi de France Louis VIII. se fit céder par le jeune Montfort tous ces Pays que Montfort ne pouvoit garder; mais la mort arrêta Louis VIII. au milieu de ses conquêtes,

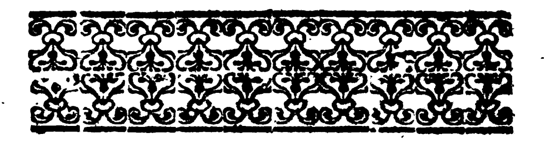
&

& cet Etat ne fut au pouvoir des Rois de France que ſous Philippe le Hardi.

1234. Pendant le régne de Saint Louis le Pape envoya dans le Pays des Albigeois, qui étoient alors fort tranquiles, deux Dominicains & un Cordelier avec le titre d'Inquiſiteurs. Les deux Dominicains s'y rendirent ſi odieux, que le peuple les chaſſa de la Ville. Rome fut même obligée de ſuſpendre longtems l'Inquiſition, mais elle fut enfin rétablie. Cependant la Secte ſubſiſta toujours, mais foible, peu nombreuſe, & cachée dans l'obſcurité.

Ce fut cette Secte qui attira ſur l'Europe le fleau de l'Inquiſition. Le Pape Innocent IV. l'établit dans
1251. toute l'Italie, excepté Naples, comme un nouveau tribunal qui affermiroit l'autorité du Saint Siége. Nous verrons dans la ſuite quelles cruautés ce Tribunal a exercé dans l'Eſpagne & dans le Portugal.

ETAT



ETAT DE L'EUROPE

Après les Croisades d'Orient.

IL parut bientôt que les Pélérinages & les armemens qui avoient dépeuplé une partie de l'Europe, l'avoient appauvrie. Nous voyons que les Espéces d'or ou d'argent manquérent si sensiblement, que les Princes Européans altérérent presque partout la Monnoie.

Les Anglois se plaignirent les premiers de ces altérations, & on en fit porter la peine aux Juifs. Ils s'étoient enrichis dans cette Ile par l'usure. On les dépouilla, on les chassa, & on reprit ainsi sur

ce

ce Peuple errant un peu d'argent qu'on avoit perdu en attaquant leur ancienne patrie.

En France les Eſpéces manquérent tellement ſous le fils & le petit-fils de Saint Louis, que Philippe le Bel fut obligé d'affoiblir tellement le titre & le poids des Eſpéces, que le ſol & le denier ne valoient plus que les deux tiers de ce qu'ils avoient valu ſous Saint Louis. On les donnoit cependant pour la même valeur.

On ſacrifia auſſi les Juifs en France aux plaintes des Peuples. Ces uſuriers publics furent punis de ce que le Roi avoit fait de la fauſſe monnoie. On les pilla, on les chaſſa en 1306.

Cette malverſation ſur les monnoies gagna comme une contagion l'Allemagne & l'Eſpagne. L'Italie en fut préſervée. Les Génois, les Piſans, & ſurtout les Vénitiens qui faiſoient le grand Commerce de l'Europe & de l'Aſie, ſavoient bien

bien qu'il ne faut pas toucher aux Espéces, & n'avoient pas besoin de cette fraude.

Lorsqu'en 1274 les Evêques & les Princes d'Allemagne, fatigués d'être sans Chefs, élurent Rodolphe de Habsbourg, foible tige de la puissante Maison d'Autriche, non seulement les Villes Impériales & celles d'Italie affermirent cette liberté heureuse, mais les Papes y gagnérent au moins pour un tems la confirmation de leur Principauté temporelle.

Rodolphe de Habsbourg étoit un Seigneur Suisse dans le voisinage du Canton de Bâle. Il avoit été d'abord Domestique d'Ottocare Roi de Bohême, son Maréchal de la Cour ou son Grand-Maître-d'Hôtel. Un de ses fréres étoit Chanoine à Bâle, & un autre étoit au service des Milanois. Pour lui il s'étoit fait redouter comme un de ces Chefs qu'on appelloit en Italie *condottieri*. Rodolphe fut long-tems

tems champion de l'Abbé de Saint Gal & de l'Evêque de Bâle. Ces deux Prélats se faisoient une guerre opiniâtre pour quelques tonneaux de vin que l'Evêque avoit enlevé à l'Abbé. Rodolphe brula Bâle, & prit quelques Forteresses. Il secourut aussi la Ville de Strasbourg contre son Evêque. Toutes ces petites guerres avoient augmenté ses petits domaines & sa réputation. Cette réputation lui avoit fait épouser l'hériticiére d'une partie de l'Alsace, & alors il avoit figuré en Prince.

Enfin cette même renommée, secondée des intrigues de son ami l'Archevêque de Mayence, le fit élire Empereur. Il eut le plaisir de vaincre en bataille rangée & de recevoir ensuite à foi & hommage ce même Roi de Bohême qui avoit été son Maître, & lui enleva l'Autriche, qui n'appartenoit ni à Ottocare ni à lui, mais qu'Ottocare avoit enlevé à la Maison de Baviére.

viére. Rodolphe investit son fils de cette Province, dont le nom & la propriété demeura depuis à sa Maison. Mais cette acquisition ne le rendit pas assez puissant pour qu'il allât prendre la couronne d'Italie. Il se contenta de tirer quelque argent de la plupart des Villes qui voulurent bien acheter de lui ce dont elles s'étoient mises en possession. C'est à quoi se réduisoit alors l'Empire Romain. Les Papes reprirent pour un tems la Romagne & quelques Villes du patrimoine de Saint Pierre.

Cependant vers la fin de ce XIII. Siécle & dans le commencement du XIV. on commençoit en Italie malgré tant de dissentions à sortir de cette grossiéreté dont la rouille avoit couvert l'Europe depuis la chute de l'Empire Romain. Les Génois, les Pisans, surtout les Vénitiens ramenérent l'abondance, & avec elle l'art de rendre la vie plus douce & plus commode.

Il

Il s'en falloit beaucoup que le reste de l'Europe eût des Villes telles que Venise, Génes, Boulogne, Sienne, Pise, Florence. Le Tiers-état en France commençoit à s'appeller libre, mais cette liberté étoit d'une autre espéce. Elle consistoit à ne plus être esclaves des Barons. Les Communautés des Villes commencérent sous Philippe le Bel à être admises dans les Etats-Généraux. Elles devenoient insensiblement, comme elles devoient l'être, un objet très-considérable. C'étoit peut-être la honte de l'humanité, qu'on ne reconnût que deux ordres dans l'Etat. L'un la Noblesse, l'autre le Clergé. Le Corps de la Nation avoit été compté pour rien. C'étoit la véritable raison qui avoit fait languir le Royaume de France.

Philippe le Bel, qui avoit fait beaucoup de mal par ses extorsions, fit beaucoup de bien en appellant le Tiers-état aux Assemblées générales

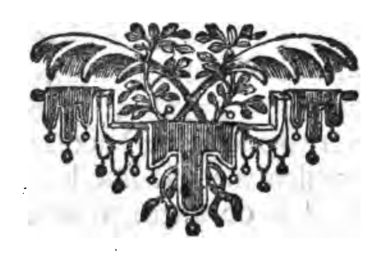
rales de la France, & en établiſſant ſous le nom de Parlement une Cour de Judicature ſédentaire. Ce nouveau Parlement s'aſſembloit d'abord quatre fois l'an. On changeoit ſouvent les membres de cette Cour de Juſtice, & le Roi les payoit de ſon tréſor pour chacune de leurs ſéances. Bientôt après cette Compagnie fut rendue perpétuelle. Si les Prélats avoient conſervé leur droit d'aſſiſter aux ſéances de cette Compagnie, ſa puiſſance ſeroit devenue trop redoutable. Ils en furent exclus ſous Philippe le Long en 1320. Avant cette excluſion ils préſidoient au Parlement. Le premier Laïc qui préſida en cette Compagnie, fut un Comte de Boulogne. Tous les Hommes de Loi ne prirent que le titre de Conſeillers juſque vers l'an 1350. Enſuite ces Juriſconſultes étant devenus Préſidens, ils portérent le manteau de cérémonie de Chevaliers,

liers, ils eurent les priviléges de la Noblesse. Mais les Nobles de nom & d'armes affectérent toujours de mépriser cette Noblesse paisible. Les descendans des Hommes de Loi ne sont point encore reçus dans les Chapitres d'Allemagne. C'est encore un reste de l'ancienne barbarie, d'attacher de l'avilissement à la plus belle fonction de l'Humanité, celle de rendre justice.

Ces établissemens des Parlemens furent en France le premier coup porté au Gouvernement Féodal. Mais les Rois n'étoient pas encore assez puissans pour tenir toujours comme aujourd'hui sous le drapeau des troupes soudoyées, & pour se passer des services de Fief. Le Corps de la Noblesse étoit diminué par les guerres des croisades, & par l'extinction de plusieurs familles. Il fallut de nécessité créer de nouveaux Nobles. Philippe le

Bel

Bel fut le premier qui annoblit les Roturiers. On employa la même ressource en Angleterre, enfin en Allemagne même. Si les Empereurs n'avoient pas fait de nouveaux Princes & de nouveaux Gentilshommes, s'il n'y avoit de Nobles que ceux qui prouveroient la possession de leurs châteaux du tems de Frédéric Barberousse, croit-on qu'on en trouvât beaucoup?



DE LA PAPAUTÉ
AU
XIII. & XIV. SIECLES,

Et particuliérement de Boniface VIII.

LA Papauté resta vers le XIV. Siécle dans le même état où elle étoit depuis si longtems. Les Papes mal affermis dans Rome & n'ayant qu'une autorité chancelante en Italie, donnoient toujours des Royaumes & jugeoient les Rois.

En 1289 le Pape Nicolas jugea solemnellement à Rome les démêlés du Roi de Portugal & de son Clergé. Nous avons vu qu'en 1283 le Pape Martin IV. déposa le Roi d'Arragon, & donna ses Etats au Roi de France, qui ne put mettre la Bulle du Pape à exécution. Boniface VIII. donna la Sardaigne

&

& la Corse à un autre Roi d'Arragon, Jaques surnommé le Juste.

Vers l'an 1306, lorsque la succession au Royaume d'Ecosse étoit contestée, le Pape Boniface VIII. ne manqua pas d'écrire au Roi Edouard „Vous devez savoir que
„ c'est à nous à donner un Roi à
„ l'Ecosse, qui a toujours de plein
„ droit appartenu & appartient en-
„ core à l'Eglise Romaine; que si
„ vous y prétendez avoir quelque
„ droit, envoyez-nous vos Pro-
„ cureurs, & nous vous rendrons
„ justice; car nous réservons cet-
„ te affaire à nous".

Lorsque vers la fin du XIII. Siécle quelques Princes déposérent Adolphe de Nassau successeur du premier Prince de la Maison d'Autriche, & qu'ils élurent Albert d'Autriche, fils de Rodolphe, ils supposérent une Bulle du Pape pour déposer Nassau. Ils attribuoient au Pape leur propre pouvoir. Ce même Boniface apprenant

l'élection d'Albert, écrit aux Electeurs, „Nous vous ordonnons „ de dénoncer qu'Albert qui se dit „ Roi des Romains, comparoisse „ devant nous pour se purger du „ crime de Léze-Majesté & de „ l'excommunication encourue.

On sait qu'Albert d'Autriche, au lieu de comparoître, vainquit Nassau, le tua dans la bataille auprès de Spire, & força le Pape à se taire.

Mais d'autres Têtes couronnées se soumettoient à la Jurisdiction Papale. Marie Reine de Naples, qui prétendoit au Royaume de Hongrie, fit plaider sa cause devant le Pape & ses Cardinaux, & le Pape lui ajugea le Royaume par défaut. Il ne manquoit à la sentence qu'une armée.

Il se repentit d'avoir voulu exercer sur la France une telle autorité. Ce Pape Boniface étoit un Pape très-savant dans le Droit Public de ces tems-là, qui consistoit principalement à soumettre toutes les

Puis-

Puiſſances à l'Egliſe & toute l'Egliſe au Saint Siége. Il fut accuſé juridiquement après ſa mort par un de ſes domeſtiques, nommé Maffrédo & par treize autres témoins, d'avoir inſulté la Religion qui le rendoit ſi puiſſant, & d'avoir dit plus d'une fois, *ah que de bien nous a fait cette fable de* Jesus-Christ!

La maniére dont il avoit traité le Pape Céleſtin ſon prédéceſſeur, prouve autant que ces témoins que ſon intérêt étoit ſa ſeule Religion. Il avoit perſuadé à Céleſtin à ſe démettre, c'eſt le ſeul Pontife peut-être qui ait été imbécile, & le ſeul qui ait jamais quitté le Trône Pontifical. Boniface s'étant fait élire, tint le Pontife dépoſé dans une priſon, où il le laiſſa mourir de chagrin.

Philippe le Bel, qui vouloit dépenſer beaucoup d'argent, & qui en avoit peu, prétendoit que le Clergé, comme l'Ordre de l'Etat le

plus riche, devoit contribuer aux besoins de la France sans la permission de Rome. Le Pape vouloit avoir l'argent d'une décime accordé pour le secours de la Terre Sainte, qui n'étoit plus secourable; le Roi prenoit cet argent pour faire la guerre à l'Angleterre. Ce fut le premier sujet de la querelle. L'audace d'un Evêque de la Ville de Pamiers aigrit les esprits. Cet homme avoit cabalé contre le Roi dans son pays, qui ressortissoit alors de la Couronne, & le Pape aussitôt le fit son Légat à la Cour de Philippe. Ce sujet revêtu d'une dignité qui selon la Cour Romaine le rendoit au moins égal au Roi même, vint à Paris braver son Souverain, & le menacer de mettre son Royaume en interdit. Un Séculier qui se fût conduit ainsi, auroit été puni de mort. Il fallut user de grandes précautions pour s'assurer seulement de la personne de l'Evêque. Encore fallut-

il

il le remettre entre les mains de son Métropolitain l'Archevêque de Narbonne.

Aussitôt arrive cette Bulle du Pape, dans laquelle il est dit que le Vicaire de JESUS-CHRIST est établi sur les Rois & les Royaumes de la Terre avec un plein pouvoir. L'ordre du Pape est intimé à tous les Evêques de France de se rendre à Rome. Un Nonce, simple Archidiacre de Narbonne, vient présenter au Roi cette Bulle & ces ordres, & lui dénoncer qu'il ait à reconnoître, ainsi que tous les autres Princes, qu'il tient sa couronne du Pape. On répondit à cet outrage par une modération qui paroissoit n'être pas du caractére de Philippe. On se contenta de jetter la Bulle au feu, de renvoyer le Nonce dans son Pays, & de défendre aux Evêques de sortir de France. Il y en eut pourtant au moins quarante, & plusieurs Chefs d'ordre qui allérent à Rome.

Le Roi fut donc obligé de convoquer les Etats-Généraux pour
1303. faire décider en effet que l'Evêque de Rome n'étoit pas Roi de France.

Le Cardinal le Moine, François de naissance, qui n'avoit plus d'autre patrie que Rome, vint à Paris pour négocier; & s'il ne pouvoit réussir pour excommunier le Royaume, ce nouveau Légat avoit ordre de mener à Rome le Confesseur du Roi, qui étoit Dominicain, afin qu'il y rendît compte de sa conduite & de celle du Roi. Tout ce que l'esprit humain peut inventer pour élever la puissance du Pape, étoit épuisé; les Evêques soumis à lui; de nouveaux ordres de Religieux relevant immédiatement du St. Siége, portant par-tout son étendart; un Roi qui confesse ses plus secrétes pensées, ou du moins qui passe pour les confesser à un de ces Moines; & enfin ce Confesseur sommé

mé par le Pape ſon Maître d'aller rendre compte à Rome de la conſcience du Roi ſon pénitent. Cependant Philippe ne plia point. Il fait ſaiſir le temporel de tous les Prélats abſens. Les Etats-Généraux appellent au futur Concile & au futur Pape. Ce reméde même tenoit de la foibleſſe. Car appeller au Pape, c'étoit reconnoître ſon autorité; & quel beſoin les hommes ont-ils d'un Concile & d'un Pape pour ſavoir que chaque Gouvernement eſt indépendant, & qu'on ne doit obéir qu'aux Loix de ſa patrie?

Alors le Pape ôte à tous les Corps Eccléſiaſtiques de France le droit des élections, aux Univerſités les grades, le droit d'enſeigner, comme s'il révoquoit une grace qu'il eût donnée. Ces armes étoient foibles, il voulut envain y joindre celles de l'Empire d'Allemagne. Albert d'Autriche n'étoit pas aſſez puiſſant.

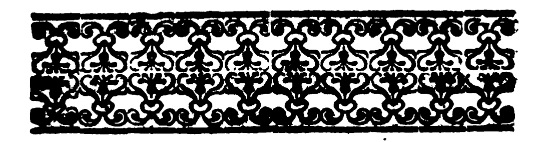
Le Roi de France eut toute la liberté de traiter le Pape en Prince ennemi. Il se joignit à la Maison des Colonnes. Guillaume de Nogaret passe en Italie sous des prétextes plausibles, léve secrétement quelques cavaliers, donne rendez-vous à Sciarra Colonna. On surprend le Pape dans Anagnie; on crie, *meure le Pape & vivent les François.* Le Pontife ne perdit point courage. Il revêtit la chape, mit sa thiare en tête, & portant les clefs dans une main & la croix dans l'autre, il se présenta avec majesté devant Colonna & Nogaret. Il est fort douteux que Colonna ait eu la brutalité de le frapper. Les contemporains disent qu'il lui crioit, *Tiran, renonce à la Papauté que tu deshonores, comme tu as fait renoncer Céleftin.* Boniface répondit fiérement, *Je suis Pape & je mourrai Pape.* Les François pillérent sa maison & ses trésors. Mais après ces violen-

ces

ces qui tenoient plus du brigandage que de la justice d'un grand Roi, les habitans d'Anagnie ayant reconnu le petit nombre des François, furent honteux d'avoir laissé leur compatriote & leur Pontife dans les mains des étrangers. Ils les chassérent. Boniface alla à Rome, méditant sa vengeance, mais il mourut en arrivant. 1303.

Philippe le Bel poursuivoit son ennemi jusque dans le tombeau. Il voulut faire condamner sa mémoire dans un Concile. Il exigea de Clément V. né son sujet, & qui siégeoit dans Avignon, que le procès contre le Pape son prédécesseur fût commencé dans les formes. Mais Clément V. fut assez sage pour faire évanouir dans les délais une entréprise fort flétrissante pour l'Eglise.

Quelque tems après un événement qui eut encore sa source dans cet esprit vindicatif de Philippe le Bel, étonna l'Europe & l'Asie.



DU SUPPLICE DES TEMPLIERS,

Et de l'extinction de cet Ordre.

PArmi les contradictions qui entrent dans le gouvernement de ce Monde, ce n'en est pas une petite que cette institution de Moines armés qui font voeu de vivre à la fois en anachorétes & en soldats.

On accusoit les Templiers de réunir tout ce qu'on reprochoit à ces deux professions. Les débauches & la cruauté du guerrier, & l'insatiable passion d'acquérir qu'on impute à ces grands Ordres qui ont fait vœu de pauvreté.

Tandis qu'ils goûtoient le fruit de

de leurs travaux ainsi que les Chevaliers hospitaliers de St. Jean, l'Ordre Teutonique formé comme eux dans la Palestine, s'emparoit au XIII. Siécle de la Prusse, de la Livonie, de la Courlande, de la Samogitie. Ces Chevaliers Teutons étoient accusés de réduire les Ecclésiastiques comme les Payens à l'esclavage, de piller leurs biens, d'usurper les droits des Evêques, d'exercer un brigandage horrible; mais on ne fait point le procès à des Conquérans. Les Templiers excitérent l'envie, parce qu'ils vivoient chez leurs compatriotes avec tout l'orgueil que donne l'opulence, & dans les plaisirs effrenés que prennent des gens de guerre qui ne sont point retenus par le frein du mariage.

La rigueur des Impôts & la malversation du Conseil du Roi Philippe le Bel dans les Monnoies ex- 1306.
cita une sédition dans Paris. Les Templiers furent accusés d'avoir eu

eu part à la mutinerie, & on a vu déjà que Philippe le Bel étoit implacable dans ses vengeances.

Les premiers accusateurs de cet Ordre furent un Bourgeois de Béziers, nommé *Squin de Florian* & *Noffo dei Florentin*, Templier apostat, détenus tous deux en prison pour leurs crimes. Ils demandérent à être conduits devant le Roi, à qui seul ils vouloient révéler des choses importantes. Ils furent écoutés. Le Roi sur leur déposition ordonne à tous les Baillis du Royaume, à tous les Officiers de prendre main forte; leur envoya un ordre cacheté avec défense sous peine de la vie de l'ouvrir avant le 13. Octobre. Ce
1309. jour venu chacun ouvre son ordre, il portoit de mettre en prison tous les Templiers. Tous sont arrêtés. Le Roi aussitôt fait saisir en son nom tous les biens des Chevaliers jusqu'à ce qu'on en dispose.

Il me paroît évident que leur perte

perte étoit résolue très-longtems avant cet éclat. L'accusation & l'emprisonnement sont de 1309; mais on a retrouvé des Lettres de Philippe le Bel au Comte de Flandres datées de Melun 1306, par lesquelles il prioit de se joindre à lui pour extirper les Templiers.

Il falloit juger ce prodigieux nombre d'accusés. Le Pape Clément V. créature de Philippe, & qui demeuroit alors à Poitiers, se joint à lui après quelques disputes sur le droit que l'Eglise avoit d'exterminer les Religieux, & le droit du Roi de punir des Sujets. Le Pape interrogea lui-même 72 Chevaliers, des Inquisiteurs, des Commissaires délégués procédent partout contre les autres. Les Bulles sont envoyées chez tous les Potentats de l'Europe pour les exciter à imiter la France. On s'y conforme en Castille, en Arragon, en Sicile, en Angleterre; mais ce ne fut qu'en France qu'on fit périr ces mal-

malheureux. Deux cens & un témoins les accuſérent de renier JESUS-CHRIST en entrant dans l'Ordre, de cracher ſur la Croix, d'adorer une tête dorée montée ſur quatre pieds. Le Novice baiſoit le Profez, qui le recevoit à la bouche, au nombril & au derriére. Il juroit de s'abandonner à ſes confréres. Voilà, diſent les informations conſervées juſqu'à nos jours, ce qu'avouérent 72 Templiers au Pape même, & 141 de ces accuſés à Frére Guillaume Cordelier Inquiſiteur dans Paris en préſence de témoins. On ajoûte que le Grand-Maître de l'Ordre même, le Grand-Maître de Chipre, les Maîtres de France, de Poitou, de Vienne, de Normandie, firent les mêmes aveus à trois Cardinaux délégués par le Pape.

Ce qui eſt indubitable, c'eſt qu'on fit ſubir les tortures les plus cruelles à plus de cent Chevaliers, qu'on en brula vifs 59 en un jour

près

près de l'Abbaïe St. Antoine de Paris, & que le Grand-Maître Jean de Molay & Gui Frére du Dauphin d'Auvergne, deux des principaux Seigneurs de l'Europe, l'un par sa dignité, l'autre par sa naissance, furent aussi jettés vifs dans les flammes à l'endroit où est à présent la Statue équestre du Roi Henri IV. 1312.

Il faut joindre un événement qui fait plus d'honneur aux hommes, c'est la naissance de la République Suisse.



DE



DE LA SUISSE

ET DE

SA REVOLUTION

Au commencement du XIV. Siécle.

SI la Suiſſe n'étoit pas libre, elle n'attireroit pas notre attention. Elle ſeroit confondue dans le dernier rang de mille Provinces qui obéiſſent à des Maîtres qu'elles ne voient jamais. Un ciel triſte, un terrain pierreux & ingrat, des montagnes, des précipices, des habitans pauvres, & longtems plus groſſiers que leurs voiſins, c'eſt-là tout ce que la Nature a fait pour cette Contrée. Cependant on ſe diſputoit la Souveraineté de ces rochers avec la même fureur qu'on

 s'é-

s'égorgeoit pour avoir le Royaume de Naples ou l'Asie Mineure.

Dans ces dix-huit ans d'anarchie où l'Allemagne fut sans Empereur, des Seigneurs de Châteaux & des Prélats combattoient à qui auroit une petite portion de la Suisse. Leurs petites Villes vouloient être libres, comme les Villes d'Italie sous la protection de l'Empire.

Quand Rodolphe fut Empereur, quelques Seigneurs de Châteaux accusérent juridiquement les Cantons de Schweitz, d'Ury & d'Underwald de s'être soustraits à leur domination féodale. Rodolphe qui avoit autrefois combattu ces petits tyrans, jugea en faveur des Citoyens.

Albert d'Autriche son fils étant parvenu à l'Empire, voulut faire de la Suisse une Principauté pour un de ses enfans. Une partie des Terres du Pays étoit de son domaine, comme Lucerne, Zurich & Glaris. Des Gouverneurs sévéres

nes furent envoyés, qui abusérent de leur pouvoir.

Les Fondateurs de la Liberté Helvétienne se nommoient Meletald, Stauffacher & Waltherfurst. La difficulté de prononcer des noms si respectables, nuit à leur célébrité. Ces trois Paysans furent les premiers conjurés, chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnérent les trois Cantons de Schweitz, d'Ury & d'Underwald.

Tous les Historiens prétendent que tandis que cette conspiration se tramoit, un Gouverneur d'Ury, nommé Grislen, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la Place, & ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé Guillaume Tell, ne salua point le bonnet. Le Gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui don-

donna ſa grace qu'à condition que le coupable qui paſſoit pour Archer très-adroit abattroit d'un coup de fléche une pomme placée ſur la tête de ſon fils. Le pére tremblant tira, & fut aſſez heureux pour abattre la pomme. Grislen appercevant une ſeconde fléche ſous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendoit faire: *elle t'étoit deſtinée*, dit le Suiſſe en colére, *ſi j'avois bleſſé mon fils.* On tient pour conſtant que Tell ayant été mis aux fers, tua enſuite le Gouverneur d'un coup de fléche, que ce fut le ſignal des conjurés, que les peuples démolirent les fortereſſes.

Le Duc d'Autriche Léopold aſſembla contre eux 20000 hommes. Les Citoyens Suiſſes ſe conduiſirent comme les Lacédémoniens aux Thermopiles. Ils attendirent à 4 ou 500 la plus grande partie de l'Armée Autrichienne au Pas de Mor-

1315. Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens, ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant sur eux des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même tems par un aussi petit nombre de Suisses.

Cette victoire ayant été gagnée dans le Canton de Schweitz, les deux autres Cantons donnérent ce nom à leur Alliance, laquelle devenant plus générale, fait encore souvenir par ce seul nom, de la victoire qui leur acquit la liberté.

Petit à petit les autres Cantons entrérent dans l'Alliance. Berne, qui est en Suisse ce qu'Amsterdam est en Hollande, ne se ligua qu'en 1352, & ce ne fut qu'en 1513 que le petit Pays d'Appenzel se joignit aux autres Cantons, & acheva le nombre de 13.

Jamais Peuple n'a plus longtems ni mieux combattu pour sa liberté que les Suisses. Ils l'ont gagnée par

par plus de 60 combats contre les Autrichiens, & il est à croire qu'ils la conserveront longtems. Tout Pays qui n'a pas une grande étendue, qui n'a pas trop de richesses, & où les Loix sont douces, doit être libre.

L'égalité, le partage naturel des hommes subsiste encore en Suisse autant qu'il est possible. Ce Pays enfin auroit mérité d'être appellé heureux, si la Religion n'avoit dans la suite divisé ses citoyens, que l'amour du Bien public réunissoit.



SUITE DE L'ETAT OÙ ETOIENT L'EMPIRE, L'ITALIE,

Et la Papauté au XIV. Siécle.

DEpuis Frédéric II. mort en 1248, les Empereurs qui se disoient Rois de Rome & Chefs de l'Occident, n'avoient pas mis le pied en Italie jusqu'à l'an 1312, ce qui fait un période de 74 années. Et les Papes en ces tems-là même, quoique Souverains de Rome, n'osoient pas aller dans leur Capitale. Clément V. rendoit le St. Siége ambulant à Lyon, à Vienne, à Avignon, menant publiquement avec lui sa Maîtresse, & amassant ce qu'il pouvoit de trésors.

Enfin on vit un Empereur à Rome. Henri VII. de la Maison de Lu-

Luxembourg, ſucceſſeur d'Albert d'Autriche, renouvella ſes droits ſur l'Italie. Il eſt évident qu'alors les Céſars Allemands n'avoient plus aucun droit dans toutes ces Villes Italiennes.

Rome qui ne vouloit ni d'Empereur ni de Pape, & qui ne put jamais ſecouer le joug de l'un & de l'autre, ferma ſes portes envain. Les Urſins & le frére de Ro- 1313.
bert Roi de Naples, ne purent empêcher que l'Empereur n'entrât l'épée à la main ſecondé du parti des Colonnes. On ſe battit longtems dans les rues, & un Evêque de Liége fut tué à côté de l'Empereur. Il y eut beaucoup de ſang répandu pour cette cérémonie du Couronnement, que trois Cardinaux firent enfin au lieu du Pape. Il ne faut pas oublier que l'Empereur proteſta par-devant Notaire, que le ſerment par lui prêté à ſon Sacre, n'étoit point un ſerment de fidélité.

Maître de Rome, il y établit un Gouverneur. Il ordonna que toutes les Villes, que tous les Princes d'Italie lui payassent un tribut annuel. Il comprit même dans cet ordre le Royaume de Naples séparé alors de celui de Sicile, & cita le Roi de Naples à comparoître.

Le Pape étoit Suzerain de Naples, & l'Empereur se disoit Suzerain du Pape; étranges droits de tous côtés.

1313. L'Empereur alloit soutenir sa prétention sur Naples par les armes, quand il mourut empoisonné, comme on le prétend. Un Dominicain mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré.

De même qu'alors peu d'ordre régnoit dans les élections des Papes, celles des Empereurs étoient très-mal ordonnées. Les hommes n'avoient point encore su prévenir les schismes par de sages Loix.

Louis de Baviére & Frédéric le Beau

Beau Duc d'Autriche, furent élus à la fois au milieu des plus funestes troubles. Il n'y avoit que la guerre qui pût décider ce qu'une Diéte réglée d'Electeurs auroit dû juger. Un combat dans lequel l'Au- 1322.
trichien fut vaincu & pris, donna la couronne au Bavarois.

On avoit alors pour Pape Jean XXII. élu à Lyon en 1315. Lyon se regardoit alors comme une Ville libre, mais l'Evêque en vouloit toujours être le maître, & les Rois de France n'avoient encore pu soumettre l'Evêque. Philippe le Long, à peine Roi de France, avoit assemblé les Cardinaux dans cette Ville libre, & après leur avoir juré qu'il ne leur feroit aucune violence, il les avoit enfermés tous, & ne les avoit relâché qu'après la nomination de Jean XXII.

Ce Pontife fit déclarer les Visconti qui étoient Gibelins, & qui s'emparoient d'une partie de ces Terres de la Comtesse Mathilde, hé-

hérétiques par l'Inquisition. Comme il étoit en France, il pouvoit sans rien risquer publier une de ces Bulles qui ôtent & qui donnent les Empires. Il déposa Louis de Baviére en idée par une de ses Bulles, le privant, disoit-il, de tous biens meubles & immeubles.

1327. L'Empereur ainsi déposé, se hâta de marcher vers l'Italie. Il vint à Rome, accompagné de Castro Cani tyran de Luques, ce héros de Machiavel.

Louis de Baviére convoqua dans Rome une assemblée générale. Ce Parlement se tint dans la Place même de St. Pierre. L'Empereur assis sur un trône au haut des degrés de l'Eglise, la couronne en tête & un sceptre d'or à la main, fit crier trois fois par un Moine Augustin, „ Y a-t-il quelqu'un „ qui veuille défendre la cause du „ Prêtre de Cahors qui se nomme „ le Pape Jean" ? Personne n'ayant comparu, Louis prononça la sen-

ſentence par laquelle il privoit le Pape de tout Bénéfice, & le livroit au Bras ſéculier comme hérétique.

Quelques jours après, l'Empereur avec le même appareil créa Pape un Cordelier Napolitain, l'inveſtit par l'anneau, lui mit lui-même la chape, & le fit aſſeoir ſous le dais à ſes côtés; mais il ſe garda bien de déférer à l'uſage de baiſer les pieds du Pontife.

Parmi tous les Moines dont je parlerai à part, les Cordeliers faiſoient alors le plus de bruit. Quelques-uns d'eux avoient prétendu que la perfection conſiſtoit à porter un capuchon plus pointu & un habit plus ſerré. Ils ajoûtoient à cette réforme l'opinion que leur boire & leur manger ne leur appartenoient pas en propre. Le Pape avoit condamné ces propoſitions. La condamnation avoit révolté les Réformateurs. Enfin la querelle s'étant échauffée, les Inquiſiteurs de Marſeille avoient fait 1318.

bruler quatre de ces malheureux Moines.

Le Cordelier fait Pape par l'Empereur, étoit de leur parti, voilà pourquoi Jean XXII. étoit hérétique. Ce Pape étoit destiné à être accusé d'héréfie; car quelque tems après ayant prêché que les Saints ne jouiroient de la vision béatifique qu'après le Jugement dernier, & qu'en attendant ils avoient une vision imparfaite, ces deux visions partagérent l'Eglise, & enfin Jean se retracta.

Cependant ce grand appareil de Louis de Baviére à Rome, n'eut pas plus de suite que les efforts des autres Césars Allemands. Les troubles d'Allemagne les rappelloient toujours, & l'Italie leur échappoit.

Louis de Baviére au fond peu puissant, ne put empêcher à son retour que son Pontife ne fût pris par le parti de Jean XXII. & ne fût conduit à Avignon, où il fut en-

enfermé. Enfin telle étoit alors la différence d'un Empereur & d'un Pape, que Louis de Baviére, tout sage qu'il étoit, mourut pauvre dans son Pays, & que le Pape éloigné de Rome & tirant peu de secours de l'Italie, laissa en mourant dans Avignon la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, si on croit Villani. Jamais la Papauté n'avoit tant valu à personne, 1345.
mais aussi jamais Pontife ne vendit tant de Bénéfices & si chérement.

Les Papes ses successeurs restérent jusqu'en 1371 dans Avignon: cette Ville ne leur appartenoit pas, elle étoit aux Comtes de Provence, mais les Papes s'en étoient rendus insensiblement les maîtres.

L'Empire Allemand (car dans les dissensions qui accompagnérent les derniéres années de Louis de Baviére, il n'étoit plus d'Empire Romain) prit enfin une forme un peu plus stable sous Charle IV.

de Luxembourg. Il fit à Nuremberg cette fameuse Constitution qu'on appelle *Bulle d'or*.

Cette célébre Loi de l'Empire fut faite en présence & du consentement de tous les Princes, Evêques, Abbés, & des Députés des Villes Impériales, qui pour la premiére fois assistérent à ces assemblées de la Nation Teutonique.

On sait que les Electeurs furent alors fixés au nombre de sept. Les Archevêques de Mayence, de Cologne & de Tréves en possession depuis longtems d'élire des Empereurs, ne souffrirent pas que d'autres Evêques quoiqu'aussi puissans partageassent cet honneur. Mais pourquoi le Duché de Baviére ne fut-il pas mis au rang des Electorats? & pourquoi la Bohême, qui originairement étoit un Etat séparé de l'Allemagne, & qui par la Bulle d'or n'a point entrée aux délibérations de l'Empire, a pourtant droit de suffrage dans l'élection? On

en

en voit la raiſon. Charles IV. étoit Roi de Bohême, & Louis de Baviére avoit été ſon ennemi.

Au reſte la Dignité Impériale, qui par elle-même ne donne aucune puiſſance réelle, ne reçut jamais plus de cet éclat qui impoſe aux peuples. Les trois Electeurs Eccléſiaſtiques, tous trois Archichanceliers, y parurent avec les ſceaux de l'Empire. Mayence portoit ceux d'Allemagne, Cologne ceux d'Italie, Tréves ceux des Gaules; cependant l'Empire n'avoit dans les Gaules que la vaine mouvance des reſtes du Royaume d'Arles, la Provence, le Dauphiné bientôt après confondus dans le vaſte Royaume de France, la Savoye qui étoit à la Maiſon de Morienne, la Franche-Comté qui étoit indépendante. On a vu ce que l'Empereur poſſédoit en Italie. Il n'étoit en Allemagne Souverain que de ſes Etats héréditaires. Cependant il parle dans ſa Bulle en

Roi despotique, il y fait tout de *sa certaine science & pleine puissance*. Mots insoutenables à la Liberté Germanique, qui ne sont plus soufferts dans les Diétes Impériales, où l'Empereur s'exprime ainsi, *Nous sommes demeurés d'accord avec les Etats & les Etats avec nous*.

Les Electeurs dont les droits avoient été affermis par la Bulle d'or de Charles IV. les firent bientôt valoir contre son propre fils l'Empereur Venceslas Roi de Bohême.

La France & l'Allemagne furent affligées à la fois d'un fleau sans exemple. L'Empereur & le Roi de France avoient perdu presqu'en même tems l'usage de la raison. D'un côté Charles VI. par le dérangement de ses organes, causoit celui de la France. De l'autre Venceslas abruti par les débauches de table, laissoit l'Empire dans l'anarchie. Charles VI. ne fut point déposé.

posé. Ses parens désolérent la France en son nom, mais les Barons 1393. de Bohême enfermérent Venceslas, qui se sauva un jour tout nud de sa prison, & les Electeurs le déposérent juridiquement par une sentence publique. On dit que 1400. quand on lui annonça sa déposition, il écrivit aux Villes Impériales qu'il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de fidélité, que quelques tonneaux de leur meilleur vin.

L'état déplorable de l'Allemagne sembloit laisser le champ libre en Italie; mais les Républiques & les Principautés qui s'étoient élevées, avoient eu le tems de s'affermir. Depuis Clément V. Rome étoit étrangére aux Papes, & le Limousin Gregoire XI. qui enfin transféra le siége à Rome, ne savoit pas un mot d'Italien.

Ce Pape avoit de grands démêlés avec la République de Florence. Elle s'étoit liguée avec Boulo-

gne ; & le Pape, qui par l'ancienne concession de Mathilde étoit Seigneur immédiat de Boulogne, ne pouvoit se venger que par des censures. Les Florentins voulurent s'accommoder & mettre les Papes dans leurs intérêts. Ils crurent qu'il leur importoit que le Pape résidât à Rome. Il fallut donc persuader Grégoire de quitter Avignon. Apparemment qu'ils avoient une étrange idée du Saint Pére, puisqu'ils lui députérent Sainte Catherine de Sienne, non seulement femme à révélations, mais qui prétendoit avoir épousé JESUS-CHRIST solemnellement, & avoir reçu de lui à son mariage un anneau & un diamant. Telle étoit l'Ambassadrice que les Florentins députérent. On employa d'un autre côté les révélations de Sainte Brigitte. Tous les Papes n'ont pas été des hommes de génie. Grégoire étoit simple, il fut ému

par

par des machines proportionnées
à son entendement ; & ce qu'un
autre eût fait par politique, il le
fit par foiblesse. Le Saint Siége 1377.
fut transféré d'Avignon à Rome
au bout de 70 ans, mais ce ne
fut que pour plonger l'Europe dans
de nouvelles dissensions.



DU

DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

DEpuis l'an 1138 les Cardinaux s'étoient mis en possession d'exclure le Peuple & le reste du Clergé de l'élection des Pontifes Romains. Et depuis 1216 il falloit avoir les deux tiers des voix pour être canoniquement élu. Il n'y avoit à Rome au tems dont je parle que seize Cardinaux, onze François, un Espagnol, & quatre Italiens. Le Peuple Romain malgré son goût pour la liberté, malgré son aversion pour ses Maîtres, vouloit un Pape qui résidât à Rome, parce qu'il haïssoit beaucoup plus les François que les Papes, & que la présence d'un

Pon-

Pontife attiroit à Rome des richeſſes. Les Romains menacérent les Cardinaux de les exterminer, s'il leur donnoit un Pontife étranger. Les Electeurs épouvantés nommérent pour Pape Brigano Evêque de Barri, Napolitain, qui prit le nom d'Urbain II. C'étoit un homme impétueux & farouche, par cela même peu propre à une telle place. A peine fut-il intronisé, qu'il déelara dans un Conſiſtoire qu'il feroit juſtice des Rois de France & d'Angleterre, qui troubloient, diſoit-il, la Chrétienté par leurs querelles. Ces Rois étoient Charles le Sage & Edouard III. Le Cardinal de la Grange, non moins impétueux que le Pape, le menaçant de la main lui dit *qu'il avoit menti*, & ces trois paroles plongérent l'Europe dans une diſcorde de quarante années. La plupart des Cardinaux, les Italiens même choqués de l'humeur féroce d'un homme ſi peu fait 1378.

pour

pour gouverner, se retirérent dans le Royaume de Naples. Là ils déclarent que l'élection du Pape faite avec violence, est nulle de plein droit. Ils procédent unanimement à l'élection d'un nouveau Pontife. Les Cardinaux François eurent alors la satisfaction assez rare de tromper les Cardinaux Italiens. On promit la tiare à chaque Italien en particulier, & ensuite on élut Amédée fils du Comte de Genéve, qui prit le nom de Clément VII. Alors l'Europe se partagea. L'Empereur Charles IV. l'Angleterre, la Flandre, la Hongrie, reconnurent Urbain à qui Rome & l'Italie obéissoient. La France, l'Ecosse, la Savoye, la Lorraine furent pour Clément. Tous les Ordres Religieux se divisérent, tous les Docteurs écrivirent, toutes les Universités donnérent des decrets. Les deux Papes se traitoient mutuellement d'Usurpateurs & d'Ante-Christs, s'excommunioient. Mais

ce

ce qui devint réellement funeste, on se battit avec la double fureur d'une guerre Civile & d'une guerre de Religion. Des troupes Gasconnes & Bretonnes levées par le neveu de Clément marchent en Italie, surprennent Rome; ils y tuent dans leur premiére furie tout ce qu'ils rencontrent. Mais bientôt le Peuple Romain se ralliant contre eux, les extermine dans ses murs, & on y égorge tout ce qu'on trouve de Prêtres François. Bientôt après une armée du Pape Clément levée dans le Royaume de Naples, se présente à quelques lieues de Rome devant les troupes d'Urbain. 1379.

Chacune des armées avoit les Clefs de St. Pierre sur ses drapeaux. Les Clémentins furent vaincus. Il ne s'agissoit pas seulement de l'intérêt de ces deux Pontifes. Urbain vainqueur qui destinoit le Royaume de Naples à son neveu, en voulut d'abord déposséder la Rei-

ne

ne Jeanne protectrice de Clément, laquelle régnoit depuis longtems dans Naples avec des succès divers, & une gloire souillée, dit-on, de quelques crimes. La Reine pour se défendre, adopta Louis d'Anjou. Le frére de Charles le Sage le déclara son successeur au Royaume de Naples & au Comté de Provence. C'étoit pour la troisiéme fois qu'un Prince d'Anjou parvenoit à cette couronne, que nous avons vu de nos jours tomber encore à un autre Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. & Roi d'Espagne.

Le Pape Urbain donne alors les Etats de Naples à Charles de Duras, neveu & ennemi de la Reine
1381. Jeanne, mais à condition que le tiers du Royaume sera pour le neveu de Sa Sainteté. Il falloit une armée à Charles de Duras; le Pape Urbain y employa l'or & l'argent des Eglises, taxa tout le Clergé, emprunta des Génois & des Véni-

nitiens. Duras eut ainſi des troupes. Il marche juſqu'à Naples ſans que Louis d'Anjou qui s'étoit emparé des tréſors de la France pour défendre ſon héritage, penſât encore à s'embarquer. Naples ouvre ſes portes à Duras & au Cardinal Sangri Légat du Pape, tous deux également cruels. On mit aux fers tous les Cardinaux & les Evêques du parti de Clément, qui étoit bienheureux alors de s'être retiré dans Avignon. La Reine Jeanne fut jettée dans un cachot. Elle avoit eu quatre maris ; on l'avoit accuſée d'avoir fait étrangler le premier, qui étoit André de Hongrie. Louis d'Anjou partit trop tard pour aller défendre cette malheureuſe Reine. Il n'entra dans le Royaume de Naples que pour s'y mal conduire, & y mourir de ma- 1382.
ladie, ſans avoir rien fait pour ſa cauſe & pour ſon honneur. Charles de Duras, maître du Royaume de Naples, n'avoit plus pour ennemi

nemi que le Pape même, à qui il devoit sa couronne. Urbain vouloit toujours le tiers de ce Royaume pour son neveu. C'étoit une convention que le vainqueur n'avoit garde de tenir. Le Pape, plus ardent que politique, eut l'imprudence d'aller trouver son vassal sans être le plus fort & mal accompagné. L'ancien cérémonial obligeoit le Roi de baiser les pieds du Pape & de tenir la bride de son cheval. Duras ne fit qu'une de ses deux fonctions; il prit la bride, mais ce fut pour conduire lui-même le Pape en
1383. prison. Urbain fut gardé quelque tems prisonnier à Naples, négociant continuellement avec son vassal, & traité tantôt avec respect, tantôt avec mépris. Le Pape s'enfuit de la prison, & se retira dans la petite Ville de Nocéra. Là il assembla bientôt les débris de sa Cour. Ses Cardinaux & quelques Evêques lassés de son humeur farouche, & plus encore de ses infortunes, pri-
rent

rent dans Nocéra des mesures pour le quitter, & aller élire à Rome un Pape plus digne de l'être. Urbain informé de leur dessein, les fit tous appliquer en sa présence à la torture. Bientôt obligé de s'enfuir de Naples & de se retirer dans la Ville de Génes, qui lui envoya quelques galéres, il traîna à sa suite ces Cardinaux & ces Evêques estropiés & enchaînés. Un des Evêques demi-mort de la question qu'il avoit soufferte, ne pouvant gagner le rivage assez-tôt au gré du Pape, il le fit égorger sur le chemin. Arrivé à Génes, il se délivra par divers supplices de cinq de ces Cardinaux prisonniers. Les Caligula & les Nérons avoient fait des actions à peu près semblables, mais ils furent punis, & Urbain 1389.
mourut paisiblement à Rome. Sa créature & son persécuteur, Charles de Duras, fut plus malheureux; car étant allé en Hongrie pour envahir

vahir la couronne qui ne lui apparte-
1386. tenoit point, il y fut assassiné.

Après la mort d'Urbain, cette guerre Civile paroissoit devoir s'éteindre, mais les Romains étoient bien loin de reconnoître Clément. Le Schisme se perpétua des deux côtés. Les Cardinaux Urbanistes élurent Perin Tomasel, & ce Perin Tomasel étant mort, ils prirent le Cardinal Méliorati. Les Clémentins firent succéder à Clément, mort en 1390, Pierre Luna Arragonois. Jamais Pape n'eut moins de pouvoir à Rome que Méliorati, & Pierre Luna ne fut bientôt dans Avignon qu'un fantôme. Les Romains qui voulurent encore rétablir leur gouvernement municipal, chassérent Méliorati, après bien du sang répandu, quoiqu'ils le reconnussent pour Pape; & les François qui avoient recon-
1348. nu Pierre Luna, l'assiégérent dans Avignon même, & l'y tinrent prisonnier.

Les

Les Etats-Généraux de France avoient pris dans ces tems funeſtes une réſolution ſi ſenſée, qu'il eſt ſurprenant que toutes les autres Nations ne l'imitaſſent pas. Ils ne reconnurent aucun Pape. Chaque Diocéſe ſe gouverna par ſon Evêque. On ne paſſa point d'annates, on ne reconnut ni réſerves, ni exemptions ; & Rome alors dut craindre que cette adminiſtration qui dura quelques années, ne ſubſiſtât toujours.

Luna avant ſon élection avoit promis de ſe démettre pour le bien de la paix, & n'en vouloit rien faire. Un Noble Vénitien, nommé Corario, qu'on élut à Rome, fit le même ſerment, qu'il ne garda pas mieux. 1406.
Les Cardinaux de l'un & de l'autre parti, fatigués des querelles générales & particuliéres que la diſpute de la Thiare traînoit après elle, convinrent enfin d'aſſembler à Piſe un Concile général : 24 Cardinaux, 26 Archevêques, 182 Evêques,

289 Abbés, les Députés de toutes les Universités, ceux des Chapitres de 102 Métropoles, 300 Docteurs de Théologie, le Grand-Maître de Malthe, & les Ambassadeurs de tous les Rois assistérent à
1409. cette Assemblée. On y créa un nouveau Pape, nommé Pierre Philargi, Alexandre V. Le fruit de ce grand Concile fut d'avoir trois Papes ou Antipapes au lieu de deux. L'Empereur Robert ne voulut point reconnoître ce Concile, & tout fut plus brouillé qu'auparavant. On ne peut s'empêcher de plaindre le sort de Rome. On lui donnoit un Evêque & un Prince malgré elle. Des troupes Françoises, sous le commandement de Tanegui du Chatel, vinrent encore la ravager pour lui faire accepter son troisiéme Pape. Le Vénitien Corario porta sa thiare à Gayette, sous la protection du fils de Charles de Duras que nous nommons Lancelot, qui régnoit alors à Naples; & Pierre

Lu-

Luna transféra son siége à Perpignan. Rome fut saccagée, mais sans fruit pour le troisiéme Pape; il mourut en chemin, & la politique qui régnoit alors, fut cause que tout le monde le crût empoisonné. Les Cardinaux du Concile de Pise, qui l'avoient élu, s'étant rendus maîtres de Rome, mirent à sa place Balthazar Coza Napolitain. C'étoit un homme de guerre, qui subsistoit toujours au moyen de celle qu'il y avoit entre le fils de Charles de Duras & le fils du Duc d'Anjou. S'étant signalé dans ces Cours en faveur du successeur d'Urbain, il avoit été fait Légat en Allemagne. Il s'étoit enrichi en vendant des indulgences. Il avoit ensuite acheté assez cher le chapeau de Cardinal, & n'avoit point acheté moins chérement sa concubine Cathérine, qu'il avoit enlevée à son mari. Dans les conjonctures où étoit Rome, il lui falloit peut-être un tel Pape.

 Elle

Elle avoit plus besoin d'un Conquérant que d'un Théologien.

Depuis Urbain V. les Papes rivaux négocioient, excommunioient, & bornoient leur politique à tirer quelque argent. Celui-ci fit la guerre. Il étoit reconnu de la France & de la plus grande partie de l'Europe sous le nom de Jean XXIII. Le Pape de Perpignan n'étoit pas à craindre, celui de Gayette l'étoit, parce que le Roi de Naples le protégeoit. Jean XXIII. assemble des troupes, publie une croisade contre Lancelot, arme le Prince Louis d'Anjou, auquel il donne l'investiture de Naples. On se bat auprès de Garisilion. Le parti du Pape est victorieux, mais la reconnoissance n'étant pas une vertu de Souverain, & la raison d'Etat étant plus forte que tout le reste, le Pape ôte l'investiture à son bienfaiteur & à son vengeur, Louis d'Anjou. Il reconnoit Lancelot son ennemi pour Roi,

Roi, à condition qu'on lui livrera le Vénitien Corario.

Lancelot qui ne vouloit pas que Jean XXIII. fût trop puissant, laissa échapper le Pape Corario. Ce Pontife errant se retira dans le Château de Rimini chez Malatesta, l'un des petits tyrans d'Italie. C'est-là que ne subsistant que des aumônes de ce Seigneur, & n'étant reconnu que du Duc de Baviére, il excommunioit tous les Rois, & parloit en Maître de la Terre.

Jean XXIII. seul Pape de droit, puisqu'il avoit été créé, reconnu à Rome par les Cardinaux du Concile de Pise, & qu'il avoit succédé au Pontife élu par le même Concile, étoit encore le seul Pape en effet. Mais comme il avoit trahi son bienfaiteur Louis d'Anjou, le Roi de Naples, Lancelot dont il étoit le bienfaiteur, le trahit de même.

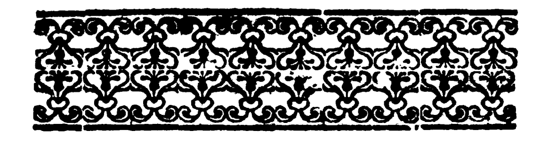
Lancelot victorieux voulut ré-

gner à Rome. Il surprit cette malheureuse Ville. Jean XXIII. eut à peine le tems de se sauver. Il fut heureux qu'il y eût alors en Italie des Villes libres. Se mettre comme Corario entre les mains d'un des tirans, c'étoit se rendre esclave. Il se jetta entre les bras des Florentins, qui combattirent à la fois contre Lancelot pour leur liberté & pour le Pape.

Lancelot alloit prévaloir. Le Pape se voyoit assiégé dans Boulogne. Il eut recours alors à l'Empereur Sigismond, qui étoit descendu en Italie pour conclure un Traité avec les Vénitiens. Sigismond comme Empereur devoit s'agrandir sur l'abaissement des Papes, & étoit l'ennemi naturel de Lancelot tyran de l'Italie. Jean XXIII. propose à l'Empereur une Ligue & un Concile, la Ligue pour chasser l'ennemi commun, le Concile pour affermir son droit au Pontificat. Ce Concile étoit même devenu nécessaire.

ſaire. Celui de Piſe l'avoit indiqué au bout de trois ans. Sigiſmond & Jean XXIII. le convoquent dans la petite Ville de Conſtance, mais Lancelot oppoſoit ſes armes victorieuſes à toutes ces négociations. Il n'y avoit qu'un coup extraordinaire qui en pût délivrer le Pape & l'Empereur. Lancelot mourut à 1414. l'âge de 40 ans dans des douleurs aigues & ſubites, & les poiſons étoient fort fréquens.

Jean XXIII. défait de ſon ennemi, n'avoit plus alors que l'Empereur & le Concile à craindre. Il eût voulu éloigner ce Sénat de l'Europe, qui peut juger les Pontifes. La convocation étoit annoncée, l'Empereur la preſſoit, & tous ceux qui avoient droit d'y aſſiſter, ſe hâtoient d'y venir pour jouir du titre d'Arbitres de la Chrétienté.



CONCILE DE CONSTANCE.

SUr le bord occidental de Conſtance, la Ville de ce nom fut bâtie, dit-on, par Conſtantin. Sigiſmond la choiſit pour être le théatre où cette ſcéne devoit ſe paſſer. Jamais Aſſemblée n'avoit été plus nombreuſe que celle de Piſe. Le Concile de Conſtance le fut davantage.

Avant de voir ce qui ſe paſſa dans ces Etats de la Chrétienté, je dois me rappeller en peu de mots quels étoient alors les principaux Princes de l'Europe, & en quels termes étoient leurs dominations.

Sigiſmond joignoit le Royaume de Hongrie à la Dignité d'Empe-

reur.

reur. Il avoit été malheureux contre le fameux Bajazet Sultan des Turcs. La Hongrie épuisée & l'Allemagne divisée étoient menacées du joug Mahométan. Il avoit encore eu plus à souffrir de ses Sujets que des Turcs. Les Hongrois l'avoient mis en prison, & avoient offert la couronne à Lancelot Roi de Naples. Echappé de sa prison, il s'étoit rétabli en Hongrie, & enfin avoit été choisi pour Chef de l'Empire. 1393. 1410.

En France le malheureux Charles VI. tombé en frénésie, avoit le nom de Roi; ses parens occupés à déchirer la France, en étoient moins attentifs au Concile, mais ils avoient intérêt que l'Empereur ne parût pas le maître de l'Europe.

Ferdinand régnoit en Arragon, & s'intéressoit pour son Pape Pierre Luna.

Jean II. Roi de Castille, n'avoit aucune influence dans les affaires de l'Europe, mais il suivoit

encore le parti de Luna, & la Navarre s'étoit rangée à son obédience.

Henri V. Roi d'Angleterre, occupé, comme nous le verrons, de la conquête de la France, souhaitoit que le Pontificat déchiré & avili, ne pût jamais ni rançonner l'Angleterre, ni se mêler des droits des Couronnes.

Rome délivrée des troupes Françoises, maîtresses pourtant encore du Château St. Ange, & retournée sous l'obéissance de Jean XXIII. n'aimoit point son Pape, & craignoit l'Empereur.

Les Villes d'Italie divisées ne mettoient presque point de poids dans la balance. Venise qui aspiroit à la domination de l'Italie, profitoit de ses troubles & de ceux de l'Eglise.

Le Duc de Bavière pour jouer un rôle, protégeoit le Pape Corario réfugié à Rimini; & Frédéric Duc d'Autriche, ennemi secret de l'Em-

l'Empereur, ne songeoit qu'à le traverser.

Sigismond se rendit maître du Concile, en mettant des soldats autour de Constance pour la sureté des Péres. Jean XXIII. eût bien mieux fait de retourner à Rome, où il pouvoit être le maître, que de s'aller mettre entre les mains d'un Empereur qui pouvoit le perdre. Il se ligua avec le Duc d'Autriche, l'Archevêque de Mayence & le Duc de Bourgogne, & ce fut ce qui le perdit. L'Empereur devint son ennemi. Tout Pape légitime qu'il étoit, on exigea de lui qu'il cédât la thiare aussi-bien que Luna & Corario. Il le promit solemnellement, & s'en repentit le 1415. moment d'après. Il se trouvoit prisonnier au milieu du Concile même, auquel il présidoit. Il n'avoit plus de ressource que dans la fuite. L'Empereur le faisoit observer de près. Le Duc d'Autriche ne trouva pas de meilleur moyen

pour favoriser l'évasion du Pape, que de donner au Concile le spectacle d'un Tournois. Le Pape au milieu du tumulte de la fête, s'enfuit déguisé en postillon. Le Duc d'Autriche part un moment après lui. Tous deux se retirent dans une partie de la Suisse qui appartenoit encore à la Maison Autrichienne. Le Pape devoit être protégé par le Duc de Bourgogne, puissant par ses Etats & par l'autorité qu'il avoit en France. Un nouveau Schisme alloit recommencer. Les Chefs d'Ordre attachés au Pape, se retiroient déjà de Constance, & le Concile par le sort des événemens pouvoit devenir une assemblée de rebelles Sigismond malheureux en tant d'occasions, réussit en celle-ci. Il avoit des troupes prêtes. Il se saisit des Terres du Duc d'Autriche en Alsace, dans le Tirol, en Suisse. Ce Prince retourné au Concile, y demande à genoux sa grace à l'Empe-

pereur. Il lui promet, en joignant les mains, de ne rien entreprendre jamais contre son secours. Il lui remet tous ses Etats pour que l'Empereur en dispose en cas d'infidélité. L'Empereur tendit enfin la main au Duc d'Autriche, & lui pardonna à condition qu'il lui livreroit la personne du Pape.

Le Pontife fugitif est saisi dans Fribourg, & transféré dans un Château voisin. Cependant le Concile instruit son procès.

On l'accusa d'avoir vendu les Bénéfices & des Reliques, d'avoir empoisonné le Pape son prédécesseur, d'avoir fait massacrer plusieurs personnes; l'impiété la plus licentieuse, la débauche la plus outrée, la sodomie, le blasphême, lui furent imputés; mais on supprima cinquante articles du procès verbal trop injurieux au Pontificat. Enfin, en présence de l'Empereur, on lut la sentence de déposition.

Cette sentence porte que le Concile se réserve le droit de punir le Pape pour ses crimes suivant la justice ou la miséricorde.

Le Pape qui avoit eu tant de courage, quand il s'étoit battu autrefois sur mer & sur terre, n'eut que de la résignation quand on lui vint lire son arrêt dans sa prison. L'Empereur le garda trois ans prisonnier dans Manheim, avec une rigueur qui attira plus de compassion sur ce Pontife, que ses crimes n'avoient soulevé contre lui de haine.

On avoit déposé le vrai Pape. On voulut avoir les renonciations de ceux qui prétendoient l'être. Corario envoya la sienne, mais le fier Espagnol Luna ne voulut jamais plier.

Sa déposition dans le Concile n'étoit pas une affaire, mais c'en étoit une de choisir un Pape. Les Cardinaux reclamoient le droit d'élec-

lection, & le Concile représentant la Chrétienté instituée par Jesus-Christ, vouloit jouir de ce droit. Il falloit donner un Chef à l'Eglise & un Souverain à Rome. Il étoit juste que les Cardinaux qui sont le conseil du Prince de Rome, & les Péres du Concile qui avec eux représentent l'Eglise, eussent tous leurs suffrages. Trente Députés du Concile joints aux 1417. Cardinaux, élurent d'une commune voix Otton Colomne, de cette même Maison de Colomne excommuniée par Boniface VIII. jusqu'à la cinquiéme génération. Ce Pape qui changea son beau nom contre celui de Martin, avoit les qualités d'un Prince & les vertus d'un Evêque.

Jamais Pontife ne fut inauguré plus pompeusement. Il marcha vers l'Eglise, monté sur un cheval blanc dont l'Empereur & l'Electeur Palatin à pied tenoient les rênes.

Une

Une foule de Princes & un Concile entier fermoient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les Papes portoient depuis deux ſiécles, & que Bénoit XII. avoit portée le premier.

Les Péres du Concile ne s'étoient pas d'abord aſſemblés pour détrôner un Pontife, mais leur principal objet avoit paru être de réformer toute l'Egliſe. C'étoit ſurtout le but du fameux Gerſon, & des autres Députés de l'Univerſité de Paris.

On avoit crié pendant deux ans dans le Concile contre les annates, les exemptions, les réſerves, les impôts des Papes ſur le Clergé au profit de la Cour de Rome, contre tous les vices dont l'Egliſe étoit inondée. Quelle fut la réforme tant attendue? Le Pape Martin déclara 1. qu'il ne falloit pas donner d'exemptions ſans connoiſſance de cauſe. 2. Qu'on examine-

neroit les Bénéfices réunis. 3. Qu'on devoit disposer selon le Droit Public des revenus des Eglises vacantes. 4. Il défendit inutilement la simonie. 5. Il voulut que ceux qui auroient des Bénéfices, fussent tonsurés. 6. Il défendit qu'on dît la messe en habit séculier. Ce sont-là les loix qui furent promulguées par l'Assemblée la plus solemnelle du Monde.

Gerson eut même beaucoup de peine à obtenir la condamnation de ces propositions, qu'il y a des cas où l'assassinat est une action vertueuse, beaucoup plus méritoire dans un Chevalier que dans un Ecuyer, & beaucoup plus dans un Prince que dans un Chevalier. Cette doctrine de l'Assassinat avoit été soutenue publiquement par un Cordelier nommé Jean Petit, à l'occasion du meurtre du propre frére du Roi. Le Concile éluda longtems la requête de Gerson. Enfin il

il fallut condamner cette doctrine du Meurtre, mais ce fut sans nommer le Cordelier Jean Petit.

Voilà l'idée que j'ai cru me devoir faire de tous les objets politiques qui occupérent le Concile de Constance. Les buchers que le zéle de la Religion alluma, sont d'une autre espéce.



DE



DE JEAN HUS

ET DE

JEROME DE PRAGUE.

LA barbarie & l'ignorance nées des ruines de l'Empire Romain, avoient soumis longtems l'Occident aux Religieux & au Clergé, seuls dépositaires pendant six ou sept siécles du peu de science qu'on avoit conservé. Ils établirent leur domination sur la stupidité universelle. Il n'y eut point d'Evêque en Allemagne & dans le Nord qui ne fût Souverain. Nul en Espagne, en France, en Angleterre, qui n'eût ou ne disputât les droits régaliens. Presque tout Abbé devint Prince; & les Papes, quoique persécutés, étoient les Rois de tous ces Souverains. Les vices attachés à l'opulence, & les de-

desastres qui suivent l'ambition, ramenérent enfin la plupart des Evêques & des Abbés à l'ignorance des Laïques. Les Universités de Boulogne, de Paris, d'Oxford, fondées au XIV. Siécle, cultivérent cette science qu'un Clergé trop riche abandonnoit.

Les Docteurs de ces Universités qui n'étoient que Docteurs, éclatérent bientôt contre les scandales du reste du Clergé; & l'envie de se signaler, les porta à examiner des mystéres, qui pour le bien de la paix devoient être toujours derriére un voile.

Celui qui déchira le voile avec le plus d'emportement, fut Jean Wiclef, Docteur de l'Université d'Oxford. Il prêcha, il écrivit, tandis qu'Urbain V. & Clément désoloient l'Eglise par leur schisme. Il prétendit qu'on devoit faire pour toujours ce que la France avoit fait un tems.

Wiclef fut moins protégé dans

sa

ſa théologie que dans ſa politique. Il renouvella ces anciens ſentimens proſcrits dans Bérenger. Il ſoutint qu'il ne faut rien croire d'impoſſible & de contradictoire, qu'un accident ne peut ſubſiſter ſans ſujet, qu'en un mot le pain & le vin de l'Euchariſtie demeurent du pain & du vin. Il voulut détruire la Confeſſion, les Indulgences, la Hiérarchie Eccléſiaſtique.

Sa doctrine fut réprimée par l'Univerſité d'Oxford, par les Evêques & le Clergé, mais non étouffée. Ses Livres mal écrits & obſcurs étant tombés entre les mains de Jean Hus, Bachelier de l'Univerſité de Prague & Confeſſeur de la Reine Sophie de Baviére, femme de Venceſlas, il rejetta conſtamment la doctrine de ces Ouvrages; mais il en adopta tout ce que la bile de cet Anglois avoit répandu contre les ſcandales des Papes & des Evêques, contre celui des excommunications lancées

avec

avec tant de légéreté & de fureur; enfin contre la Puissance Ecclésiastique, dont Wiclef ni lui ne distinguérent pas assez les droits & les usurpations On l'accusa devant le Pape Jean XXIII. & on le cita à comparoître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le Concile de Constance, qui devoit juger les Papes
1414. & les opinions des hommes. Il y fut cité. L'Empereur lui-même écrivit à la Cour de Bohême, qu'on le fît partir pour y rendre compte de sa doctrine.

Jean Hus plein de confiance alla au Concile, où ni lui ni le Pape n'auroient dû aller. Il y arriva accompagné de quelques Gentilshommes Bohémiens & de plusieurs de ses disciples; & ce qui est très-essentiel, il ne s'y rendit que muni d'un sauf-conduit de l'Empereur daté du 18 Octobre 1404; sauf-conduit le plus favorable & le plus ample

ple qu'on puisse donner. A peine fut-il arrivé qu'on l'emprisonna, & on instruisit son procès, en même tems que celui du Pape. Il s'enfuit comme ce Pontife, & fut arrêté comme lui. L'un & l'autre furent gardés quelque tems dans la même prison.

Enfin il comparut plusieurs fois chargé de chaînes. On l'interrogea sur quelques passages de ses écrits. Il faut l'avouer, il n'y a personne qu'on ne puisse perdre en interprétant ses paroles. Quel Docteur, quel Ecrivain est en sureté de sa vie, si on condamne au bucher quiconque dit qu'il n'y a qu'une Eglise Catholique, qui renferme dans son sein tous les prédestinés; qu'un Reprouvé n'est pas de cette Eglise; que les Seigneurs temporels doivent obliger les Prêtres à observer la Loi; qu'un mauvais Pape n'est pas le Vicaire de JESUS-CHRIST?

Voilà quelles étoient les propositions

sitions de Jean Hus. Il les expliqua toutes d'une maniére qui pouvoit obtenir sa grace, mais on les entendoit de la maniére qu'il falloit pour le condamner. Un Pére du Concile lui dit, „ Si vous ne „ croyez pas l'Universel *à parte* „ *rei*, vous ne croyez pas la Pré- „ sence réelle ". Quel raisonnement, & de quoi dépendoit alors la vie des hommes!

Jean Huss n'adoptoit aucune de ces propositions de Wiclef, qui séparent aujourd'hui les Protestans de l'Eglise Romaine. Cependant il fut condamné à expirer dans les flammes. En cherchant la cause d'une telle exécution, je n'ai jamais pu en trouver d'autre que cet esprit d'opiniâtreté qu'on puise dans les Ecoles. Les Péres du Concile vouloient absolument que Jean Huss se retractât; & Jean Huss, persuadé qu'il avoit raison, ne vouloit point avouer qu'il s'étoit trompé. L'Empereur touché de

com-

compassion, lui dit „ Que vous „ coute-t-il d'abjurer des erreurs qui „ vous sont faussement attribuées? „ Je suis prêt d'abjurer à l'instant „ toutes sortes d'erreurs, s'ensuit-„ il que je les aye tenues ". Jean Huss fut inflexible. Il fit voir la différence entre abjurer des erreurs en général & se retracter d'une erreur. Il aima mieux être brulé, que de convenir qu'il avoit eu tort.

Le Concile fut aussi inflexible que lui, mais l'opiniâtreté de courir à la mort avoit quelque chose d'héroïque; celle de l'y condamner étoit bien plus cruelle. L'Empereur, malgré la foi du sauf-conduit, ordonna à l'Electeur Palatin de le faire traîner au suplice. Il fut brulé vif en présence de l'Electeur même, & loua Dieu jusqu'à ce que la flamme étouffa sa voix.

Quelques mois après le Concile excerça encore la même sévérité contre Hiéronime disciple &

ami de Jean Huss, que nous appellons Jérôme de Prague. C'étoit un homme bien supérieur à Jean Huss en esprit & en éloquence. Il avoit d'abord souscrit à la condamnation de la doctrine de son Maître, mais ayant appris avec quelle grandeur d'ame Jean Huss étoit mort, il eut honte de vivre. Il se retracta publiquement, & fut envoyé au bucher. Pogge Florentin, Sécretaire de Jean XXIII. & l'un des premiers Restaurateurs des Lettres, présent à ses interrogatoires & à son suplice, dit qu'il n'avoit jamais rien entendu qui approchât autant de l'éloquence des Grecs & des Romains, que les discours de Jérôme à ses Juges. „ Il parla, dit-il, comme „ Socrate, & marcha au bucher „ avec autant d'allegresse que So- „ crate avoit bu la coupe de ci- „ gue ".

Puis-je encore observer que dans ce Concile un homme accu-

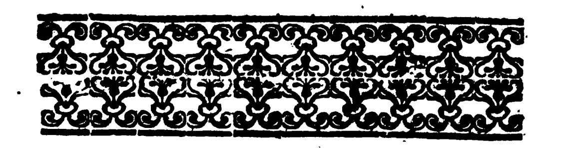
ſé de tous les crimes, ne perdit que des honneurs ; & que deux hommes accuſés d'avoir fait de faux argumens, furent livrés aux flammes.

Tel fut ce fameux Concile de Conſtance, qui dura depuis le 1 Novembre 1413 juſqu'au 20 Mai 1418.

Ni l'Empereur ni les Péres du Concile n'avoient prévu les ſuites du ſuplice de Jean Huſſ & d'Hiéronime. Il ſortit de leurs cendres une guerre civile. Les Bohémiens crurent leur Nation outragée. Ils imputérent la mort de leurs compatriotes à la vengeance des Allemands retirés de l'Univerſité de Prague. Ils reprochérent à l'Empereur la violation du Droit des Gens. Enfin, peu de tems après, 1419.
quand Sigismond voulut ſuccéder en Bohême à Venceſlas ſon frére, il trouva que tout Empereur, tout Roi de Hongrie qu'il étoit, le bucher de deux citoyens lui fermoit

le chemin du Trône de Prague. Les vengeurs de Jean Huſſ étoient au nombre de 40000. C'étoient des animaux que la ſévérité du Concile avoit effarouchés & déchaînés.

Les Prêtres qu'ils rencontroient, payoient de leur ſang la cruauté des Péres de Conſtance. Jean ſurnommé *Ziska*, qui veut dire *Borgne*, Chef barbare de ces Barbares, battit Sigismond plus d'une fois. Ce Jean Ziska ayant perdu dans une bataille l'œil qui lui reſtoit, marchoit encore à la tête de ſes troupes, donnoit ſes conſeils aux Généraux, & aſſiſtoit aux victoires. Il ordonna qu'après ſa mort on fît un tambour de ſa peau. On lui obéit. Ce reſte de lui-même fut encore longtems fatal à Sigismond, qui put à peine en ſeize années réduire la Bohême.



DE L'ETAT DE L'EUROPE.

EN réfléchissant sur ce Concile même, tenu sous les yeux d'un Empereur, de tant de Princes & de tant d'Ambassadeurs, sur la déposition du Souverain Pontife, sur celle de Wenceslas, on voit que l'Europe Catholique étoit en effet une immense République dont les Chefs étoient le Pape & l'Empereur, & dont les membres desunis sont des Royaumes, des Provinces, des Villes libres sous vingt Gouvernemens différens. Il n'y avoit aucune affaire dans laquelle l'Empereur & le Pape n'entrassent. Toutes les par-

ties de la Chrétienté se correspondoient même au milieu des discordes. L'Europe étoit en grand, ce qu'avoit été la Gréce à la politesse près.

Je vois dans le XIV. Siécle, & au commencement du XV. l'Italie agitée, mais florissante; Venise maîtresse du quart de l'Empire des Grecs. Génes rivale de Venise & victorieuse des Pisans, perdit sa puissance à la fin du XIV. Siécle. Elle se donna à la France sous Charles VI. & n'y resta pas longtems.

1416. La Maison de Savoye s'agrandissoit. L'Empereur Sigismond, qui donnoit au-moins des Titres, ne pouvant guéres alors donner des Etats, érigea la Savoye en Duché.

Les Rois d'Arragon possédoient toujours l'Ile de Sicile & celles de Corse & de Sardaigne. La fille de Charles de Duras, Jeanne II. régna dans Naples jusqu'en 1435.

Elle

Elle avoit épousé un Prince de la branche de Bourbon, qui lassé d'être le témoin de ses débauches & l'objet de ses mépris, se fit Cordelier à Besançon. N'ayant point d'enfans, elle adopta Alphonse V. Roi d'Arragon, & ensuite Louis Duc d'Anjou. Cette double adoption fut un double flambeau de discorde entre la France & l'Espagne.

La Castille faisoit avec succès la guerre aux Maures de Grenade. Je vais me mettre à présent sous les yeux ce que furent la France & l'Angleterre vers le XIV. & le XV. Siécles.





DE LA FRANCE
ET DE
L'ANGLETERRE.

L'Angleterre reprit sa force sous Edouard I. vers la fin du XIII. Siécle. Edouard I. successeur de Henri III. son pére, fut obligé à-la-vérité de renoncer à la Normandie, à l'Anjou, à la Touraine, patrimoines de ses ancêtres; mais il conserva la Guyenne, il s'empara du Pays de Galles, il sut contenir l'humeur des
1283. Anglois & les animer. Il fit fleurir leur Commerce; & par-là se fit aimer. La Maison d'Ecosse étant éteinte en 1291, il eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il obligea d'abord le Parlement d'Ecosse à reconnoître que la Couronne de-

ce-

ce Pays relevoit de celle d'Angleterre ; ensuite il nomma pour Roi Bayol, qu'il fit son vassal. Edouard prit enfin pour lui ce Royaume d'Ecosse & le conquit après plusieurs batailles, mais il ne put le garder. Ce fut alors que commença cette antipathie entre les Anglois & les Ecossois, qui aujourd'hui, malgré la réunion des deux Peuples, n'est pas encore tout-à-fait éteinte.

Sous ce Prince on commençoit à s'appercevoir que les Anglois ne seroient pas longtems tributaires de Rome ; on se servoit de prétexte pour mal payer, & on éludoit une autorité qu'on n'osoit attaquer de front.

Le Parlement d'Angleterre prit vers l'an 1300 une nouvelle forme, telle qu'elle est à peu près de nos jours. Le titre de Barons & de Pairs ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la Chambre Haute. La Chambre des Com-

munes commença à régler les Subsides. Edouard I. donna du poids à la Chambre des Communes pour pouvoir balancer le pouvoir des Barons. Ce Prince, assez ferme & assez habile pour les ménager & ne les point craindre, forma cette espéce de Gouvernement qui rassemble tous les avantages de la Royauté, de l'Aristocratie & de la Démocratie; mais qui a aussi les inconvéniens de tous les trois, & qui ne peut subsister que sous un Roi sage. Son fils ne le fut pas, & l'Angleterre fut déchirée.

Edouard I. mourut lorsqu'il alloit conquérir l'Ecosse, trois fois subjuguée & trois fois soulevée. Son fils âgé de 23 ans à la tête d'une nombreuse armée, abandonna les projets du pére, pour se livrer à des plaisirs qui paroissent plus indignes d'un Roi en Angleterre qu'ailleurs. Ses Favoris irritérent la Nation, & surtout la femme du Roi, fille de Philippe le Bel,

fem-

femme galante & impérieuse, jalouse de son mari qu'elle trahissoit. Ce ne fut plus dans l'administration publique, que fureur, confusion & foiblesse. Une partie du Parlement fait trancher la tête à un Favori du Monarque, nommé Gaveston. Les Ecossois profitent 1312.
de ces troubles. Ils battent les Anglois, & Robert Bruss devenu Roi d'Ecosse, la rétablit par la foiblesse de l'Angleterre.

On ne peut se conduire avec plus d'imprudence, & par conséquent avec plus de malheur, qu'Edouard II. Il souffre que sa femme Isabelle irritée contre lui passe en 1326.
France avec son fils, qui fut depuis l'heureux & le célébre Edouard III.

Charles le Bel, frére d'Isabelle, régnoit en France. Il suivoit cette politique de tous les Rois, de semer la discorde chez ses voisins; il encouragea sa soeur Isabelle à lever l'étendart contre son mari.

Ainsi donc, sous prétexte qu'un jeune Favori nommé Spenser gouvernoit indignement le Roi d'Angleterre, sa femme se prépare à faire la guerre. Elle marie son fils à la fille du Comte de Hainaut & de Hollande. Elle engage ce Comte à lui donner des troupes. Elle repasse enfin en Angleterre, & se joint à main armée aux ennemis de son époux. Son Amant Mortimer étoit avec elle à la tête de ses troupes, tandis que le Roi fuyoit avec son Favori Spenser.

La Reine fait pendre à Bristol le pére du Favori, âgé de 90 ans. Elle
1326. punit ensuite du même suplice dans Héreford le Favori lui-même, tombé dans ses mains. On lui arrache sur la potence les parties dont on prétendoit qu'il avoit fait un usage coupable avec le Monarque.

Enfin le Roi abandonné, fugitif dans son Royaume, est pris, conduit à Londres, insulté par le Peuple, enfermé dans la Tour, jugé par le

le Parlement, & déposé par un jugement solemnel. On donne la Couronne à son fils âgé de 14 ans, & la Régence à la mére assistée d'un Conseil. Une pension d'environ 60000 livres de notre monnoie fut assignée au Roi pour vivre.

Edouard II. survécut à peine une année à sa disgrace. On ne trouva sur son corps aucune marque de mort violente. On dit 1327.
qu'on lui avoit enfoncé un fer brulant dans les entrailles à travers un tuyau de corne.

Le fils punit bientôt la mére. Edouard III. mineur encore, mais impatient & capable de régner, saisit un jour aux yeux de sa mére son Amant Mortimer, Comte de la Marche. Le Parlement 1331.
juge ce Favori sans l'entendre, comme les Spensers l'avoient été. Il périt par le suplice de la potence, non pour avoir deshonoré le lit de son Roi, l'avoir détrôné & l'avoir fait assassiner, mais pour les

concussions, les malversations dont sont toujours accusés ceux qui gouvernent. La Reine enfermée dans le Château de Risin avec 500 livres sterling de pension, différemment malheureuse, pleura dans la solitude ses infortunes plus que ses fautes.

1332. Edouard III. maître, & bientot maître absolu, commence par conquérir l'Ecosse ; mais alors une nouvelle scéne s'ouvroit en France. L'Europe en suspens ne savoit si Edouard auroit ce Royaume par les droits du sang & par ceux des armes.

La France qui ne comprenoit ni la Provence, ni le Dauphiné, ni la Franche-Comté, étoit pourtant un Royaume puissant, mais son Roi ne l'étoit pas encore. De grands Etats, tels que la Bourgogne, l'Artois, la Flandre, la Bretagne, la Guyenne relevant de la Couronne, faisoient toujours l'inquiétude du Prince beaucoup plus que

que sa grandeur. Les domaines de Philippe le Bel avec les impôts sur ses Sujets immédiats, avoient monté à quatre-vingt mille marcs.

Quand Philippe le Bel fit la guerre aux Flamands en 1302, & que presque tous les Vassaux de la France contribuérent à cette guerre, on fut obligé de payer le cinquiéme des revenus de tous ceux qui ne feroient point la campagne. Les Peuples étoient malheureux, & la Famille Royale l'étoit davantage. Rien n'est plus connu que l'opprobre dont les trois enfans de Philippe le Bel se couvrirent à la fois, en accusant leurs femmes d'adultére en plein Parlement. Toutes trois furent condamnées à être enfermées. Louis Hutin l'aîné fit périr la sienne, Marguerite de Bourgogne, par le cordeau. Les Amans de ces Princesses furent condamnés à un nouveau genre de suplice, on les écorcha vifs.

Après la mort de Louis Hutin, 1316

qui

qui avoit joint la Navarre à la France comme son pére, la question de la Loi Salique émut tous les esprits. Ce Roi ne laissoit qu'une fille. On n'avoit encore jamais examiné en France, si les filles devoient hériter la Couronne? Les Loix ne s'étoient jamais faites que selon le besoin présent. Les anciennes Loix Saliques étoient ignorées, l'usage en tenoit lieu, & cet usage varioit toujours en France. Le Parlement sous Philippe le Bel avoit ajugé l'Artois à une fille au préjudice du plus prochain mâle. La succession de la Champagne avoit tantôt été donnée aux filles, & tantôt elle leur avoit été ravie. Philippe le Bel n'eut la Champagne que par sa femme, qui en avoit exclu les Princes. On voit par-là que le droit changeoit comme la fortune, & qu'il s'en falloit beaucoup que ce fût une Loi fondamentale de l'Etat d'exclure une fille du Trône de son pére. Dire, comme tant d'Au-

d'Auteurs, *que la Couronne de France est si noble qu'elle ne peut admettre de femmes*, c'est, me semble, une puérilité. Dire avec Mézeray *que l'imbécilité du sexe ne permet pas aux femmes de régner*, c'est être doublement injuste. D'ailleurs l'article de cette ancienne Loi qui ôte toute hérédité aux filles en Terre Salique, semble ne la leur ravir que parce que tout Seigneur Salien étoit obligé de se trouver en armes aux assemblées de la Nation. Or une Reine n'est point obligée de porter les armes, la Nation les porte pour elle. Ainsi l'on pourroit dire que la Loi Salique, d'ailleurs si peu connue, regardoit les autres Fiefs & non la Couronne. De plus il est indubitable que plusieurs Fiefs n'étoient pas soumis à cette Loi, à plus forte raison pouvoit-on alléguer que la Couronne n'y devoit pas être sujette. Ces raisons furent quelque tems

tems soutenues par le Duç de Bourgogne, oncle de la Princesse fille de Hutin, & par plusieurs Princesses du Sang. Louis Hutin avoit deux fréres, qui en peu de tems lui succédérent, comme on sait, l'un après l'autre. L'aîné Philippe le Long, & Charles le Bel le cadet. Charles alors ne croyant pas qu'il touchoit à la Couronne, combattit la Loi Salique, par jalousie contre son frére.

Philippe le Long ne manqua pas de faire déclarer dans une assemblée de quelques Barons, de Prélats & Bourgeois de Paris, que les filles devoient être exclues de la Couronne de France. Mais si le parti opposé avoit prévalu, on eût bientôt fait une Loi fondamentale toute contraire.

Philippe le Long, qui n'est guéres connu que pour avoir interdit l'entrée du Parlement aux Evêques, étant mort après un régne fort court, ne laissa encore que des

des filles. La Loi Salique fut confirmée alors pour une ſeconde fois. Charles le Bel, qui s'y étoit oppoſé, prit inconteſtablement la Couronne, & exclut les filles de ſon frére.

Charles le Bel en mourant laiſſa encore le même procès à décider. Sa femme étoit groſſe. Il falloit un Régent au Royaume. Edouard III. prétendit la Régence en qualité de petit-fils de Philippe le Bel par ſa mére, & Philippe de Valois s'en ſaiſit en qualité du premier Prince du Sang. Cette Régence lui fut ſolemnellement déférée, & la Reine Douairiére ayant accouché d'une fille, il prit la Couronne du conſentement de la Nation.

Les Peuples donnérent alors à Philippe de Valois le nom de *fortuné*. Il put y joindre quelque tems celui de *victorieux* & de *juſte*; car le Comte de Flandres ſon Vaſſal ayant maltraité ſes Sujets, & les

Su-

Sujets s'étant soulevés, il marcha au secours de ce Prince ; & ayant tout pacifié, il dit au Comte de Flandres „ Ne vous attirez plus „ tant de révoltes par une mau- „ vaise conduite".

On pouvoit le nommer *fortuné* encore, lorsqu'il reçut dans Amiens l'hommage solemnel que lui vint rendre Edouard III. Mais bientôt cet hommage fut suivi de la guerre. Edouard disputa la Couronne à celui dont il s'étoit déclaré le Vassal.

Un Brasseur de biére de la Ville de Gand fut le grand moteur de cette guerre fameuse, & celui qui détermina Edouard à prendre le titre de Roi de France. Ce Brasseur, nommé Jaques d'Artevelt, étoit un de ces citoyens que les Souverains doivent perdre ou ménager. Le prodigieux crédit qu'il avoit, le rendit nécessaire à Edouard ; mais il ne voulut employer ce crédit en faveur du Roi

Anglois, qu'à condition qu'Edouard prendroit le titre de Roi de France, afin de rendre les deux Rois irréconciliables. Le Roi d'Angleterre & le Brasseur signérent le Traité à Gand, longtems après avoir commencé les hostilités contre la France. J'observe qu'Edouard défia Philippe de Valois dans un combat singulier. Le Roi de France le refusa, disant qu'un Vassal ne s'abaissoit pas à se battre contre son Vassal.

Cependant un nouvel événement sembloit renverser encore la Loi Salique. La Bretagne, Fief de France, venoit d'être ajugée par la Cour des Pairs à Charles de Blois, qui avoit épousé la fille du dernier Duc; & le Comte de Montfort, oncle de ce Duc, avoit été deshérité. Le Roi de France, qui sembloit devoir soutenir la Loi Salique dans la cause du Comte de Montfort, prenoit le parti de Charles de Blois, & le Roi d'Angle-

gleterre qui devoit maintenir le droit des femmes dans Charles de Blois, se déclaroit pour le Comte de Montfort.

La guerre recommence à cette occasion entre la France & l'Angleterre. On surprend d'abord Montfort dans Nantes, & on l'améne prisonnier à Paris dans la Tour du Louvre. Sa femme, la fille du Comte de Flandre, se montra l'épée à la main, le casque en tête, aux troupes de son mari, portant son fils entre ses bras. Elle soutint le siége de Hennebon, & enfin à l'aide de la Flotte Angloïse, qui vint à son secours, elle fit lever le siége. Cependant la Faction Angloise & le Parti François se battent en Guyenne, en
1346. Bretagne, en Normandie. Enfin près de la Riviére de Somme se donne cette sanglante bataille de Crecy entre Edouard & Philippe de Valois. Edouard avoit auprès de lui son fils le Prince de Galles, qu'on

qu'on nommoit le Prince *Noir*, à cause de sa cuirasse brune & de l'aigrette noire de son casque. Ce jeune Prince eut presque tout l'honneur de cette journée. On peut entre autre attribuer la défaite des François à quelques petites piéces de canon dont les Anglois étoient munis. Il y avoit dix ou douze années que l'Artillerie commençoit à être en usage ; sans qu'on sache d'où est venue cette nouvelle invention de détruire les Hommes & les Villes.

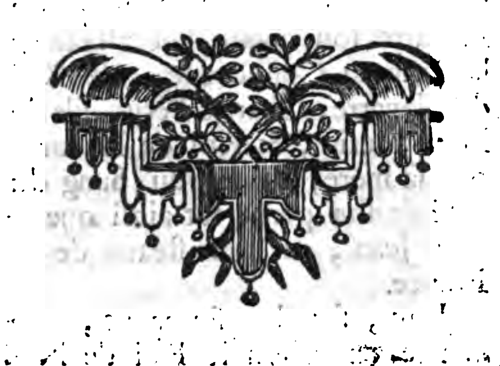
On prétend qu'à la journée de Crecy les Anglois n'avoient que 2500 hommes de gendarmerie & 30000 fantassins, & que les François avoient 40000 fantassins & près de 30000 gens d'armes. Ceux qui diminuent le plus la perte des François, disent qu'elle ne monta qu'à 20000 hommes. Le Comte de Blois, qui étoit l'une des causes apparentes de la guerre, y fut tué, & le lendemain les troupes des

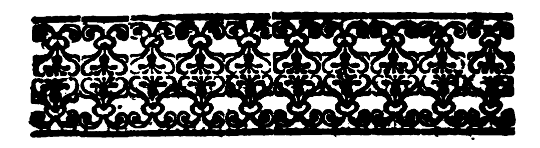
des Communes du Royaume furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglois 210 années.

Cette guerre qui se faisoit à la fois en Guyenne, en Bretagne, en Normandie, en Picardie, épuisoit la France & l'Angleterre d'hommes & d'argent. Ce n'étoit pas pourtant alors le tems de se détruire pour l'intérêt de l'ambition. Il eût fallu se réunir contre le fléau d'une autre espéce. Une peste mortelle, qui avoit fait le tour du Monde, & qui avoit dépeuplé l'Asie & l'Afrique, vint a-
1350. lors ravager l'Europe, & particuliérement la France & l'Angleterre.

Philippe de Valois mourut dans ces circonstances, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *fortuné*. Cependant il venoit de réunir le Dauphiné à la France. Le dernier Prince de ce Pays ayant perdu ses enfans, lassé des guerres qu'il

qu'il avoit ſoutenues contre la Savoye, donna le Dauphiné au Roi de France, & ſe fit Dominicain à Paris. Tout le monde ſait aſſez que c'eſt depuis ce tems que les Fils aînés des Rois de France portent le nom de *Dauphin*; mais on ne ſait pas aſſez que les Rois de France ſembloient devenir par cette acquiſition Feudataires des Empereurs à cauſe du Royaume d'Arles. Philippe avoit joint à ſon domaine Montpelier, le Rouſſillon & la Cerdagne, qu'il avoit acheté des Rois d'Arragon.





DE LA FRANCE

SOUS LE

ROI JEAN.

JEan son fils eut à faire aux mêmes ennemis, & fut beaucoup plus malheureux encore, ayant commencé son régne par faire assassiner dans son Palais le Connétable de France, qui étoit le Comte d'Eu. Bientôt après le Roi de Navarre son cousin fait assassiner le nouveau Connétable. Ce Roi de Navarre, Charles Petit, fils de Lous Hutin, & Roi de Navarre par sa mére, Prince du Sang du côté de son pére, fut ainsi que le Roi Jean, un des fléaux de la France.

Jean, sur des soupçons, fait mettre en prison le Roi de Na-

varre, & ſans aucune forme de procès, fait trancher la tête à quatre de ſes amis.

Des exécutions ſi cruelles ſont la preuve d'un Gouvernement foible. Celui de Jean l'étoit. Il avoit commencé par renouveller la fauſſe monnoie de ſon pére, & avoit menacé de mort les Officiers chargés de ce ſecret. Sous lui les Etats aſ- 1355.
ſemblés firent des Loix ſemblables à celles du Parlement des Anglois ſous leur Roi Jean ſans terre. Le Parlement de Paris n'y eut point de part, & il ne faut pas confondre cette Cour ſupérieure de Judicature avec les Aſſemblées qui repréſentent la Nation. Mais ce qui avoit été chez les Anglois une forme durable de Gouvernement, ne fut chez les François qu'un réglement paſſager, & avec les ſecours que donnérent ces Etats, le Roi eut de quoi ſoudoyer une armée de 30000 gens-d'armes, qui avec les Communes du Royaume de-

 voient

voient composer une armée capable de chasser à jamais les Anglois de la France.

Mais enfin le Prince Noir avec une armée redoutable quoique petite, s'avançoit jusqu'à Poitiers, & ravageoit ces Terres qui étoient autrefois du domaine de sa Maison. Le Roi Jean accourut à la tête de près de 100000 hommes. Personne n'ignore qu'il pouvoit en temporisant, prendre toute l'armée Angloise par famine.

Si le Prince Noir avoit fait une grande faute de s'être engagé si avant, le Roi Jean en fit une plus grande de l'attaquer. Cette bataille de Maupertuis ou de Poitiers ressembla beaucoup à celle que Philippe de Valois avoit perdue. Il y eut de l'ordre dans l'armée du Prince Noir. Il n'y eut que de la bravoure chez les François, mais la bravoure des Anglois l'emporta. Les principaux Chevaliers de France périrent. Le reste s'enfuit. Le

Roi blessé au visage, fut fait prisonnier avec un de ses fils. Le Prince Noir mena ses deux prisonniers à Bordeaux, & ensuite à Londres. On sait avec quelle politesse, avec quel respect il traita le Roi captif. Il augmenta sa gloire par sa modération. Il entra dans Londres sur un petit cheval noir, marchant à la gauche de son prisonnier monté sur un cheval remarquable par sa beauté & par son harnois.

La prison du Roi fut dans Paris le signal d'une guerre civile. Chacun pense alors à se faire un parti. On ne voit que factions sous prétexte de réforme. Charles Dauphin de France, qui fut depuis le sage Roi Charles V. n'est déclaré Régent du Royaume, que pour le voir presque révolté contre lui.

Paris commençoit à être une Ville redoutable, il y avoit 50000 hommes capables de porter les armes. On invente alors l'usage des chaînes dans les rues, & on les

fait servir de retranchement contre les séditieux. Le Dauphin Charles est obligé de rappeller le Roi de Navarre, que le Roi son pére avoit fait emprisonner. C'étoit déchaîner son ennemi. Le Roi de Navarre arrive à Paris pour attiser le feu de la discorde. Marcel, Prévôt des Marchands de Paris, entre au Louvre, suivi des séditieux. Il fait massacrer Robert de Clermont Maréchal de France, & le Maréchal de Champagne aux yeux du Dauphin. Cependant les Paysans s'attroupent de tous côtés, & dans cette confusion ils se jettent sur tous les Gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils les traitent comme des esclaves révoltés, qui ont entre leurs mains des Maîtres trop durs & trop farouches. Ils se vengent par mille suplices de leurs bassesses & de leurs miséres. Ils portent leur fureur jusqu'à faire rôtir un Seigneur dans son Château, & à contraindre sa femme

&

& ses filles de manger la chair de leur époux & de leur pére.

Dans ces convulsions de l'Etat, Charles de Navarre aspire à la Couronne. Le Dauphin & lui se font la guerre, qui ne finit que par une paix simulée. La France est ainsi bouleversée pendant quatre ans depuis la bataille de Poitiers. Comment Edouard & le Prince de Galles ne profitoient-ils pas de la victoire & des malheurs des vaincus ? Il semble que les Anglois redoutassent la grandeur de leurs Maîtres, & ils leur fournissoient peu de secours; & Edouard traitoit de la rançon de son prisonnier, tandis que le Prince Noir faisoit une trêve.

Il paroît que de tous côtés on faisoit des fautes. Enfin Edouard demande pour la rançon du Roi de France le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois, le Rouergue, & tout ce

qu'il a pris autour de Calais, le tout en Souveraineté. Je m'étonne qu'il ne demandât pas la Normandie & l'Anjou son ancien patrimoine. Il voulut encore trois millions d'écus d'or.

Edouard cédoit par ce Traité à Jean le titre de Roi de France, & ses droits sur la Normandie, la Touraine & l'Anjou. Il est vrai que les anciens domaines du Roi d'Angleterre en France, étoient beaucoup plus considérables que ce qu'on lui cédoit par cette paix; & cependant ce qu'on cédoit, étoit un quart de la France. Jean sortit enfin de la Tour de Londres après quatre ans, en donnant en ôtage son frére & deux de ses fils. Une des plus grandes difficultés étoit de payer la rançon. Il falloit donner comptant 600000 écus d'or pour le premier payement. La France s'épuisa, & ne put fournir la somme. On fut obligé de rappeller les Juifs, & de leur vendre le droit

de

de vivre & de commercer. Le Roi même fut réduit à payer ce qu'il achetoit pour sa Maison, en une monnoie de cuir, qui avoit au milieu un petit clou d'argent. Sa pauvreté & ses malheurs le privérent de toute autorité, & le Royaume de toute police.

Les Soldats licentiés, & les Paysans devenus guerriers, se joignirent par-tout, mais principalement par-delà la Loire. Un de leurs Chefs se fit nommer l'*ami de Dieu* & l'*ennemi de tout le monde*. Un nommé Jean de Gouge, Bourgeois de Sens, se fit reconnoître Roi par ces brigands, & fit presqu'autant de mal par ses ravages que le véritable Roi avoit fait par ses malheurs. Enfin ce qui n'est pas moins étrange, c'est que le Roi dans cette désolation générale alla renouveller dans Avignon, où étoient les Papes, les anciens projets des Croisades.

Un Roi de Chipre étoit venu

solliciter cette entreprise contre les Turcs répandus déjà dans l'Europe. Apparemment le Roi Jean ne songeoit qu'à quitter sa patrie, mais au-lieu d'aller faire ce voyage chimérique contre les Turcs, n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon aux Anglois, il retourna se mettre en ôtage à Londres à la place de son frére & de ses enfans.
1363. Il y mourut, & sa rançon ne fut pas payée. On disoit pour comble d'humiliation, qu'il n'étoit retourné en Angleterre que pour y voir une femme dont il étoit amoureux à l'âge de 56 ans.

La Bretagne qui avoit été la cause de cette guerre, fut abandonnée à son sort. Le Comte de Blois & le Comte de Montfort se disputérent cette Province. Montfort sorti de la prison de Paris, &
1364. Blois sorti de celle de Londres, décidérent la querelle près d'Avray en bataille rangée. Les Anglois

glois prévalurent encore. Le Comte de Blois fut tué.

Quand Charles V. surnommé le Sage, vint à la Couronne, il trouva la France dans la désolation & dans l'épuisement. Il fallut réparer par la patience, par les intrigues, par les négociations, les malheurs de son pére. Mais le Prince Noir, maître absolu de la Guyenne que son pére Edouard lui avoit donnée en Souveraineté pour prix de son courage, ajoûtoit une nouvelle gloire à celle que lui avoient données les victoires de Crecy & de Poitiers.



DU PRINCE NOIR,

DU ROI DE

CASTILLE

DON PEDRE LE CRUEL;

Et du Connétable du Guesclin.

LA Castille étoit presqu'aussi désolée que la France. Pierre ou Don Pédre, qu'on nomme le Cruel, y régnoit. On nous le représente comme un tigre altéré de sang humain, & qui sentoit de la joie à le répandre. J'ose dire qu'un tel caractére n'est pas dans la nature. Les hommes sanguinaires ne le sont que dans la fureur de la vengeance, ou dans les sévérités de cette politique atroce, qui fait croire la cruauté nécessaire; mais per-

son-

sonne ne répand le sang pour son plaisir.

Il monta sur le Trône de Castille étant encore mineur, & dans des circonstances fâcheuses. Son pére Alphonse XI. avoit eu sept bâtards de sa Maîtresse nommée Eléonore de Gusman. Ces sept bâtards puissamment établis, bravoient l'Autorité Royale, & leur mére encore plus puissante qu'eux insultoit à la mére du Roi. La Castille étoit partagée entre le parti de la Reine mére & celui d'Eléonore. A peine le Roi eut-il atteint l'âge de 21 ans, qu'il lui fallut soutenir contre la faction des bâtards une guerre civile. Il combattit, fut vainqueur, & accorda la mort d'Eléonore à la vengeance de sa mére. On peut le nommer jusques-là courageux & trop sévére. Il épouse Blanche de Bourbon, & la 1352. première nouvelle qu'il apprend de sa femme, quand elle est arrivée à

Valladolid, c'eſt qu'elle eſt amoureuſe du Grand-Maître de St. Jaques, l'un de ces mêmes bâtards qui lui avoient fait la guerre. Je ſais que de telles intrigues ſont rarement prouvées, qu'un Roi ſage doit plutôt les ignorer que s'en venger; mais enfin le Roi fut excuſable, puiſqu'il y a encore une famille en Eſpagne, qui ſe vante d'être iſſue de ce commerce.

Blanche de Bourbon eut au moins l'imprudence d'être trop unie avec la faction des bâtards, ennemis de ſon mari. Faut-il après cela s'étonner que le Roi la laiſſât dans un Château, & ſe conſolât dans d'autres amours?

Don Pédre eut donc à la fois à combattre & les Arragônois & ſes fréres rebelles. Il fut encore vainqueur, & rendit ſa victoire inhumaine. Il ne pardonna guéres. Ses proches qui avoient pris parti contre lui, furent immolés à ſes reſſen-

sentimens. Enfin ce Grand-Maître de St. Jaques fut tué par ses ordres. Voilà ce qui lui mérita le nom de cruel, tandis que Jean Roi de France, qui avoit assassiné son Connétable & quatre Seigneurs de Normandie, étoit nommé Jean le bon.

Dans ces troubles la femme de Don Pédre mourut. Elle avoit été coupable, il falloit bien qu'on dît qu'elle mourut empoisonnée. Mais encore une fois, on ne doit point intenter cette action de poison sans preuve.

C'étoit sans-doute l'intérêt des ennemis de Don Pédre de répandre dans l'Europe qu'il avoit empoisonné sa femme. L'un de ces sept bâtards, qui avoit d'ailleurs son frére & sa mére à venger, & sur-tout ses intérêts à soutenir, profita de la conjoncture. La France étoit infestée par ces brigands réunis, nommés *Malandrins*, ils fai-

faiſoient tout le mal qu'Edouard n'avoit pu faire. Henri de Tranſtamare négocia avec le Roi de France Charles V. pour délivrer la France de ces brigands, & les avoir à ſon ſervice. L'Arragonois, toujours ennemi du Caſtillan, promit de livrer paſſage. Bertrand du Gueſclin, Chevalier d'une grande réputation, qui ne cherchoit qu'à ſe ſignaler, engagea les Malandrins à le reconnoître pour Chef, & à le ſuivre en Caſtille. On a regardé cette entrepriſe de Bertrand du Gueſclin comme une action ſainte, & qu'il faiſoit, dit-il, pour le bien de ſon ame. Cette action ſainte conſiſtoit à conduire des brigands au ſecours d'un rebelle contre un Roi cruel, mais légitime.

On ſait qu'en paſſant près d'Avignon, du Gueſclin manquant d'argent pour payer ſes troupes, rançonna le Pape & ſa Cour. Cet-

te extorſion étoit néceſſaire, mais je n'oſe prononcer le nom qu'on lui donneroit, ſi elle n'eût pas été faite à la tête d'une troupe qui pouvoit paſſer pour une armée.

Le bâtard Henri ſecondé de ſes troupes groſſies dans leur marche, & appuyé de l'Arragon, commença par ſe faire déclarer Roi dans Burgos. Don Pédre attaqué ainſi par les François, eut recours au Prince Noir leur vainqueur. Ce Prince Souverain de la Guyenne, qui devoit voir d'un œil jaloux le ſuccès des armes Françoiſes en Eſpagne, prit par intérêt & par honneur le parti le plus juſte. Il marcha en Eſpagne avec ſes Gaſcons & quelques Anglois. Bientôt ſur les bords de l'Ebre & près du Village de Navarette, Don Pédre & le Prince Noir d'un côté, de l'autre Henri de Tranſtamare & du Gueſclin, donnérent la ſanglante bataille qu'on nomme de Na- 1366.

Navarette. Elle fut plus glorieuse au Prince Noir que celle de Crecy & de Poitiers, parce qu'elle fut plus disputée. Sa victoire fut complette; il prit Bertrand du Guesclin & le Maréchal d'Andrehen, qui ne se rendirent qu'à lui. Henri de Transtamare fut obligé de fuir en Arragon, & le Prince Noir rétablit Don Pédre sur le trône. Ce Roi traita plusieurs rebelles avec une cruauté que les Loix de tous les Etats autorisent du nom de justice. Don Pédre usoit dans toute son étendue du malheureux
1366. droit de se venger. Le Prince Noir qui avoit eu la gloire de le rétablir, eut encore celle d'arrêter le cours de ses cruautés. Il est après Alfred celui de tous les héros que l'Angleterre a le plus en vénération.

Quand celui qui soutenoit Don Pédre se fut retiré, & que Bertrand du Guesclin se fut racheté, alors

alors le bâtard de Transtamare réveilla le parti des mécontens, & Bertrand du Guesclin que le Roi Charles V. employoit secrettement, leva de nouvelles troupes.

Transtamare avoit pour lui l'Arragon, les révoltés de Castille & les secours de la France. Don Pédre avoit la meilleure partie des Castillans, le Portugal, & enfin les Musulmans d'Espagne : ce nouveau secours le rendit plus odieux, & le défendit mal. Transtamare & du Guesclin n'ayant plus à combattre le génie & l'ascendant du Prince Noir, vainquirent enfin Don Pédre auprès de Tolède. 1368.
Retiré & assiégé dans un Château après sa défaite, il est pris en voulant s'échapper, par un Gentilhomme François, qu'on appelloit le *Begue de Vilaines.* Conduit dans la tente de ce Chevalier, le premier objet qu'il y apperçoit, est le Comte de Transtamare. A-

nimé de fureur, il se jetta quoique desarmé sur son frére, qui lui arracha la vie d'un coup de poignard.

Ainsi périt Don Pédre à l'âge de 34 ans, & avec lui s'éteignit la race de Castille. Son ennemi parvint à la couronne sans autre droit que celui des armes: c'est de lui que sont descendus les Rois de Castille, qui ont régné en Espagne jusqu'à l'*exstinction de la Maison d'Autriche*.



DE

DE LA FRANCE

ET DE

L'ANGLETERRE,

Du têms de Charles V. VI. & VII. au XIV. & XV. Siécles.

LA dextérité de Charles V. sauvoit peu à peu la France du naufrage. La nécessité d'affoiblir les vainqueurs, Edouard III. & le Prince Noir, lui tint lieu de justice. Il profita de la vieillesse du pére & de la maladie du fils attaqué d'une hydropisie, dont il mourut en 1371. Il fut d'abord semer la division entre le Prince Souverain de Guyenne & ses Vassaux; éluder les Traités; refuser le reste du payement de la rançon de son pére sur des prétextes plausibles, s'attacher le nouveau

Roi

Roi de Castille, & même ce Roi de Navarre, Charles surnommé le Mauvais, qui avoit tant de terres en France; susciter le nouveau Roi d'Ecosse, Robert Stuart, contre les Anglois; remettre l'ordre dans les Finances, faire contribuer les peuples sans murmures; & réussir enfin sans sortir de son cabinet, autant que le Roi Edouard qui avoit passé la mer & gagné des batailles.

Quand il vit toutes ces machines bien affermies, il envoya un Chevalier & un Juge de Toulouse citer le Prince Noir à comparoître devant lui dans la Cour des
1369. Pairs, & rendre compte de sa
1370. conduite. Non seulement on le cite comme un Sujet, mais on fait rendre un Arrêt du Parlement, par lequel on confisque la Guyenne, & tout ce qui appartient en France à la Maison d'Angleterre.

La valeur & l'habileté de Bertrand du Guesclin, devenu Conné-

nétable de France, & surtout le bon ordre que Charles V. avoit mis à tout, annoblirent l'irrégularité de ces procédés, & firent voir que dans les affaires publiques où est le profit là est la gloire.

Le Prince Noir mourant ne pouvoit plus paroître en campagne. Edoudard son pére ne lui envoya que d'assez foibles secours. Les Anglois auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus par-tout. Bertrand du Guesclin, sans remporter de ces grandes victoires telles que celles de Crecy & de Poitiers, fit une campagne entiérement semblable à celle qui dans les derniers tems a fait passer le Vicomte de Turenne pour le plus grand Général de l'Europe.
Il tomba dans le Maine & dans 1370.
l'Anjou sur les quartiers des troupes Angloises, les défit toutes les unes après les autres, & prit de sa main leur Général Grandison.

Charles qui vingt ans auparavant 1378.

vant n'avoit pas eu de quoi entretenir une garde pour sa personne, eut à la fois cinq armées & une flotte. Ses vaisseaux portérent la guerre jusqu'en Angleterre, dont on ravagea les côtes, tandis qu'après la mort d'Edouard III. l'Angleterre ne prenoit aucunes mesures pour se venger.

Ce fut alors que la France perdit Bertrand du Guesclin. On sait quel honneur son Roi rendit à sa
1380. mémoire. Il fut, je crois, le premier dont on fit l'oraison funébre, & il n'y a que lui & le Vicomte de Turenne qui ayent été enterrés dans l'Eglise destinée aux Tombeaux des Rois de France. Charles le suivit bientôt. On le fait encore mourir de poison lent, qui lui avoit été donné il y avoit plus de dix années, & le consuma à l'âge de 44 ans, comme s'il y avoit dans la Nature des alimens qui pussent donner la mort au bout d'un certain tems. Il est bien vrai qu'un

qu'un poiſon qui n'a pu donner une mort prompte, laiſſe une langueur dans le corps, ainſi que toute maladie violente ; mais il n'eſt point vrai qu'il faſſe de ces effets lents, que le Vulgaire croit inévitables. Le véritable poiſon qui tua Charles V. étoit une mauvaiſe conſtitution.

Perſonne n'ignore que la mino- 1375.
rité des Rois de France fut fixée par lui à l'âge de 14 ans. Il avoit voulu déraciner l'ancien abus des guerres particuliéres des Seigneurs, abus qui paſſoit pour une Loi de l'Etat. Elles furent défendues ſous ſon régne, quand il fut le maître. Il interdit même juſqu'au port d'armes.

On fait monter les tréſors qu'il amaſſa juſqu'à la ſomme incroyable de 17 millions de livres. Il eſt certain qu'il avoit accumulé, & que tout le fruit de ſon œconomie fut ravi & diſſipé par ſon

frére le Duc d'Anjou dans sa malheureuse expédition de Naples.

Le fils du Prince Noir, Richard II. succéda à son grand-pére Edouard III. à l'âge d'onze ans, & quelque tems après Charles VI. fut Roi de France à l'âge de douze. Ces deux minorités ne furent pas heureuses, mais l'Angleterre fut d'abord la plus à plaindre.

On a vu quel esprit de vertige & de fureur avoit saisi en France les habitans de la Campagne du tems du Roi Jean. La même fu-
1381. rie saisit les Anglois. Un Couvreur de tuiles & un Prêtre firent autant de mal à l'Angleterre que les querelles des Rois & des Parlemens peuvent faire. Ils assemblérent les Peuples des trois Provinces, & leur persuadérent aisément que les riches avoient joui assez longtems de la terre, & qu'il étoit tems que les pauvres se vengeassent. Ils les menérent droit à Londres, pil-

pillérent une partie de la Ville, & firent couper la tête à l'Archevêque de Cantorbery & au Grand-Trésorier du Royaume. Il est vrai que cette fureur finit par la mort des Chefs & par la dispersion des révoltés. Mais de telles tempêtes assez communes en Europe, font voir sous quel malheureux Gouvernement on vivoit alors.

On peut dire que les Anglois ne savoient pas mieux jusques où s'étendoient les prérogatives des Rois & celles des Parlemens. Richard II. à l'âge de 18 ans voulut être despotique, & les Anglois trop libres. Bientôt il y eut une guerre civile. Richard après avoir disputé dix ans son autorité contre des Sujets, fut enfin abandonné de son propre parti.

Un Parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard enfermé dans la Tour, remit au Duc de Lancastre les marques de la Royauté avec un écrit signé de sa main, 1399.

 par

par lequel il se reconnoissoit indigne de régner.

Le Parlement d'Angleterre ayant enfermé son Roi, décreta que si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, dès lors Richard II. seroit
1400. digne de mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats vinrent assassiner le Roi dans sa prison. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avoit défendu son trône. Il arracha la hache d'armes à un des meurtriers. Il en tua quatre avant de succomber. Le Duc de Lancastre régna cependant sous le nom d'Henri IV. L'Angleterre ne fut ni tranquile ni en état de rien entreprendre alors contre la France, mais son fils Henri V. contribua à la plus grande révolution qui fût arrivée depuis Charlemagne.

DE L'INVASION DES ANGLOIS EN FRANCE.

UNe partie des soins que le Roi Charles V. avoit pris pour rétablir la France, furent précisément ce qui précipita sa subversion. Le Duc d'Anjou, l'un des oncles de Charles VI. non content d'avoir ravi le trésor de son pupile, chargeoit le peuple d'exactions. Paris, Rouen, la plupart des Villes se soulévent. Les punitions publiques & secrétes furent aussi cruelles que le soulévement avoit été orageux. On espéroit que le Roi majeur répare-

roit tant de maux par un Gouvernement plus heureux.

Enfin on respiroit, lorsque le Roi allant en Bretagne châtier le Duc, dont la France avoit à se plaindre, fut attaqué d'une frénésie horrible. Cette maladie commença par des assoupissemens suivis d'aliénation d'esprit, & enfin d'accès de fureur. Il tua quatre hommes dans son premier accès, continua de frapper tout ce qui étoit autour de lui, jusqu'à ce qu'épuisé de ces mouvemens convulsifs, il tomba dans une létargie profonde.

Je ne m'étonne point que toute la France le crut empoisonné & ensorcelé. Nous avons été témoins dans notre siécle, tout éclairé qu'il est, de préjugés populaires aussi injustes. Son frére, le Duc d'Orléans, avoit épousé Valentine de Milan. On accusa Valentine de cet accident.

Le soupçon redoubla quelque

tems

tems après dans une avanture digne de la rusticité de ce tems. On fit à la Cour une mascarade, dans laquelle le Roi déguisé en Satire traînoit quatre autres Satires enchaînés. Ils étoient vêtus d'une toile enduite de poix-raisine, à laquelle on avoit attaché des étoupes. Le Duc d'Orléans eut le mal- 1393.
heur d'aprocher un flambeau d'un de ces habits, qui en furent enflammés en un moment. Les quatre Seigneurs furent brulés, & à peine put-on sauver la vie au Roi par la présence d'esprit de sa belle-sœur la Duchesse de Berri, qui l'enveloppa dans son manteau. Cet accident hâta une de ces rechutes. On eût pu le guérir peut-être par des saignées, par des bains, & par du régime; mais on fit venir un Magicien de Montpellier. Le Magicien vint. Le Roi avoit quelques relâches, qu'on ne manqua pas d'attribuer au pouvoir de la Magie. Les fréquentes re-

rechutes fortifiérent bientôt le mal, qui devint incurable. Pour comble de malheur, le Roi reprenoit quelquefois sa raison. S'il eût été malade sans retour, on auroit pu pourvoir au gouvernement du Royaume. Le peu de raison qui resta au Roi, fut plus fatal que ses accès. On n'assembla point les Etats. On ne régla rien. Le Roi restoit Roi, & confioit son autorité méprisée & sa tutéle tantôt à son frére, tantôt à ses oncles.

1407. Il n'y a personne qui ignore que Jean Duc de Bourgogne fit assassiner son neveu le Duc d'Orléans. Le Roi n'étoit ni assez maître de son esprit, ni assez puissant pour faire justice du coupable. Le Duc de Bourgogne daigna cependant prendre des Lettres d'abolition. Ensuite il vint à la Cour
1408. faire trophée de son crime. Il assembla tout ce qu'il y avoit de Princes & de Grands, & en leur pré-

présence le Docteur Jean Petit, non seulement justifia la mort du Duc d'Orléans, mais il établit la doctrine de l'*Homicide*, qui fut condamnée, comme on a vu, au Concile de Constance, & qui n'a pas moins été renouvellée depuis.

La femme du Roi, Isabelle de Bavière, avoit un parti dans Paris, le Duc de Bourgogne avoit le sien, celui des enfans du Duc d'Orléans étoit puissant. Il n'y avoit que le Roi qui n'en avoit point. La faction du Duc de Bourgogne s'appelloit celle des Bourguignons, celle d'Orléans étoit nommée des Armagnacs. Celle des deux qui dominoit, faisoit tour à tour conduire au gibet, assassiner, bruler ceux de la faction contraire. On se battoit dans les rues, dans les Eglises, dans les maisons, à la campagne.

C'étoit une occasion bien favorable pour l'Angleterre de re-

couvrer ſes patrimoines de France, & ce que les Traités lui avoient donné. Henri V. Prince rempli de prudence & de courage, négocie & arme à la fois. Il deſcend en Normandie avec une armée de près de 50000 hom-
1415. mes. Il prend Harfleur, & s'avance dans un Pays déſolé par les factions, mais une diſſenterie contagieuſe fait périr les trois quarts de ſon armée. Cette grande invaſion réunit cependant contre l'Anglois tous les partis. Le Bourguignon même, quoiqu'il traitât déjà ſecrétement avec le Roi d'Angleterre, envoye 500 hommes d'armes & quelques arbaletriers au ſecours de ſa patrie. Toute la Nobleſſe monte à cheval, les Communes marchent ſous leurs banniéres. Le Connétable d'Albret ſe trouve bientôt à la tête de plus de 60000 combattans. Ce qui étoit arrivé à Edouard III. arrivoit à Henri V. mais la prin-

ci-

cipale ressemblance fut dans la bataille d'Azincourt, qui fut telle que celle de Crecy. Les Anglois la gagnérent. Ils n'avoient ni canons ni fusils. Peut-être que leurs grands arcs sont une arme plus formidable, j'en ai vu qui portoient plus loin que les fusils. Il arriva dans cette journée une chose qui est horrible, même dans la guerre. Tandis qu'on se battoit encore, quelques milices de Picardie vinrent par derriére piller le camp des Anglois. Henri ordonna qu'on tuât tous les prisonniers qu'on avoit fait. On les passa au fil de l'épée, & après ce carnage on en prit encore 14000, à qui on laissa la vie. Sept Princes de France périrent dans cette journée avec le Connétable. Cinq Princes furent pris, plus de 10000 François restérent sur le champ de bataille. Il semble qu'après une victoire si entiére, il n'y avoit plus qu'à mar-

cher à Paris & à subjuguer un Royaume divisé, épuisé, qui n'étoit qu'une vaste ruine. Mais ces ruines mêmes étoient un peu fortifiées. Enfin il est constant que cette bataille d'Azincourt, qui mit la France en deuil, & qui ne coutoit pas trois hommes de marque aux Anglois, ne produisit aux victorieux que de la gloire. Henri V. fut obligé de repasser en Angleterre pour amasser de l'argent & de nouvelles troupes.

L'esprit de vertige qui troubloit les François au-moins autant que leur Roi, fit ce que la défaite d'Azincourt n'avoit pu faire. Deux Dauphins étoient morts, le troisiéme, qui fut depuis le Roi Charles VII. qui n'avoit que seize ans, tâchoit déjà de ramasser les débris de ce grand naufrage. La Reine sa mére avoit arraché de son mari des Lettres patentes, qui lui laissoient les rênes du Royaume. Elle avoit à la fois la passion de s'enri-

richir, de gouverner, & d'avoir des amans. Ce qu'elle avoit pris à l'Etat & à son mari, étoit en dépôt en plusieurs endroits, & surtout dans les Eglises. Le Dauphin & les Armagnacs qui déterrérent ces trésors, s'en servirent dans le pressant besoin où l'on étoit. A cet affront qu'elle reçut de son fils, le Roi en joignit un plus cruel. Un soir en rentrant chez la Reine, il trouva le Seigneur de Boisbourdon qui en revenoit. Il le fait prendre sur le champ. On lui donne la question, & cousu dans un sac on le jette dans la Seine. On envoie incontinent la Reine prisonniére à Blois, de-là à Tours, sans qu'elle puisse voir son mari. Ce fut cet accident, & non la bataille d'Azincourt, qui mit la couronne de France sur la tête du Roi d'Angleterre. La Reine implore le secours du Duc de Bourgogne. Ce Prince saisit cette occasion d'éta-
 blir

blir son autorité sur de nouveaux desastres.

Il enléve la Reine à Tours, ravage tout sur son passage, & conclut enfin sa ligue avec le Roi d'Angleterre. Sans cette ligue il n'y eut point eu de révolution. Henri V. assemble enfin 25000 hommes, & débarque une seconde fois en Normandie. Il avance du côté de Paris, tandis que le Duc Jean de Bourgogne est aux portes de cette Ville, dans laquelle un Roi insensé est en proie à toutes
1417. les séditions. La faction du Duc de Bourgogne y massacre en un jour le Connétable d'Armagnac, les Archevêques de Rheims & de Tours, cinq Evêques, l'Abbé de St. Denis, & quarante Magistats. La Reine & le Duc de Bourgogne font à Paris une entrée triomphante au milieu du carnage. Le Dauphin fuit au-delà de la Loire, & Henri V. est déjà maître de toute

la

la Normandie. Le parti qui tenoit pour le Roi, la Reine, le Duc de Bourgogne, le Dauphin, tous négocient avec l'Angleterre à la fois, & la fourberie est égale de tous côtés. 1418.

Le jeune Dauphin, gouverné alors par Tangui du Chastel, ménage enfin cette funeste entrevue avec le Duc de Bourgogne sur le pont de Monteraux. Chacun d'eux arrive avec dix Chevaliers. Tangui du Chastel y assassine le Duc de Bourgogne aux yeux du Dauphin. Ainsi le meurtre du Duc d'Orléans est vengé enfin par un autre meurtre. 1419.

Philippe le Bon, nouveau Duc de Bourgogne, successeur de son pére, devint un ennemi nécessaire du Dauphin par devoir & par politique. Sa mére outragée devint une marâtre implacable, & le Roi Anglois profitant de tant d'horreurs, disoit que Dieu l'amenoit par la main pour punir les François.

çois. Isabelle de Baviére & le nouveau Duc Philippe conclurent alors à Troye une paix plus funeste que toutes les guerres précédentes, par laquelle on donna Catherine fille de Charles VI. pour épouse au Roi d'Angleterre avec la France en dot.

Il fut stipulé dès lors même que Henri V. seroit reconnu pour Roi, mais qu'il ne prendroit que le nom de Régent pendant le reste de la vie malheureuse du Roi de France devenu entiérement imbécile. Enfin le contract portoit qu'on poursuivroit sans relâche celui qui se disoit Dauphin de France. Isabelle de Baviére conduisit son malheureux mari & sa fille à Troye, où le mariage s'accomplit. Henri devenu Roi de France, entra dans Paris paisiblement, & y régna sans contradiction, tandis que Charles VI. étoit enfermé avec ses domestiques à l'Hôtel de St. Paul, & que la Reine Isabelle de Baviére

re

re commençoit déjà à se repentir.

Philippe Duc de Bourgogne demanda solemnellement justice du meurtre de son pére aux deux Rois à l'Hôtel de St. Paul dans une assemblée de tout ce qui restoit de Grands. L'Avocat-Général du Parlement, nommé Marigny, parla contre le Dauphin, non comme contre l'héritier présomptif & le défenseur de la Couronne, mais comme on prend des conclusions contre un assassin ordinaire.

Le Parlement de Paris fit ensuite citer le Dauphin à comparoître, le condamna unanimement au bannissement perpétuel, en le déclarant incapable de succéder à la Couronne.

S'il y avoit eu des loix reconnues, si les attentats de Jean de Bourgogne n'avoient pas rendu en quelque sorte excusable l'assassinat par lequel il périt, s'il avoit fallu punir le Dauphin, c'étoit aux Etats-Généraux, représentant

la

la Nation, qu'appartenoit ce jugement. Ce n'étoit pas surtout au Parlement, à une Cour de Judicature, de renverser la Loi Salique, devenue incontestable, & de donner la couronne à un étranger & à l'ennemi de la France. Cet arrêt n'eût pas rendu le Parlement plus considérable auprès des Anglois, s'ils eussent gardé le Royaume, & le rendit odieux aux François qui le reprirent. Les Parisiens commencérent par payer à l'Usurpateur des impôts qu'ils avoient refusé à leur Roi légitime.

Le Dauphin retiré dans l'Anjou, ne paroissoit qu'un exilé. Henri V. Roi de France & d'Angleterre, fit voile vers Londres, pour avoir encore de nouveaux subsides & de nouvelles troupes. Ce n'étoit pas l'intérêt du Peuple Anglois, amoureux de sa liberté, que son Roi fût maître de la France. L'Angleterre étoit en danger de devenir une Province d'un Royaume étranger.

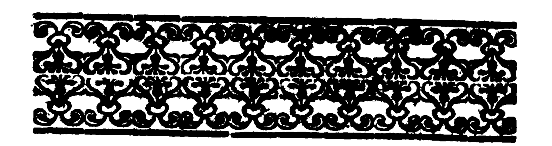
ger. Cependant Henri V. retourna bientôt à Paris plus maître que jamais. Il avoit des trésors & des armées, il étoit jeune encore. Tout faisoit croire que le Trône de France passoit pour toujours à la Maison de Lancastre. La destinée renversa tant de prospérités & d'espérances. Henri V. fut attaqué d'une fistule, dont il mourut au Château de Vincennes à l'âge de 34 ans. Son corps fut exposé à St. Denis, comme celui d'un Roi de France, & ensuite porté à Westminster parmi ceux d'Angleterre.

Charles VI. à qui on avoit encore laissé par pitié le vain titre de Roi, finit bientôt après sa triste vie. Il mourut le plus malheureux des Rois, & le Roi du Peuple le plus malheureux de l'Europe.

Le frére de Henri V. le Duc de Betford, fut le seul qui assista à ses funerailles. On n'y vit aucun Prince du Sang. Les uns étoient morts à la bataille d'Azincourt, les

les autres captifs en Angleterre. Et le Duc de Bourgogne ne vouloit pas céder le pas au Duc de Betford. Il falloit bien pourtant lui céder tout. Betford fut déclaré Régent de France, & on proclama Roi à Paris & à Londres Henri VI. fils de Henri V. enfant de neuf mois. La Ville de Paris envoya même jusqu'à Londres des Députés pour prêter serment de fidélité à cet enfant.





DE LA FRANCE
DU TEMS DE
CHARLES VII.

CE débordement de l'Angleterre en France fut enfin semblable à celui qui avoit inondé l'Angleterre du tems de Louis VIII. mais il fut plus long & plus orageux. Il fallut que Charles VII. regagnât pied à pied son Royaume. Il avoit à combattre le Régent Betford, aussi absolu que Henri V. & le Duc de Bourgogne devenu l'un des plus puissans Prince de l'Europe. Les amis de Charles VII. étoient pour lui aussi dangereux que ses ennemis. La plupart abusoient de ses malheurs au point que le Comte de Richemont son Connétable frére du Duc de Bretagne,

ragne, fit étrangler deux de ses Favoris.

On peut juger de l'état déplorable où Charles étoit réduit par la nécessité où il fut de faire valoir dans les Pays de son obéissance le prix du marc d'or jusqu'à 90 livres, au lieu d'une demi livre qu'il valoit du tems de Charlemagne. Il fallut bientôt recourir à un expédient plus étrange, à un miracle. Un Gentilhomme des frontiéres de Lorraine, nommé Baudricourt, crut trouver dans une jeune Servante de cabaret de Vaucouleurs, un personnage propre à jouer le rôle de guerriére & d'inspirée. Cette Jeanne d'Arc, que le Vulgaire croit une Bergére, étoit en effet une jeune Servante d'hôtellerie, robuste, *montant chevaux à poil*, comme dit Monstrelet, *& faisant autres exercices que jeunes filles n'ont point coutume de faire.* On la fit passer pour une Bergére de dix-huit ans. Il est certain cependant par

ſa propre confeſſion, qu'elle avoit alors vingt-ſept années. Elle eut aſſez de courage & aſſez d'eſprit pour ſe charger de cette entrepriſe délicate, qui devint héroïque. On la mena devant le Roi à Bourges. On la fit examiner par des femmes, qui ne manquérent pas de la trouver vierge, & par une partie des Docteurs de l'Univerſité & quelques Conſeillers du Parlement, qui ne balancérent pas à la déclarer inſpirée. Le Vulgaire 1429. le crut, & ce fut aſſez. Les Anglois aſſiégeoient alors la Ville d'Orléans, la ſeule reſſource de Charles, & étoient prêts de s'en rendre maîtres. Cette Fille guerriére vêtue en homme, conduite par d'habiles Capitaines, entreprend de jetter du ſecours dans la place. Elle parle aux ſoldats de la part de Dieu, & leur inſpire ce courage d'enthouſiaſme qu'ont tous les hommes qui croient voir la Divinité combattre pour eux. El-

le

le marche à leur tête & délivre Orléans, bat les Anglois, prédit à Charles qu'elle le fera facrer dans Rheims, & accomplit fa promeffe l'épée à la main. Elle affifta au Sacre, tenant l'étendart avec lequel elle avoit combattu.

Ces victoires rapides d'une fille, les apparences d'un miracle, le Sacre du Roi qui rendoit fa perfonne plus vénérable, alloient bientôt rétablir le Roi légitime & chaffer l'étranger: mais l'inftrument de ces merveilles, Jeanne d'Arc, fut bleffée & prife en défendant Compiégne. Le Régent Betford crut qu'il étoit néceffaire de la flétrir pour ranimer fes Anglois.

Je ne fai par quelle fuperftition abfurde, ou par quelle lâcheté non moins déteftable, l'Univerfité de Paris préfenta requête contre elle, l'accufant de fortilége. Cette Héroïne digne du

mi-

miracle qu'elle avoit feint, fut jugée à Rouen, & qualifiée „ de „ superstitieuse devineresse du Diable, blasphémeresse en Dieu & „ en ses Saints & Saintes, errant par moult de fois en la „ foi de Christ. Comme telle elle „ fut condamnée à jeûner au pain „ & eau dans une prison perpétuelle ". Elle fit, me semble, à ses Juges une réponse digne d'une mémoire éternelle. Interrogée pourquoi elle avoit osé assister au Sacre de Charles avec son étendart? elle répondit, „ il est juste que qui „ a eu part au travail, en ait à „ l'honneur.

Enfin accusée d'avoir repris une fois l'habit d'homme, qu'on lui avoit laissé exprès pour la tenter, ces Juges qui n'étoient pas assurément en droit de la juger, puisqu'elle étoit prisonniére de guerre, la déclarérent hérétique, relapse, & firent mourir par le feu celle qui ayant sauvé son Roi, auroit eu

des autels dans les tems héroïques, où les hommes en élevoient à leurs
1431. Libérateurs. Charles VII. rétablit depuis sa mémoire, assez honorée par son suplice même.

Pendant la guerre plus longue que décisive, un autre événement fut le salut de la France. Le Duc de Bourgogne, Philippe le Bon, mérita ce nom, en pardonnant enfin au Roi la mort de son pére, & en s'unissant avec le Chef de sa Maison contre l'étranger. Il poussa cette générosité jusqu'à délivrer de sa longue prison de Londres le Duc d'Orléans, le fils de celui qui avoit été assassiné dans Paris. C'est ce même Philippe qui avoit en 1330 institué la Toison d'or à l'honneur d'une de ses Maîtresses. La France lui dut enfin sa paix & sa grandeur. Charles VII. regagna son Royaume à peu près comme Henri IV. le conquit 150 ans après. Charles n'avoit pas à-la-vérité ce courage brillant, cet esprit

prit prompt & actif, & ce caractére héroïque de Henri IV; mais obligé comme lui de ménager souvent ses amis & ses ennemis, de donner de petits combats, de surprendre des Villes & d'en acheter, il entra dans Paris comme y entra depuis Henri IV. par intrigue & par force. Tous deux ont été déclarés incapables de posséder la couronne, & tous deux ont pardonné. Ils avoient encore une foiblesse commune, celle de négliger quelquefois leurs affaires pour se livrer à leurs amours.

Charles ne fit son entrée dans Paris qu'en 1437, & ce ne fut que vers l'an 1450 que les Anglois furent entiérement chassés de la France. Ils ne gardérent que Calais, & perdirent pour jamais tous ces vastes domaines que leurs Rois avoient eu par les droits du sang, & que les trois victoires de Crecy, de Poi-

tiers & d'Azincourt ne purent leur conserver.

Charles VII. maître enfin paisible de la France, y établit un ordre qui n'y avoit jamais été depuis la décadence de la Famille de Charlemagne. Il conserva des Compagnies réglées de 1500 gens-d'armes. Chacun de ces gens-d'armes devoit servir avec six chevaux. Il établit aussi 4500 archers. Ces troupes en tems de paix lui coutoient cinq millions six cens mille livres de notre monnoie.

Outre ces troupes tenues continuellement sous le drapeau, chaque Village entretenoit un Franc-archer exempt de taille; & c'est par cette exemption attachée d'ailleurs à la Noblesse, que tant de personnes s'attribuérent bientôt la qualité de Gentilhomme de nom & d'armes. Plusieurs s'étonnent qu'après tant de desastres, la France

ce

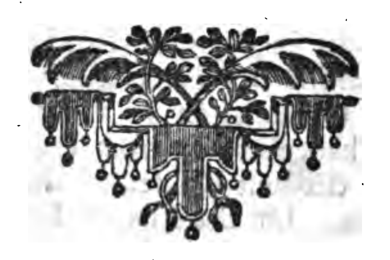
ce eut tant de ressources & d'argent. Mais un Pays riche par ses denrées, ne cesse jamais de l'être, quand la culture n'est pas abandonnée.

Je ne puis omettre un jugement juste & solemnel, qui fut rendu sous ce régne. C'est la condamnation du Duc d'Alençon, Pair de France & Seigneur du Sang Royal, convaincu d'avoir trahi l'Etat, & d'avoir traité avec l'Anglois. Quoique je me sois proposé d'éviter les détails, il me paroît important de remarquer qu'il fut jugé par le Roi lui-même, assisté des Pairs, des principaux Officiers de la Couronne, du Chancelier, de trois Présidens & de dix-huit Conseillers du Parlement. Un des Fils de France, âgé de douze ans, fut présent au jugement. Le Chancelier pour la premiére fois précéda les Pairs Ecclésiastiques, & les trois Présidens

précédérent les Officiers de la Couronne, ce qui n'avoit point d'exemple.

Au-reste la fin du régne de Charles VII. fut assez heureuse pour la France, quoique très-malheureuse pour le Roi, dont les jours finirent avec amertume par les rebellions de son fils dénaturé, qui fut depuis le Roi Louis XI.

FIN.





8.º N.º 2 ½

506



